U d'/of OTTAWA
39003001385714

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/quelquessalonsde00fouc

550-13-3-1

QUELQUES
SALONS DE PARIS
AU XVIIIe SIÈCLE

Tous droits réservés.

MARY SUMMER

JAN 8 1973

QUELQUES SALONS DE PARIS

AU XVIIIe SIÈCLE

OUVRAGE ORNÉ DE 10 PORTRAITS

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS D'ART
L.-HENRY MAY
9 ET 11, RUE SAINT-BENOÎT

1898

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

LD
18.4
.F76
1878

A MES FRÈRES

François et Augustin FILON.

LE SALON DE LA MARQUISE DE LAMBERT

(1710-1733)

Elles s'étaient écoulées ainsi qu'une éblouissante féerie, ces premières années du règne de Louis le Grand, règne glorieux où la victoire semblait la compagne fidèle de nos armées, où se multipliaient à Versailles les divertissements de toutes sortes : ballets, concerts, mascarades, collations et médianoches, où les flottilles vénitiennes glissaient sur les eaux limpides du *Miroir* [1] et du Grand-Canal, emportant les belles patriciennes et les galants seigneurs, où les fontaines lumineuses de Neptune et d'Apollon jetaient leurs feux sur les charmilles et les bosquets du parc, où la galerie des Glaces voyait se refléter tout ce que l'esprit et le génie français

1. La grande pièce d'eau que remplace aujourd'hui le jardin du Roi, et dont il ne reste plus qu'un bassin.

comptaient d'illustre, où Corneille et Racine s'étaient inclinés devant la majesté du Roi-Soleil. Le XVIIIe siècle commençait, et, tel qu'un décor qui change, la féerie s'était évanouie soudain. La victoire désertait les étendards royaux ; la mort appesantissait son aile sombre sur le front de ces jeunes princes si joyeux et si brillants. Désormais, plus de folies, plus d'amours ; la Cour était devenue triste et morose, avec ce monarque qui, pour employer l'expression de Saint-Simon, « faisait pénitence sur le dos des autres ». Les grandes coiffes de la marquise de Maintenon jetaient leur ombre sur tous ces plaisirs jadis si fort recherchés ; plus de spectacles : la veuve Scarron ne permettait à Louis que les tragédies de Racine jouées par les demoiselles de Saint-Cyr. Le croirait-on ? Paris ne possédait alors que deux théâtres : l'Opéra et les Français. Jalouse d'imiter son souverain, la noblesse allait à vêpres et à complies ; elle ne mettait plus les pieds à la comédie. En revanche, elle jouait gros jeu pour flatter la passion qui, chez le vieux roi, avait survécu à toutes les autres. Quant aux conversations, nobles et piquantes à la fois, dont l'hôtel de Rambouillet, ou le cercle de Mlle de Scudéry, offrait le modèle, on ne s'en souciait guère ; à quoi bon se donner la peine d'avoir de l'esprit, quand cela ne pouvait mener à rien ?

La Régence, qui vint ensuite, n'était pas plus favorable aux divertissements intellectuels que le rigorisme de cette cour qui, pour emprunter encore un mot à Saint-Simon, « suait l'hypocrisie ». « On se plaint, écrivait

d'Argenson, qu'il n'y ait plus de conversation, de nos jours ; j'en sais bien la raison : c'est que la patience d'écouter diminue chaque jour chez nos contemporains ; on écoute mal, ou plutôt on n'écoute plus du tout. » Ce n'était assurément pas aux roués du Palais-Royal qu'il fallait demander la politesse et l'urbanité française. Cette morgue, que la bonne compagnie du XVIIe siècle savait si bien dissimuler sous des façons courtoises, reparaissait impertinente, presque brutale. Le Sage, invité à donner lecture de sa comédie de *Turcaret* à l'hôtel de Bouillon, s'étant mis un peu en retard, fut reçu comme un laquais par la duchesse. « Vous nous avez fait perdre une heure ! s'écria-t-elle du ton le plus méprisant. — Eh bien ! je vais vous en faire gagner deux », reprit l'homme de lettres en tournant le dos.

Il se trouvait cependant quelques rares exceptions : à l'hôtel de Sully, à l'hôtel de Nevers, et chez la duchesse du Maine, on se piquait de garder les vieilles traditions du dernier siècle. Les « nuits blanches de Sceaux, » qu'un écrivain [1] a fait revivre pour nous avec tant de charme, s'envolaient en propos galants, en mascarades à la mode de Venise, en comédies et en lectures. Chez le duc de Nevers, les gentilshommes graves et sérieux de l'ancienne cour fusionnaient avec les beaux esprits et les têtes folles de la Régence, mélange qui ne gâtait point les façons courtoises et le ton général du salon. Dans cette splendide salle à manger où le marquis de Coulanges, si cher à Mme de

1. Arvède Barine.

Sévigné, et le bon La Fontaine avaient porté des toasts. venaient s'asseoir la Fare, J.-B. Rousseau, Hamilton, Quinault, nouvelle génération non moins gaie ni moins spirituelle que sa devancière.

Mais, au sein même de l'hôtel de Nevers, allait s'élever un salon rival où se conservèrent fidèlement les traditions de l'hôtel de Rambouillet. En 1710, Anne-Thérèse de Marguenat Courcelles, veuve du lieutenant général marquis de Lambert, loua au duc de Nevers une partie du vaste immeuble construit par Mazarin entre les rues de Richelieu et Vivienne [1]. La marquise se réservait une entrée particulière sur la rue Colbert. Elle signa un bail à vie, et dépensa plus de cent mille francs pour restaurer ces beaux appartements un peu délabrés. Dans les salons, enjolivés de peintures et étincelants de dorures, elle tint cour plénière jusqu'à sa mort. Ce fut le premier de ces bureaux d'esprit qui devaient tenir une si grande place dans les fastes du XVIIIe siècle.

La marquise de Lambert, née en 1647, et fille d'un maître à la Cour des comptes, eut pour beau-père Bachaumont, l'ami de Chapelle ; sa jeunesse, comme celle de beaucoup des femmes de son époque, fut troublée par les orages du cœur. Pour distraire les loisirs que lui laissait l'âge mûr, elle se réfugia dans la conversation et les belles-lettres, comme d'autres se fussent jetées dans un cloître. Esprit délicat et observateur, elle composa des traités d'éducation pour ses

1. Aujourd'hui la Bibliothèque Nationale.

enfants, des portraits à la plume de tous les habitués de son salon, des réflexions philosophiques sur la vieillesse et l'amitié, qu'elle se garda de publier. Tous ces écrits ne devaient être connus que plusieurs années après sa mort, grâce au zèle un peu indiscret de ses amis.

Aussi correcte dans ses relations que dans sa prose, elle n'eût pas souffert chez ses intimes les libertés de langage dont on ne se prive guère aujourd'hui. Le Bibliophile Jacob a prétendu que ce logis, fréquenté surtout par des académiciens, n'entendit jamais, pendant un quart de siècle, le plus petit mot pour rire. Peut-être quelque rancune, contre l'illustre compagnie, perce-t-elle dans ce jugement partial. Impossible que la repartie fine, le mot spirituel, plaisant même, n'ait pas retenti parfois dans un salon dont Fontenelle était l'hôte familier. Une des figures les plus originales du XVIIIe siècle, que cet académicien sur lequel il y aurait tant de choses à dire. Au point de vue mondain, la politesse faite homme, ayant l'art d'écouter, sans interrompre même le verbiage des sots, et ne se vengeant d'une vilenie que par un mot ironique. L'abbé de Boissy avait fait sur lui une satire très mordante. Plus tard, obligé de lui demander un service, il se confondait en excuses. « Hé, mon Dieu! monsieur, consolez-vous, répondit Fontenelle, je n'ai pas lu votre satire, et n'en ai entendu parler nulle part. » Mme de Lambert rendait ce témoignage à Fontenelle, qu'elle était son amie depuis longtemps, et n'avait jamais rencontré un homme d'un caractère plus aisé. Esprit profond, lumineux, ni

le cœur, ni l'imagination, ne le dominait, ce qui lui permit de vivre jusqu'à cent ans, et lui valut la réputation, assez justifiée, d'un parfait égoïste. Sa conversation fleurie, enrubannée à la façon des bergers de l'Astrée, était des plus attachantes; sceptique jusqu'aux moelles, on peut dire qu'il fut un précurseur, et prépara la voie aux Encyclopédistes. Lui-même s'avouait peu dévot. Ses parents l'avaient baptisé Bernard, le vouant au grand prédicateur des croisades. Ils le destinaient au barreau, mais il perdit sa première cause, et renonça dès lors au barreau comme à saint Bernard. Il fallait l'entendre raconter dans le salon de la marquise, avec une naïveté un peu affectée : « Mon père était une bête, mais ma mère avait de l'esprit ; elle me répétait sans cesse : mon fils, vous serez damné ; je ne m'en effrayais pas trop ».

Après Fontenelle venait le marquis de Saint-Aulaire, qui passait pour être uni par un mariage secret à la maîtresse de céans ; en tout cas, elle gardait pour lui une tendre prédilection. « Il n'a pas seulement la politesse des manières, écrivait-elle, faisant le portrait à la plume de ce grand seigneur, il a aussi celle de l'esprit. » Vers soixante ans, le marquis avait commencé à faire des vers; c'était s'y prendre un peu tard, mais comme il mourut à quatre-vingt-dix-neuf ans, il eut encore une assez longue carrière poétique. Il essaya de se présenter aux suffrages de l'Académie Française; Boileau se déclara son adversaire impitoyable. « Je ne lui dispute pas ses titres de

noblesse, disait le chantre de l'*Art poétique*, mais je lui conteste ses titres au Parnasse. » On juge que Boileau n'était guère bien traité à l'hôtel Lambert; Houdard de la Motte, surtout, un des familiers de l'endroit, ne lui ménageait pas les épigrammes. De son côté, Boileau en voulait fort à l'auteur d'*Iñez de Castro*, « de s'être encanaillé du petit Fontenelle ». Grief plus sérieux, il lui reprochait de faire des vers qui n'en étaient pas ; à quoi La Motte répondait fièrement : « Monsieur, un poète n'est pas une flûte ». Sa pièce des *Originaux* n'ayant pas été trouvée originale par le public et étant tombée à plat, il s'en fut cacher son dépit à la Trappe. Le supérieur, l'abbé de Rancé, qu'un désespoir amoureux y avait conduit bien des années auparavant, ne jugea pas la vocation de La Motte suffisante, et il lui rendit bon gré mal gré la liberté. L'abbé avait raison. Le novice partit pour Paris avec l'*Europe galante* en poche, un livre peu canonique, et il jeta son dernier feu de dévotion dans une paraphrase des Psaumes. Il travailla ensuite pour l'Opéra et, de concert avec Poinsinet, pour le Théâtre-Français. Mais, dès l'âge de quarante ans, le malheureux fut paralysé des jambes, et privé de la vue. Un jour, au sortir du spectacle, un jeune homme, sur le pied duquel il avait marché, l'ayant souffleté : « Ah ! monsieur, s'écria-t-il, comme vous allez regretter ce que vous avez fait ! Je suis aveugle ». Très assidu chez la marquise de Lambert, on le voyait au coin de la haute cheminée, présentant à la flamme ses pauvres jambes

engourdies, et se dédommageant avec la parole, d'infirmités précoces. Les familiers du salon pouvaient certifier que sa langue n'était point paralysée. La Motte s'animait d'une façon singulière au sujet de cette fameuse querelle des Anciens et des Modernes, dont le café Gradot fut le théâtre. L'abbé de Pons, qui s'intitulait le Bossu de La Motte, venait à la rescousse; les cris, les injures pleuvaient contre Homère, troublant la paix du cénacle de l'hôtel de Nevers. La Motte s'était même avisé de faire une traduction abrégée et expurgée de l'*Iliade*; il l'avait envoyée comme un cartel à Mme Dacier, laquelle, indignée, riposta en fouettant son adversaire d'une main virile, au figuré s'entend. Il y eut grand émoi dans la république des Lettres. Le jeune Marivaux raillait les deux camps; une de ses pièces, *La Fausse suivante*, nous montre un original « épris de passion pour certains quidams appelés les « Anciens », et prétendant que, pour valoir quelque chose, il fallait avoir quatre mille ans dans la tête ». Mais querelles de cuistres ne sont guère plus graves que querelles d'amoureux. La Motte et son ennemie se réconcilièrent dans un souper chez Valincour, où l'on but force coupes de champagne à la mémoire d'Homère, pour la plus grande satisfaction de la marquise de Lambert qui prisait fort le talent de Mme Dacier.

La vogue du bureau d'esprit allait toujours croissant. Le même jour, en 1718, la maîtresse de céans fit deux belles recrues : on lui présenta Mairan, helléniste et physicien, membre de l'Académie des Sciences et de

l'Académie Française, savant apprivoisé, qui ne dédaignait pas de s'y connaître en peinture, et de jouer de plusieurs instruments de musique; puis d'Argenson, conseiller d'État à vingt-six ans, assez mal à propos surnommé, par ses contemporains, d'Argenson « la Bête », et déclaré plus capable d'être ministre dans la République de Platon que dans les conseils du roi. Ce qui n'empêche qu'il était doué d'aptitudes gouvernementales très remarquables, sachant, comme l'empereur Napoléon, dicter, en même temps, à plusieurs secrétaires, des dépêches, modèles de précision et de clarté. A l'occasion, d'Argenson la Bête se montrait homme d'esprit, témoin cette boutade qu'il lança un jour dans le salon de la marquise : « La France est une malade que trois médecins, de rouge vêtus, ont successivement traitée depuis cent ans : le premier, Richelieu, l'a saignée ; le second, Mazarin, l'a purgée ; et le troisième, Fleury, l'a mise à la diète ».

N'oublions pas Montesquieu, ce Gascon à la voix criarde, myope et timide à l'excès, plein d'esprit et d'originalité lorsqu'il se sentait à l'aise. Il avait déjà fait paraître le *Temple de Gnide*, qualifié par Mme du Deffand d'apocalypse de la galanterie, et les *Lettres Persanes*, qui devaient plus tard lui ouvrir les portes de l'Académie. Il aimait à retrouver à l'hôtel de Nevers, l'avocat Louis de Sacy, dont Mme de Lambert disait : « Son éloquence est vive et forte, ses lèvres sont au service de la vérité ». Celui-là aussi, la marquise l'avait fort apprécié, et tous deux eurent cette intelligence

d'embaumer l'amour dans l'amitié. Avec les poètes de cour, Malezieu et Genest, l'abbé de Bragelonne, un papillon que la soutane ne gênait guère, l'abbé Mongault, petit-collet plus sérieux que son confrère, le père Baffier, géomètre et Polonais, dur aux archevêques et aux grandes dames, le président Hénault, alors jeune écervelé de vingt-cinq ans, nous aurons nommé les principaux habitués de ce salon ouvert les mardis à deux réunions bien distinctes : la matinée était réservée aux dissertations morales et métaphysiques ; on s'y livrait aux plus subtiles analyses des mouvements de l'âme et des abstractions de l'esprit. Littérateurs, artistes ou académiciens, y venaient écouter les morceaux inédits destinés à l'impression ; c'était pour l'écrivain comme un baptême avant la consécration solennelle, l'apparition au grand jour de la publicité ; mais le soir, pour recevoir les gens de cour, on changeait de ton ; la conversation devenait plus légère, plus frivole ; on s'égarait dans les anecdotes du jour et les bavardages mondains : la pièce nouvelle sifflée ou applaudie, l'enlèvement d'une danseuse, la banqueroute de Law ou les convulsionnaires de Saint-Médard. Lorsqu'on ferma ce cimetière, où les sourds, disait-on, entendaient et les morts parlaient, c'est du salon de la marquise que partit ce distique qui courut alors tout Paris :

De par le Roi, défense à Dieu
De faire miracles en ce lieu.

Pas de musique, de cartes ou même d'échecs, le jeu

Anne Therese de
Marquenat de Courcelles, née à Paris, veuve
de Mr le Marquis de Lambert Lieuten.t general
des Armées du Roy, Gouvern.r de la Ville et du
Pays de Lu xem bourg,
morte en 1687.
Des plus rares esprits sans cesse environnée,
Et de mille vertus ornées:
Le Ciel qui la cherit en elle nous fait voir
Vne autre Athenais par son profond sçavoir.

que la Régence avait mis à la mode, rien que la conversation ; « c'est la seule maison, observait Fontenelle, qui soit préservée de la manie épidémique du jeu, la seule où l'on se trouve pour parler, les uns raisonnablement, les autres avec esprit, selon l'occasion ». « J'étais des deux ateliers, dit avec fierté le président Hénault dans ses Mémoires; je dogmatisais le matin, et je chantais le soir. »

Ce salon, un peu rigide et prétentieux, il faut l'avouer, avait grand besoin d'être égayé par la présence de femmes aimables. La titulaire du bureau d'esprit avait abdiqué toute prétention aux hommages amoureux. D'un tact exquis, possédant l'art des nuances et sachant s'effacer à propos pour faire briller les autres, Mme de Lambert jouissait de l'absolue liberté d'esprit indispensable à toute maîtresse de maison accomplie. Sa fille, la comtesse de Saint-Aulaire, la secondait à merveille. D'une vivacité piquante, parlant avec agrément, soit qu'elle disputât avec Fontenelle, soit qu'elle déblatérât contre les hommes, ce qui lui arrivait souvent, c'était une ressource précieuse pour les mardis. Parmi les intimes il convient de citer au premier rang Mlle de Launay, que des flatteurs ont comparée à La Bruyère. C'est un peu excessif, mais elle nous a laissé d'agréables Mémoires. Attachée pendant quarante ans au service de la duchesse du Maine, elle avait vu tant de choses et s'était trouvée mêlée à tant d'événements ! Les fameuses « nuits blanches » de Sceaux ne se passaient pas toujours à jouer la comédie ou à lire des contes ;

c'était un foyer d'intrigues et de conspirations contre la Régence. Compromise dans le complot de Cellamare, Mlle de Launay passa un an à la Bastille. Quand elle en sortit, elle épousa un vieil officier suisse, le baron de Staal, auquel le duc du Maine donna le titre de maréchal de camp. La nouvelle baronne monta en grade et, de femme de chambre qu'elle était avant sa détention, elle devint lectrice. L'ingrate maîtresse qui n'avait rien tenté pour la défendre lui devait bien ce dédommagement. D'ailleurs, ce n'était pas une sinécure que les fonctions de lectrice auprès de Bénédicte de Bourbon. Cette petite bossue de la maison royale des Condés, épouse d'un fils légitimé de Louis XIV, était d'une activité dévorante, ne pouvant se résoudre à dormir, et inventant sans cesse de nouveaux divertissements. Fontenelle appelait les familiers de Mme la duchesse du Maine, les galériens de l'esprit, et c'était bien en effet aux galères de l'esprit qu'ils étaient condamnés. Enragée surtout de livres nouveaux, Bénédicte se faisait lire toute la nuit idylles, satires et romans, jusqu'à épuisement complet de la lectrice. Peut-être cela devait-il un peu influer sur le jugement porté par Mme de Staal sur sa noble maîtresse. « A soixante ans, dit-elle, madame la duchesse est un enfant de beaucoup d'esprit, elle en a les défauts et les agréments ; tout examen est impossible à sa légèreté ; de plus, curieuse et crédule à l'excès. » D'un tel portrait on peut conclure que la petite-fille du Grand Condé ne tirait guère profit des lectures qu'on lui faisait.

Mme Dreuillet, veuve d'un président à mortier, aimable vieille admise dans l'intimité de la duchesse du Maine, fréquentait aussi à l'hôtel de Nevers. Dans sa jeunesse elle eut ce que nous appellerions aujourd'hui une « toquade » pour Louis XIV. Sans cesse embusquée derrière les charmilles du parc de Versailles, elle s'enivrait rien qu'à voir la perruque de sa royale idole. Elle avait fait un sonnet adressé à Louis XIV, qui débutait ainsi :

Je vous adorerais n'eussiez-vous que le buste,
Fussiez-vous tout pétri de neige et de glaçons ;
Ne pussiez-vous cueillir d'amoureuses moissons,
Je vous préférerais à l'amoureux robuste.

Hâtons-nous d'ajouter que le sonnet n'arriva jamais à son adresse, et que le Roi-Soleil ignora toujours la passion platonique qu'il inspirait. Simple bourgeoise, Mme Dreuillet n'était ni une Mortemart, ni même une Fontanges ; qui sait pourtant si le vieil amant de la Maintenon ne se fût pas laissé toucher d'une passion si vive et si désintéressée ? Les reparties originales de Mme Dreuillet amusaient fort la duchesse du Maine. Un jour où elle assurait connaître un préservatif pour se tenir en garde contre les penchants du cœur : « Dites-nous le bien vite ! s'écrièrent les jeunes femmes. — Eh bien, répliqua-t-elle gravement, le plus sûr moyen pour faire cesser la tentation, c'est d'y succomber ». Avait-elle mis cette belle maxime en pratique ? Les médisants prétendaient qu'elle ne s'en était pas privée.

On voyait aussi aux réceptions de Mme de Lambert, Mme de Vatry, femme d'un notaire, jeune et jolie celle-

là, remplie d'esprit, et se piquant de passer pour une Muse. Elle faisait même partie d'une sorte de caveau littéraire présidé par un nommé Fuzelier, gros homme ventripotent, incapable de marcher, qui se faisait traîner en brouette par un pauvre diable qu'il appelait *son cheval baptisé*. Ce Fuzelier, bien qu'il en mourût d'envie, ne mit jamais les pieds chez la marquise. Cette femme d'élite avait cependant tous les préjugés de sa race, et rougissait un peu de recevoir dans son salon tant d'hommes de lettres. « Elle éprouvait, dit Fontenelle, le besoin de se rassurer, en faisant réflexion qu'elle admettait à ses raouts encore plus de gens de condition que d'hommes illustres dans les arts ou la littérature. » Elle craignait aussi beaucoup les épigrammes dont les railleurs criblaient volontiers son bureau d'esprit. Voltaire trouvait ce monde-là trop précieux pour lui, et dédaignait de paraître à l'hôtel de Nevers, quoiqu'on lui eût fait toutes les avances imaginables. Émilie du Châtelet, qui devait plus tard être son amie, vint quelquefois aux réceptions du mardi. Quant à Mme du Deffand, alors une jeune étourdie, elle préférait des compagnies plus légères. Mais toutes les grandes dames n'étaient pas de son avis, et beaucoup intriguaient pour être admises chez la marquise de Lambert. L'événement qui fit époque dans les annales du mardi fut la visite de Son Altesse Royale Mme la duchesse du Maine. Mlle de Launay, qui s'ennuyait parfois à Sceaux et venait se distraire à l'hôtel de Nevers, s'avisa un jour de communiquer aux habitués de la maison,

quelques fragments littéraires échappés à la plume de sa princesse. « Bénédicte de Bourbon, dit le prince de Ligne dans ses Mémoires, avait aussi un tour d'épaule dans l'esprit. » N'importe, cette littérature princière excita dans le cénacle une admiration enthousiaste. Mlle de Launay ne put s'en taire, et avoua à sa maîtresse l'abus de confiance qu'elle avait commis. Là-dessus Mme du Maine de crier à la trahison : « Me voilà déshonorée en prose et en vers ! L'assemblée du mardi se moquera de moi ». Courrier par courrier, la marquise et La Motte s'empressent de rassurer l'auguste écrivain. « Quel dommage ! écrivent-ils tous deux, sans s'être donné le mot, que Votre Altesse ne fasse pas partie des mardis ! Elle en serait la gloire. Voilà ce que c'est que d'être princesse ! » La bonne duchesse, cela va sans dire, prend ces flatteries pour argent comptant ; elle ne se désespère plus de l'indiscrétion de sa lectrice, et triomphe modestement. Elle riposte par une apothéose bien sentie de ces fameux mardis : « Mardis où tant d'illustrations se donnent rendez-vous, mardis que préside la marquise de Lambert, etc. Vous voulez m'en exclure en qualité de princesse ; ne puis-je du moins y être admise en qualité de bergère ? Alors je pourrai dire que ce mardi est le plus beau jour de ma vie ». A une pareille demande, faite par une princesse du sang, la réponse n'est pas douteuse. « Votre Altesse viendra en bergère, répond La Motte, et elle sera la bienvenue, quoique ce soit une véritable duperie qu'un pareil détour. »

Et tout se prépare à l'hôtel de Nevers pour une si importante solennité. Il y a là, réunis au pied du grand escalier à rampe de fer forgé, l'abbé de Chaulieu, un des *mourants d'amour* de la baronne de Staal; l'abbé de Choisy, ce vieil enfant auquel l'âge n'avait apporté que des rides ; le chevalier d'Aydie, un bel officier aux gardes royales ; son adorable amie Mlle Aïssé, qui inspira à l'abbé Prévost le *Roman d'une Jeune Grecque*, et tant d'autres familiers de ces bienheureux mardis. La princesse paraît enfin, suivie de Mme de Staal et des principaux officiers de sa maison. Avait-elle pris les choses au pied de la lettre, et s'était-elle costumée en bergère ? L'histoire ne le dit pas. En tout cas, elle portait, attachée sur sa poitrine par un ruban citron, l'ordre de la Mouche à miel, qu'elle avait créé sous le nom prétentieux de *Ludovise*. Fontenelle, auquel était dévolu d'un accord tacite les fonctions de président, complimenta solennellement Mme du Maine, et lui offrit le bras. L'orgueilleuse Bénédicte, qui se refusait à saluer la duchesse de Bourgogne à moins que Louis XIV ne le lui ordonnât, est toute grâce et tout sourire ; cette petite équipée la réjouit fort ; elle se fait câline et charmeuse, même pour ce pauvre invalide de La Motte auquel elle tourne la tête et qui désormais va devenir son homme lige, son amoureux en titre ; elle écoute avec délices le déluge de vers impromptus, sonnets galants, madrigaux, où on la compare aux Muses, aux Nymphes, voire même aux Déesses, Minerve ou Junon au choix. L'abbé de Bragelonne, Saint-Aulaire,

Malézieu, Genest, le président Hénault, s'en mêlent, c'est un flot qui jaillit de cette source poétique, et, il faut l'avouer, ces vers, inspirés par la circonstance, sont aussi plats les uns que les autres. On s'en moquera pendant une quinzaine au moins dans les ruelles et les salons parisiens. « Puisse le ciel, s'écrie le président Hénault, nous pardonner toutes les fadeurs prodiguées dans ces médiocres poésies! » Néanmoins, la duchesse s'arrache à regret de ce paradis où l'on sait si bien l'apprécier. Fontenelle la reconduit avec le même cérémonial qu'à l'arrivée, et lui glisse dans l'oreille : « Quelle différence y a-t-il entre Votre Altesse et une pendule? » A cette question, un peu d'étonnement se peint sur la figure de Bénédicte, et Fontenelle d'ajouter aussitôt : « C'est qu'une pendule marque les heures, et que Votre Altesse les fait oublier ».

Cette réception avait laissé un si agréable souvenir à la duchesse, qu'elle revint plusieurs fois à l'hôtel de Nevers, et les tournois littéraires de célébrer derechef les grâces et les charmes de la royale bergère. La vanité de la marquise s'en délectait, et, quoique dans le beau monde on affectât de ridiculiser la préciosité du bureau d'esprit, la vogue fut désormais acquise à ces réunions hebdomadaires. En 1732, dans un discours académique, Fontenelle fit allusion aux visites de la duchesse et à la passion que La Motte manifestait si ouvertement pour Son Altesse. Un berger de cinquante-quatre ans, aveugle et perclus de rhumatismes, n'était pas compromettant. Mme de Lambert exerçait sur les choses acadé-

miques une influence que Mme Récamier elle-même n'a jamais égalée. « Nul, disait d'Argenson, ne pouvait franchir le seuil de l'Académie s'il n'était présenté chez la marquise, et reçu par elle. Aussi peut-on affirmer qu'elle a bien fait la moitié de nos académiciens. »

Il fallut pourtant abandonner cette omnipotence sur les choses de l'esprit, à laquelle Mme de Lambert tenait si fort. En 1733, sa santé s'altéra subitement. Quoiqu'elle fût peu dévote, et presque aussi incrédule que son ami Fontenelle, elle voulut se mettre en règle avec le ciel ; personne sage et prudente, elle pensait que si, d'aventure, il y avait quelque chose par delà ce monde, il était bon de s'y préparer. Elle se confessa à l'abbé Couët, prêtre que d'Argenson nous dépeint comme hypocrite et fourbe honteux ; il eut cependant le talent de convaincre cette libre penseuse, et de l'aider à mourir en paix avec sa conscience.

Après la mort de Mme de Lambert, les tronçons désagrégés du bureau d'esprit devaient se réunir de nouveau chez Mme de Tencin ; nous y retrouvons Montesquieu, Fontenelle et Mairan. Ce dernier fut aussi dans sa vieillesse un des piliers du fameux bureau de nouvelles Doublet de Persan, présidé par Bachaumont, cancanier bavard qui n'avait rien de commun que le nom avec le beau-père de Mme de Lambert. La Motte, malgré ses infirmités, continua de pontifier au café Gradot et quelquefois à celui de la veuve Laurent, situé sur la rive gauche, au coin de la rue Christine. L'abbé de Montgault acheva l'éducation de son royal élève

Louis d'Orléans ; Montesquieu travaillait à l'*Esprit des Lois*, remplaçant à l'Académie Française son ami Louis de Sacy ; d'Argenson, le bibliophile, se consolait de sa chute ministérielle au milieu de ses chers bouquins qui devaient plus tard faire partie majeure de la bibliothèque de l'Arsenal [1]. Saint-Aulaire survivait encore neuf ans à son amie la marquise de Lambert, et s'éteignait doucement, presque centenaire, entre deux madrigaux. Mais la longévité la plus extraordinaire des membres du bureau d'esprit dont nous venons d'esquisser la physionomie, fut assurément celle de Fontenelle. Épave d'un siècle évanoui, il faisait presque frissonner ses interlocuteurs lorsque, de sa petite voix chevrotante, il lançait, en 1755, dans un salon : « J'étais à l'hôtel Carnavalet, m'entretenant avec Mme de Sévigné, quand Bussy Rabutin entra comme un ouragan ». Ou bien encore : « A Chantilly, j'eus l'honneur de causer avec Monseigneur le prince de Condé ». « On s'imaginait, dit Marmontel, avoir affaire à un revenant. » Ce revenant était un bon vivant, ne dédaignant pas les plaisirs de la table, s'il avait de bonne heure renoncé, par hygiène, à ceux de l'amour. La seule infirmité qu'on pût constater chez lui était un certain affaiblissement des organes de l'ouïe. Marmontel, lisant sa tragédie d'*Aristomène* chez Mme de Tencin, fut obligé de crier comme un sourd pour se faire entendre du vieil académicien, roi de ce salon, ainsi qu'il l'avait été du cercle de

1. Son fils, le marquis de Paulmy d'Argenson, légua toute la bibliothèque de son père et la sienne propre à l'Arsenal.

l'hôtel de Nevers. A quatre-vingt-dix ans, on le recherchait encore pour sa conversation émaillée de traits piquants. C'était l'ironiste par excellence. Tout le monde chez Mme de Tencin arrivait brûlant du désir de placer son mot, son anecdote, sa maxime, « et, pour amener l'à-propos, nous dit encore Marmontel, on le tirait quelquefois d'un peu loin. » Seul Fontenelle attendait, calme, sans aller au-devant, que l'occasion vînt à lui, mais il ne la manquait pas. Au milieu d'une démonstration un peu longue, quelqu'un l'interrompit un jour pour émettre un argument, et conclut en disant : « N'est-ce pas que j'ai raison? — Sans doute, répliqua Fontenelle, mais vous l'avez trop tôt : votre raison est comme ma montre, elle avance ». Une autre fois, on vantait devant lui les merveilles de l'hôtel que venait de se faire bâtir le financier Bouret. « C'est admirable, en effet, répliqua le malin vieillard, et je n'y trouverais rien à dire si, au lieu d'en être le propriétaire, il en était le frotteur. »

Lorsque Mme de Tencin vint à mourir, laissant sa « ménagerie » à Mme Geoffrin, l'auteur de la *Pluralité des Mondes* en prit gaillardement son parti : « Eh bien! dit-il, j'irai chez la Geoffrin ». Là, il rencontra non seulement plusieurs des habitués de l'hôtel de Nevers, mais toute cette brillante génération qui devait créer l'*Encyclopédie* : Diderot, Grimm, Raynal, Turgot, et tant d'autres.

Quand le philosophe Helvétius présenta sa jeune femme, Anne de Ligniville, à l'illustre vieillard, il

sembla que la beauté de cette Lorraine eût galvanisé un cœur glacé par les années. « Ah! monsieur, s'écria Fontenelle, c'est un astre qui se lève pour moi, et qui se couche pour vous. » On vit dès lors le fidèle des mardis de Mme de Lambert montrer la même assiduité aux mardis de Mme Helvétius. Un jour, étant entré par mégarde dans le cabinet de bains où la jeune femme se trouvait dans un déshabillé des plus légers : « Hélas! si je n'avais que quatre-vingts ans! » fit-il en se retirant. Mondain jusqu'à la fin, à cent ans il ouvrit un bal avec la petite Helvétius, âgée alors de trois ans. Quand il se décida enfin à mourir, tout le monde s'en étonna. Piron, le chansonnier, se trouvait à sa fenêtre comme le convoi vint à passer. « Ma nièce, cria-t-il à une personne qui, à tort ou à raison, passait pour sa parente, viens voir une chose extraordinaire : le bonhomme Fontenelle qui sort de chez lui, et ce n'est pas pour aller dîner en ville ! »

Malgré cette oraison funèbre, digne d'un railleur féroce, on ne saurait le nier : en Fontenelle le XVIIIe siècle perdait un de ces rares et charmants esprits qui lui vaudront de vivre éternellement dans la mémoire des âges futurs. D'Argenson avait raison : les façons courtoises, les traditions de la politesse française, qu'avait ressuscitées le salon de Mme de Lambert, allaient plus tard s'éteindre de nouveau, et s'abîmer dans le mouvement des idées, le bouleversement social d'une société trop civilisée.

OUVRAGES CONSULTÉS POUR
« LE SALON DE LA MARQUISE DE LAMBERT »

1° *Institutions, usages et coutumes du XVIIIe siècle* (Bibliophile Jacob).
2° *Mémoires du marquis d'Argenson.*
3° *Anecdotes de l'abbé de Voisenon.*
4° *Les cours galantes* (Gustave Desnoireterres).
5° *Mémoires du président Hénault.*
6° *Révélations indiscrètes du XVIIIe siècle* (Paris, 1814).
7° *Mémoires d'un père* (Marmontel).
8° *Helvétius et les Idéologues* (Antoine Guillois).

LE SALON DE Mme DU CHATELET A PARIS ET A CIREY

(1733-1749)

Émilie Le Tonnelier de Breteuil n'a pas, comme la marquise de Lambert, un pied dans le grand siècle ; celle-là est bien une enfant du XVIIIe siècle. Fille du baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs, née à Paris en 1706, elle témoigna de bonne heure d'un goût très vif pour l'étude ; plus instruite que les femmes de son époque, elle parlait couramment plusieurs langues, et savait le latin. Vers l'âge de quinze ans, elle commença, pour s'amuser, une traduction de Virgile. Le mariage vint la détourner de ces passe-temps sérieux. Louis XV honora son contrat d'une signature, et le 4 juin 1725 elle épousait le marquis du Châtelet, lieutenant général, homme d'un esprit médiocre, qui n'avait rien pour fixer une femme supé-

rieure comme Émilie. Elle devait fatalement payer son tribut aux folies amoureuses et à la licence que la Régence avait introduite dans les mœurs. Était-elle assez jolie pour faire des conquêtes, sinon des victimes ? Mme du Deffand se charge de nous répondre : « Figurez-vous une femme grande et sèche, le teint rouge, échauffé, le visage aigu, voilà le portrait de la belle Émilie ». Méfions-nous de cet aimable portrait : c'est une amie intime qui l'a tracé. Mieux vaut nous en rapporter au gracieux pastel de Latour : il nous représente la marquise avec de beaux grands yeux d'une expression caressante, couronnés d'épais sourcils et d'un front intelligent. En dépit d'une peau brune et d'une taille osseuse, il est certain que la dame pouvait passer pour une agréable personne. C'était aussi une passionnée, extrême en amour. Ayant appris que son amant, le marquis de Guébriant, la trompait avec une de ses amies, elle s'empoisonna au moyen d'une forte dose d'opium. Une femme qui ne voulait pas survivre à la trahison, c'était rare au XVIIIe siècle. Par bonheur, elle avait pris soin d'écrire à l'infidèle une lettre d'adieux. Au reçu de cette lettre, il courut chez sa maîtresse, et la trouva plongée dans un sommeil avant-coureur de la mort. Un contre-poison énergique, administré sur-le-champ, sauva la vie d'Émilie. Pour se guérir d'une passion malheureuse, elle fit un second choix qui, au point de vue de la fidélité, lui donna encore moins de satisfaction. Elle s'attaqua au plus brillant des séducteurs, à celui par lequel toutes les femmes tenaient à

honneur d'être déshonorées, au duc de Richelieu, le vainqueur qui, au lendemain du triomphe, volait à d'autres conquêtes. S'il faut en croire les médisants, le cœur de Mme du Châtelet vagabonda un peu jusqu'au moment où elle rencontra Voltaire. L'auteur déjà célèbre de la *Henriade*, revenait alors d'Angleterre. Contraint par la rancune d'un grand seigneur[1] de quitter la France, il s'était réfugié auprès de son ami, lord Bolingbroke. Comme Joconde, il avait pas mal couru le monde et les aventures depuis le jour où, exilé en Hollande par un père qui le destinait au notariat, il s'était follement épris d'une belle Frisonne, et l'avait chantée en vers sous le nom de Pimpette. Tous deux s'adoraient, une famille barbare mit obstacle à leur bonheur, et l'ambassadeur de France, renvoyant le jeune homme à ses foyers, écrivait au bonhomme Arouët : « Votre fils est deux fois fou : amoureux et poète ! » Pimpette, la vision printanière, fut vite oubliée, et d'autres la remplacèrent. Tour à tour amant favorisé de Suzanne de Livry et d'Adrienne Lecouvreur, Voltaire avait trente-neuf ans lorsque Dumas d'Aigueberre, un Toulousain, bel-esprit de la cour de Sceaux, le présenta à Mme du Châtelet. Voltaire l'avait jadis connue chez son père, le baron de Breteuil ; il avait admiré l'enfant, et retrouvait la femme un peu tard pour avoir les prémices de ce cœur brûlant. La marquise, âgée de vingt-sept ans, et ayant déjà huit années de ménage, pouvait agir en connaissance de cause. Ce

1. Le prince de Rohan.

ne fut pas l'amour-caprice, mais une liaison basée sur une admiration réciproque et une conformité de goûts, qui unit ces deux êtres. M. du Châtelet, un fantoche de mari, le plus souvent en garnison, ne gênait rien. Émilie s'engagea cependant avec une certaine timidité dans ce commerce qui devait durer quatorze ans ; elle pénétra pour la première fois chez Voltaire accompagnée de sa meilleure amie, la duchesse de Saint-Pierre, et du comte de Forcalquier, l'amant de cette dernière. L'homme de lettres reçut avec enthousiasme une si noble société, la comparant aux trois anges qui visitèrent Abraham. Peu après, les deux amoureux ne songèrent plus à dérober au monde une affection qu'il n'avait guère le droit de blâmer. Sans habiter encore un même logis, ils se voyaient fréquemment, et chaque soir Voltaire venait souper chez son amie. Chez les belles parleuses, les savantes, la chère était médiocre, on ne se *ruait* pas en cuisine comme chez les financiers. Émilie se levait tard, elle travaillait toute la journée, verrous tirés, dans son cabinet de travail, et le souper composait son unique repas. Il faut entendre Longchamp, le secrétaire de Voltaire, qui avait débuté par être maître d'hôtel chez la marquise, nous donner des détails sur ce singulier intérieur de bas-bleu, où le désordre et la parcimonie marchaient de pair. « Madame, dit-il, lésinait sur la nourriture, elle n'avait pas de cave, et prenait, chez le premier marchand venu, du vin au panier. » L'épicurien Fontenelle, habitué à une bonne table, ne pouvait

s'empêcher de faire la grimace en buvant ce vin rouge, cru authentique de Suresnes, ou cette piquette blanche qualifiée pompeusement de champagne. A cette époque, on pouvait faire grande figure sans trop de frais, et les gages des domestiques n'étaient pas ruineux : le cocher, la cuisinière et les deux laquais recevaient un franc par jour ; le suisse, la femme de chambre et le maître d'hôtel, un franc cinquante. Mme du Deffand veut bien nous expliquer que l'argent destiné au ménage s'en allait en frisures, pompons et verroteries. « Émilie, dit-elle, est si contente de sa figure, qu'elle n'épargne rien pour la faire valoir ; mais, comme elle veut être belle en dépit de la nature, et magnifique en dépit de la fortune, elle est obligée, pour se donner le superflu, de se passer du nécessaire, comme chemises et autres bagatelles. » La vipère a poussé les choses au noir ; les du Châtelet appartenaient à cette catégorie qu'on appelle des riches malaisés ; de plus, ils eurent à soutenir des procès qui menaçaient d'engloutir leur fortune, mais Émilie n'en était certes pas réduite à se passer du vêtement intime que Mme du Deffand qualifie de bagatelle, témoin cette anecdote un peu leste, racontée par Lonchamp. Madame l'avait sonné deux fois pour lui donner les ordres. Elle n'avait à souper que deux convives, mais quels convives ! Voltaire et Richelieu. Elle était encore au lit ; la femme de chambre venait de tirer les rideaux. Sans se préoccuper davantage du maître d'hôtel, Émilie se lève ; tandis qu'on lui préparait une chemise, elle laissa tomber celle qu'elle avait

sur le dos, et resta dans le simple appareil d'une statue, au grand ébahissement de Lonchamp, qui ajoute avec naïveté : « A la cour de Lorraine, j'avais déjà vu des dames changer de chemise, mais pas tout à fait de cette façon ».

Malgré la pauvreté des soupers de la marquise, un salon où fréquentait Voltaire devait être recherché. Nous y trouvons parmi les femmes, les duchesses de Saint-Pierre et de Richelieu, élèves de l'académicien Maupertuis qui avait conquis les dames à la géométrie ; la marquise de Boufflers, quand elle ne se trouvait pas à Lunéville, embellissant les vieux jours du roi Stanislas ; Mme d'Argental, femme du meilleur ami de Voltaire ; Mme du Deffand, qui n'était pas encore la vieille aveugle grognon, tenant bureau d'esprit au couvent de Saint-Joseph, mais une petite femme pâle, blanche, menue, que Voltaire courtisait fort, quoique Mme de Genlis nous l'ait présentée dans ses Mémoires comme un peu difforme, avec la tête trop grosse et les traits trop grands pour sa taille. Parmi les assidues, il y avait encore Mmes de Mailly, de Gouvernet, de la Popelinière, avec lesquelles Émilie s'en allait quelquefois faire de petits festins au cabaret de la Maison-Rouge, à Chaillot ; mondaines aimables et peu farouches, autour desquelles papillonnait le beau Clairault qui donnait des leçons de mathématiques à Émilie, Clairault, l'enfant-prodige, qui à douze ans, lisait des Mémoires à l'Académie des Sciences, et qu'elle admit dans son sein à l'âge où les rhétoriciens n'ont pas encore de barbe au menton. Il se rencontrait

chez la marquise avec Maupertuis, autre illustration scientifique, qu'Émilie allait souvent relancer jusqu'au café Gradot, et auquel elle écrivait des lettres fort tendres, tantôt pour le convier à quelque soirée intime, tantôt pour se désoler de son départ. Par amour de la science, cet académicien devait abandonner les salons parisiens et s'en aller avec Clairault, mesurer un degré du méridien. Les belles amies d'Émilie en frémissaient d'effroi. Excepté Regnard, nul, jusque-là, ne s'était guère aventuré dans ces contrées glaciales. Mais l'abbaye ne chôme point faute d'un moine : on pouvait à la rigueur se passer de Maupertuis et de Clairault dans ce salon où l'on savait causer avec légèreté, esprit et politesse. Daniel Bernouilli, le maître et le rival d'Euler, y coudoyait Algarotti, chambellan du roi de Prusse, et auteur du *Newtonianisme per le donne*. Depuis son retour d'Angleterre, Voltaire avait mis Newton à la mode ; tout Paris retentissait de Newton, et le sexe frivole, lui-même, prétendait étudier le grand mathématicien d'outre-Manche. Fontenelle aussi, oubliant le vin de Suresnes en faveur de l'esprit des convives, venait s'asseoir à la table de la marquise, ainsi que don Calmet, le plus érudit des bénédictins ; Helvétius, financier heureux et philosophe médiocre ; le président Hénault, littérateur millionnaire sans lequel il n'y avait pas de bonnes fêtes ; l'abbé de Breteuil, frère de la maîtresse du logis ; d'Argental, l'ami fidèle, dans le cœur duquel Émilie épanchait les chagrins que lui donnait parfois Voltaire, et qu'elle

appelait son ange gardien ; Richelieu, daignant à l'occasion se souvenir de celle qu'il aima jadis ; l'abbé de Voisenon, surnommé Greluchon, petit prêtre peu dévot et d'un esprit mordant qu'on redoutait fort. Il était question de jouer, chez Mme du Châtelet, une comédie de société du président Hénault, intitulée : *Le Réveil d'Épiménide.* « Hélas ! fit Voisenon, j'ai bien peur que ce réveil-là ne soit pas celui de ceux qui l'entendront. » Un soir, Voltaire donnait chez sa belle amie la primeur d'une tragédie. Racine fils, présent à cette lecture, ne cessait de grommeler : « Il y a là un vers qui m'appartient ; il me l'a pris, le larron ! » Sur quoi, Greluchon impatienté, s'approche de Voltaire en murmurant : « Mais, sacrebleu ! rendez-lui donc son vers, et qu'il s'en aille ! »

Quant à celle que Voltaire appelait la docte Uranie, lorsqu'elle laissait la philosophie et les mathématiques, Leibniz et Newton, pour redevenir simple maîtresse de maison, impossible d'être plus enjouée, plus aimable, se donnant toute au monde, excellente musicienne et jouant la comédie en perfection. Ces talents frivoles ne firent pas trouver grâce à l'élève de Clairault et de Maupertuis aux yeux d'un monde spirituel et méchant. Les femmes ne lui pardonnèrent pas sa traduction de Newton. Si elle ne fut pas lapidée comme Hypatie, la belle mathématicienne d'Alexandrie, médisances et quolibets pleuvaient sur elle et son amant. Il faut entendre Mme de Staal, presque aussi bienveillante que Mme du Deffand, raconter une visite de Voltaire et de

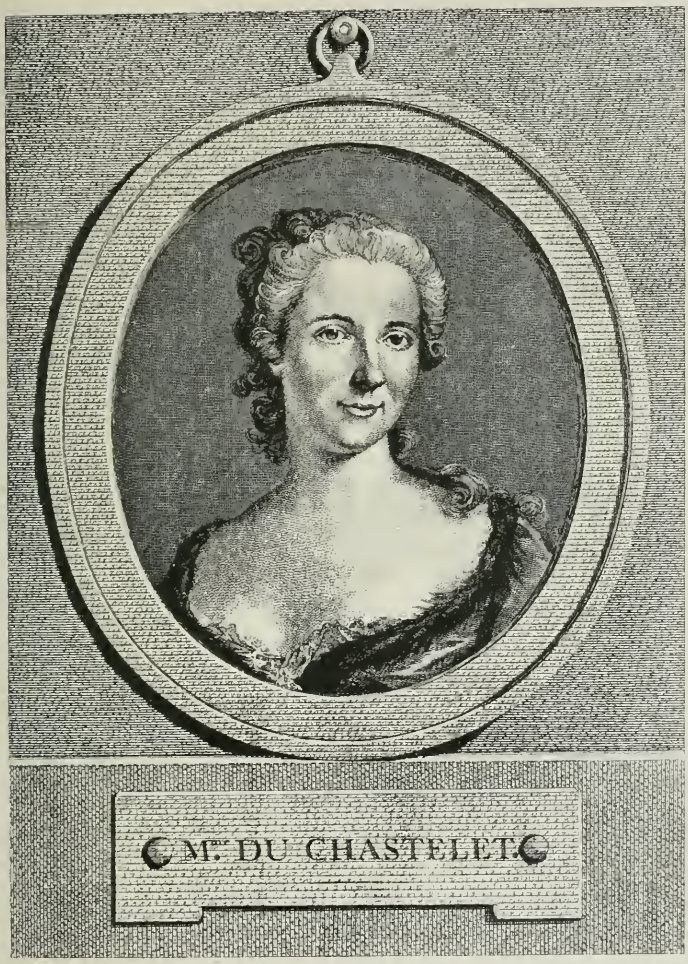
Mme du Châtelet chez la duchesse du Maine : « Ils apparurent, dit-elle, sur le minuit, avec une odeur de spectres embaumés sortant du fond de leurs tombeaux ». Était-ce l'essence de jasmin que Voltaire répandait à flots sur sa personne, qui donnait cette charitable illusion à la lectrice de Bénédicte de Bourbon ? Émilie, rendons-lui cette justice, n'avait ni le temps ni la volonté de s'apercevoir des ridicules des autres, et ses hautes études la préservaient des bavardages où s'égare volontiers son sexe. Quant à son amour pour Voltaire, s'il était en dehors des lois sociales, il avait du moins ce mérite d'être sincère et dévoué. Lorsque les *Lettres anglaises*, brûlées en place de Grève par la main du bourreau, eurent attiré de nouvelles persécutions sur son ami, elle lui offrit l'hospitalité dans un vieux manoir qu'elle possédait à quatre lieues de Bar-sur-Aube, sur la lisière de cette forêt des Ardennes où Shakspeare a promené deux de ses plus charmantes héroïnes[1]. Cirey était bien le refuge qui convenait à un fugitif ; adossé au flanc d'une colline boisée, perdu dans un coin mystérieux empli d'ombre et de silence, un petit cours d'eau, la Blaise, vive et limpide, circule au pied des jardins. Rien de frais et de pittoresque comme cette retraite où Voltaire se mit à tout bouleverser, sous prétexte de préparer les logis pour celle qui allait bientôt venir le rejoindre. A son tour, Émilie s'empressa de démolir l'œuvre de cet architecte plus habile à édifier une tra-

1. Rosalinde et Célie, dans : *Peines d'amours, perdues.*

gédie qu'un château, mettant une porte où il avait placé un escalier, abattant des cloisons et réparant de son mieux les bévues du grand homme. C'est là que tous deux allaient passer les meilleurs moments de leur vie, travaillant et s'aimant plus à loisir que dans la vie bruyante de Paris. Leur séjour à Cirey n'a point de secrets pour nous ; il a trouvé son Dangeau en la personne d'une femme qui y reçut l'hospitalité : Mme de Graffigny, née en 1695, et fille d'un des officiers du duc de Lorraine. La mère de cette dame, petite-nièce du fameux graveur Callot, avait hérité d'une grande quantité de planches de cuivre que son sauvage de mari donna à un chaudronnier pour en confectionner une batterie de cuisine. Pour Mme de Graffigny, unie à un homme qui, non content de l'avoir ruinée, la rendit fort malheureuse, elle végétait à la cour de Lorraine, grâce à une petite pension et à de grosses dettes. Le mariage de Mlle de Guise avec le duc de Richelieu, lui créait des loisirs ; une nuit, vers deux heures du matin, elle tomba comme un aérolithe à Cirey, sans avoir prévenu personne. La dame du lieu n'était pas encore couchée ; elle reçut poliment, mais froidement, la visiteuse. Quelques instants après, *l'idole*, autrement dit Voltaire, entra, un petit bougeoir à la main, son bonnet de nuit noué sous le menton par un ruban à la Fontange, et il fit mille tendresses à la nouvelle venue. Le lendemain, elle visita la maison et s'extasia sur tout ce qu'elle vit ; aussi, éprouva-t-elle le besoin de communiquer ses impressions. Elle écrit à M. Devaux, lecteur du roi

Stanislas, un ami qu'elle tutoie et appelle familièrement *Pampan*; elle écrira à son *gros chien blanc*, un nommé Desmarets, lieutenant au régiment d'Heudicourt, de bon nombre d'années plus jeune qu'elle, mais dont les séductions avaient conquis son cœur quadragénaire. La pauvre femme n'est guère mieux ordonnée dans sa conduite que dans sa fortune. Pleine d'élan et de sensibilité, mais bavarde, inconsidérée, elle dit tout ce qui lui passe par la tête. Elle nous renseignera sur le nombre de bûches qu'on brûle chaque jour à Cirey, sur la toilette d'Émilie qui porte une robe d'indienne et un grand tablier de taffetas noir, avec les cheveux relevés sur le sommet de la tête et bouclés comme ceux des petits enfants. A la vérité, Françoise de Graffigny goûte médiocrement la châtelaine de Cirey : « Tout d'abord, dit-elle, elle m'a parlé sans cérémonie de ses procès; son caquet est étonnant ». En revanche, la visiteuse est émerveillée du château et des jardins : « c'est le paradis découvert sur la terre », s'écrie-t-elle. Et elle nous dépeindra avec un soin minutieux la petite aile réservée à Voltaire; la porte placée au pied du grand escalier, l'antichambre minuscule, la chambre à coucher au plafond bas, toute tapissée de velours cramoisi, le salon dans le goût oriental avec ses encoignures de laque, ses porcelaines de Chine, sa pendule soutenue par des marabouts africains, et le baguier posé sur la cheminée, où il y a quatorze bagues dont deux en diamants. Puis, la galerie peuplée de statues mythologiques: Cupidon, Vénus, Diane, les

nymphes et tout ce que le genre rococo peut rassembler ; la chambre obscure, destinée à renfermer tous les instruments de physique, débouchant sur le jardin par une porte qui forme grotte au dehors. La bonne dame n'aura garde d'oublier que la chambre à coucher donne sur une espèce de chapelle, où l'on dit la messe chaque dimanche, avantage auquel Voltaire n'est sans doute guère sensible. Enveloppé dans sa robe de chambre à ramages, et frileusement abrité derrière un paravent, il écrit — peut-être un chant de la *Pucelle* ou une diatribe contre la religion, — tandis que tout le château assiste pieusement à l'office. Pour l'appartement de madame, rien n'a été épargné ; c'est une féerie, un enchantement ; la chambre à coucher est peinte en vernis *Martin* jaune, avec des ornements bleu pâle — un artiste de talent y a passé des mois, — tout est jaune et bleu, depuis les tentures du lit jusqu'au panier de la chienne favorite. La salle de bains est pavée de carreaux de faïence de toutes couleurs ; le boudoir est du dernier galant avec ses glaces, ses estampes, ses trumeaux, son petit sofa et sa cheminée pas plus grande qu'un fauteuil. Le cabinet de toilette a des lambris d'un vert céladon, clair, gai, divin. « Si j'avais un appartement comme celui-là, ajoute naïvement Graffigny, je me ferais réveiller la nuit pour le voir. » Il s'en faut que la pauvre femme puisse en dire autant de la chambre qui lui est dévolue : c'est une halle, sous les toits, où l'on gèle et où les vents s'ébaudissent par mille fentes autour des


Mr. DU CHASTELET

fenêtres mansardées. La commentatrice de Newton a bien autre chose à faire que de s'occuper du bien-être de ses hôtes. Aucun confort dans cette maison où, hormis l'appartement de la châtelaine et celui de Voltaire, tout est, pour employer l'expression réaliste de la correspondante de Pampan, d'une saloperie à dégoûter.

On ne s'amuse pas non plus tous les jours dans ce paradis terrestre, où Voltaire et sa maîtresse travaillent comme des moines. La vie y coule avec une régularité monotone. A dix heures et demie, on se réunit pour prendre le café au lait dans la galerie des Statues. Il y a là M. du Châtelet, affligé de la goutte les trois quarts du temps, grognon et dolent ; Graffigny qui s'ennuie à mourir et n'a d'autre ressource que la grosse Champbonin, compagne de couvent d'Émilie et installée à demeure à Cirey ; stylée à ne pas gêner, celle-là, et à ne bouger de sa chambre : il y a encore son grand benêt de fils auquel Mlle Mignot, la nièce de Voltaire, a préféré M. Denis ; Mme de la Neuville, une voisine aimable, sans compter les hôtes de passage. Midi sonne ; Voltaire fait une révérence ironique à l'assemblée, et ceux qu'il appelait impertinemment, on ne sait trop pourquoi, *les cochers,* c'est-à-dire les habitants de Cirey — la marquise et lui exceptés, — s'en vont dîner, tandis que les deux amants se retirent chacun dans leur cabinet de travail, à moins qu'il ne prenne fantaisie à Voltaire de chasser le chevreuil, et qu'Émilie ne le suive sur sa fringante jument *L'Hirondelle.* Tout le monde se

retrouvait à souper, et c'est là qu'il fallait entendre Voltaire. On avait grand'peine à l'arracher de son secrétaire ; mais, une fois à table, l'homme qui se prétendait mourant, « toujours un pied dans le cercueil, de l'autre faisant des gambades », le philosophe fantasque s'animait, répandant sur tous les sujets sa verve étincelante. « Souper à côté de lui, dit Mme de Graffigny, c'est un plaisir exquis. » Rangés autour de leur maître, le valet de chambre et les laquais le servaient comme les pages et les gentilshommes servaient le roi à Versailles. Celui qui s'intitulait le premier des *Émiliens* se retournait parfois vers ses domestiques : « Et surtout, ordonnait-il en riant, qu'on ait bien soin de Madame ! »

Ce littérateur était alors aussi riche qu'un grand seigneur. Par ses ouvrages, et surtout par d'heureuses spéculations sur les grains, il avait gagné quatre-vingt mille livres de rente. En retour de l'hospitalité reçue à Cirey, il déversait une partie de sa fortune sur le ménage du Châtelet, et aussitôt la plume, trempée dans le vitriol, de Mme du Deffand, d'écrire à un ami : « C'est à Voltaire qu'Émilie devra de vivre dans les siècles futurs ; en attendant, elle lui doit ce qui fait vivre dans le siècle présent ». Désormais, les soupers sont copieux et soignés ; plus de piquette : un nectar de Hongrie, envoyé par le prince royal de Prusse, inspire de bonnes folies aux convives. Le maître du logis s'en va coucher comme on enlève le couvert. On reste à causer dans le cabinet de toilette d'Émilie jusqu'à une heure avancée

de la nuit. La bavarde Graffigny se dédommage du silence gardé durant le jour, et la pacifique Champbonin sourit aux malices décochées par Voltaire à *son gros chat*, surnom que, dans ses heures de gaieté, il se plaisait à donner à l'excellente femme, qui, pour ne pas faire mentir M. de Voltaire, avait pris le parti d'engraisser à vue d'œil. On fait du punch, on chante des canons; quand on est un peu lancé, Voltaire tire d'un tiroir quelques chants de la *Pucelle* qu'il lit à haute voix pour couronner cette petite débauche, et le lendemain, assise devant son pupitre, Graffigny, l'étourdie, raconte tout par le menu à l'ami Pampan. Il devait lui en cuire un peu plus tard.

Quand l'Académie des Sciences, Clairault, Maupertuis, Bernouilli, et même l'Académie de Berlin, Kœnig ou Kaiserling, venaient en pèlerinage à Cirey, on sortait de la routine ordinaire; les châtelains du voisinage étaient conviés, et Saint-Lambert, l'officier séducteur, arrivait en poste de Lunéville, moustache conquérante, habit galonné aux revers retroussés, prêt à donner l'assaut au cœur d'Émilie. Cirey avait son théâtre et ses acteurs. Au fond d'une galerie se trouvait une grande loge coupée par des colonnes entre lesquelles s'épanouissaient des pots d'orangers; là, on entassait le public. Un lustre en cristal de roche, découvert par Voltaire chez un brocanteur, éclairait l'assistance; des violons, venus de Bar-le-Duc, jouaient dans les entr'actes des airs de Lulli et de Rameau, tandis que dans les coulisses revêtues de vieilles tapisseries, les artistes

s'en donnaient à cœur-joie et s'amusaient mieux encore que le public. *Mérope*, *L'Enfant prodigue, Boursouffle* — une farce de Voltaire, — le répertoire de Regnard et de Dufresny, la comédie, l'opéra, la tragédie, le vaudeville, jusqu'aux marionnettes, on affrontait tous les genres dans ces soirées charmantes où régnait la plus franche cordialité. « En vingt-quatre heures, nous avons joué trente-trois actes, » dit Mme de Graffigny. Bien entendu Émilie triomphait sur toute la ligne, et cette brillante société l'applaudissait avec frénésie. Dans *Thétis et Pélée,* un péché de jeunesse du vieux Fontenelle, joué pour la première fois en 1689, la marquise fut exquise, et prouva que les sciences exactes peuvent ne pas faire de tort aux séductions de la femme. En écoutant la docte Uranie, le libertin Saint-Lambert sentit germer dans son cœur le caprice amoureux qui devait se dénouer si tristement quelques années plus tard. Quant à Voltaire, il semblait ressusciter pour ces soirées dramatiques. Léger, brillant, infatigable, il se multipliait, dirigeant les répétitions, courant dans les coulisses de l'un à l'autre, et distribuant un conseil, un éloge, voire même un baiser. Certain soir, il daigna montrer la lanterne magique. Vous figurez-vous ce régal ? la lanterne magique exhibée par un poète de génie ? La belle occasion pour fustiger tout le monde, rivaux, ennemis, l'Académie, le lieutenant criminel, l'abbé Desfontaines surtout, l'audacieux petit-collet qui avait osé écrire la *Voltairomanie*. Ah ! celui-là, il le tenait sous sa griffe de tigre, bien décidé à lui faire

passer un mauvais quart d'heure et à ne pas le lâcher ; on se pâmait, lorsque, ô tragique aventure ! à force de se démener et de tripoter le goupillon de la lanterne, il renversa l'esprit-de-vin, et le feu prit à sa manche. L'orgue de Barbarie qui accompagnait les turlutaines du poète, s'enfuit épouvanté ; les spectatrices poussent des cris d'orfraie ; on réussit enfin à éteindre le feu et à panser la main du pître improvisé, fort dégoûté de son nouveau métier, et jurant qu'on ne l'y prendrait plus.

Un autre soir, en l'honneur de la visite du président Hénault, on donna un ballet sur le théâtre de Cirey. Voltaire en avait fait le scénario. Cet homme universel prétendait courtiser les neuf Muses. « Oui, disait-il ; je les aime toutes ; il faut avoir le plus de bonnes fortunes qu'on peut, sans être pour cela trop coquin. » Le ballet réussit à merveille, les petites danseuses, recrutées à Nancy, à Lunéville, à Bar-le-Duc, se trémoussèrent dans leurs maillots roses d'une façon suggestive ; Hénault et Voltaire, ces deux crocodiles, en pleurèrent d'attendrissement. Le président, qui se rendait à Plombières pour prendre les eaux, s'arracha à regret de Cirey. « C'est, dit-il dans ses Mémoires, l'asile de la paix, de l'union, du calme de l'âme, de l'aménité des talents, de la réciprocité de l'estime, des attraits de la philosophie joints à ceux de la poésie. » Naïf président ! Il y avait quelquefois des ombres au tableau : consultez plutôt Graffigny, mieux renseignée. Voltaire savait être charmant à ses heures, mais il ne le voulait pas toujours. Ce n'était pas un homme à être longtemps la

dupe de son cœur, surtout quand l'amour, pour y entrer, avait pris le chemin de l'esprit : ce n'est ni le meilleur ni le plus sûr. De son côté, Émilie avait été bien téméraire de confier son bonheur à un homme de lettres, à la merci chaque matin de son tempérament irritable. Voltaire admirait beaucoup cette amie, un peu philosophe et bergère, disait-il; mais la fièvre des premières joies de la possession tomba vite. L'ardente Émilie, à laquelle l'algèbre n'enlevait rien de ses facultés affectives, s'en plaignait amèrement. Il se contentait de lui répondre : « Si vous voulez que j'aime encore, rendez-moi l'âge des amours ». Ses démêlés littéraires, ses pièces en répétition, sa candidature à l'Académie, l'absorbaient entièrement. N'était-il pas avant tout soucieux de sa gloire, l'homme qui se déguisait en abbé pour se glisser à la sortie du théâtre dans *l'antre de Procope* [1], afin d'entendre ce que les gens de lettres disaient de sa pièce de *Sémiramis* ? Horriblement jalouse, Émilie se méfiait de la sagesse de son poète, elle avait raison ; La Fontaine n'a-t-il pas dit : « Dieu ne fit la sagesse pour les cerveaux que hantent les Neuf Sœurs ». Voltaire échappe à chaque instant à son amie, tantôt pour fuir les persécutions que lui suscitent ses écrits, tantôt pour rendre visite à Frédéric de Prusse, ou pour passer l'hiver en Hollande. A ce sujet, la marquise écrit à d'Argental : « Je suis à cent cinquante lieues de lui : il y a douze jours que je n'ai eu de ses nouvelles. Êtes-vous plus favorisé ? Pardon, pardon, mais mon

1. On appelait ainsi le café Procope.

état est horrible ». La noble dame rend parfois la vie dure à Voltaire ; la géométrie et la poésie se font des querelles de ménage. Un jour, poussé à bout, le poète s'écrie : « Au diable Newton, et vivent les vers ! » « N'est-ce pas affreux, dit Graffigny, elle ne veut plus qu'il fasse de vers. Empêcher Voltaire de faire des vers ! »

On raconte qu'un soir, chez la maréchale de Luxembourg, il y eut une querelle terrible entre les deux amants, à propos d'un sixain qu'Émilie soutenait avoir fait. Le poète consentait bien à ce que Mme du Châtelet fût aussi forte que lui en mathématiques, mais il ne lui permettait pas de marcher sur ses brisées, et de faire des vers. La contradiction exaspéra tellement Voltaire, qu'il s'oublia jusqu'à menacer sa maîtresse d'un couteau, en criant à tue-tête : « Ne me regarde donc pas tant, de tes yeux hagards et louches ! » L'histoire ne paraîtra pas invraisemblable à nous tous qui avons pu voir la statue de Voltaire au foyer du Théâtre-Français. Dans ce visage desséché, à l'expression diabolique, dont toutes les lignes remontent vers le front, on peut se figurer Voltaire tel qu'il devait être à la maturité de l'âge : impérieux, irascible, mélange d'entêtement et de faiblesse, s'abandonnant, comme un enfant, à ses nerfs, à ses caprices, à ses colères insensées, trépignant, se cabrant sur son fauteuil, ou bondissant à travers la chambre, les poings serrés, la flamme aux yeux, et prêt à poignarder un ennemi si, d'aventure, il se fût offert à sa vue, quitte à le regretter cinq minutes après. Le pamphlet de la *Voltairomanie* fit passer de mauvaises

journées aux habitants de Cirey. Furieux, le poète voulait courir à Paris, porter plainte au lieutenant criminel, et déférer à la justice le misérable qui s'attaquait au Grand Voltaire. Émilie, la raison virile dans le ménage illégitime, eut de la peine à lui persuader de rester tranquillement à Cirey.

Un échec, subi quelque temps auparavant, avait remué la bile de l'illustre écrivain, habitué à triompher partout. Émilie eut l'idée de concourir pour un prix proposé par l'Académie des Sciences. A l'insu de son amie, Voltaire en fit autant. Pour terminer son travail, Mme du Châtelet se condamnait à ne dormir qu'une heure ou deux chaque nuit. Quand le besoin de sommeil se faisait par trop sentir, elle trempait ses mains dans de l'eau glacée, et se battait les bras en marchant à grands pas ; puis, elle revenait s'asseoir devant son bureau, et écrivait en beau style les raisonnements les plus abstraits. Cette force de volonté méritait une récompense. Émilie n'obtint pas même un accessit, non plus que Voltaire. Euler, l'élève de Bernouilli, eut le prix ; l'amitié de Clairault et de Maupertuis n'y fit rien. Voltaire en garda une rancune qui devait plus tard éclater dans le portrait qu'il nous trace du docteur Akakia, lequel n'est autre que l'académicien Maupertuis. Ce mécompte détermina chez le poète un accès de misanthropie ; il se prétendait dégoûté de la littérature : « J'ai abandonné, disait-il, deux théâtres remplis de cabales : le monde et le Théâtre-Français ». Serment d'ivrogne ! Avec ces natures ondoyantes et

diverses, il ne faut jamais rien prendre au pied de la lettre ; Voltaire avait encore en perspective ses plus beaux triomphes dramatiques.

Mme de Graffigny était revenue de ses premières impressions, et elle commençait à s'apercevoir que beaucoup de choses laissaient à désirer dans le paradis terrestre champenois. De son côté, Mme du Châtelet trouvait que l'excellente personne s'éternisait un peu trop, et elle ne négligeait aucune occasion de le lui faire comprendre. Entre autres procédés cavaliers, Émilie s'arrogeait le droit d'ouvrir toutes les lettres qui arrivaient au château ; elle avait deviné le *cabinet noir de Franchet*. Ayant entendu dire qu'on jasait à Lunéville de cette lecture de la *Pucelle* faite dans une heure de liesse, elle ne manqua pas de décacheter une lettre de M. Devaux, adressée à Mme de Graffigny. « Le chant de Jeanne est charmant », disait Pampan. Là-dessus, effarement de la dame qui s'empresse d'avertir son philosophe : le secret de l'intimité a été violé ; ces vers badins, réservés pour des oreilles indulgentes, peuvent attirer sur leur auteur les foudres royales et ecclésiastiques. Elle prêchait un converti. Voltaire, effrayé, ne fait qu'un bond jusqu'au pigeonnier où Françoise, en cornette et en jupon, allait tranquillement se coucher. Il se précipite vers elle en hurlant qu'elle l'a perdu ; « sans doute, elle a pris copie du chant de la *Pucelle* et a eu l'indiscrétion de l'envoyer à ce maudit Devaux ; présentement, d'autres copies doivent courir le monde. Le voilà dénoncé, compromis, obligé de fuir et de

s'exiler. Vite, qu'elle écrive, s'il en est temps, pour qu'on lui renvoie toutes les copies ». La malheureuse essaie vainement de se défendre : on ne l'écoute pas ; « mais écrivez donc, vous m'assassinez et vous n'aurez pas pitié de moi ! » Mme du Châtelet paraît à son tour ; plus violente encore que son ami, elle met la lettre sous le nez de Graffigny comme si elle voulait l'en souffleter : « Tenez, misérable femme, voici la preuve de votre infamie ». Sans l'intervention de Voltaire, qui commence à se calmer et à sentir l'odieux de cette scène, Émilie battrait celle qu'abrite son toit. La pauvre créature réussit enfin à se faire entendre et à expliquer que la phrase incriminée signifiait seulement : « D'après ce que vous m'en dites, le chant de Jeanne doit être charmant ». L'auteur de la *Pucelle* la crut sur parole, et lui demanda pardon de l'emportement qu'il venait de témoigner. La scène avait duré jusqu'à cinq heures du matin. Quant à Mme du Châtelet, plus vindicative que son amant, elle ne pardonna jamais les torts qu'elle s'était donnés. On s'imagine l'embarras de la pauvre Graffigny, sans un sou vaillant pour quitter cette maison inhospitalière. Bon gré mal gré, quoiqu'il lui en coûtât, il fallait rester, s'asseoir à table en face de celle qui l'avait si indignement traitée. Heureusement, Voltaire vint à son secours, et fit de son mieux pour qu'elle oubliât une aventure dont il était honteux. Non seulement il lui donna de l'argent, mais il écrivit pour elle une lettre de recommandation au duc de Richelieu. Elle vint à Paris où des succès littéraires : les *Lettres*

Péruviennes et le drame de *Cénie*, la mirent en évidence ; à son tour, elle eut un salon où l'on médisait volontiers de celle qu'elle appelait la « Mégère de Cirey ». L'âge était venu, adieu les amours et les beaux officiers de Lorraine ; Graffigny était toujours aussi désordonnée, elle comptait pour payer ses dettes sur le succès de la *Fille d'Aristide*, une comédie en cinq actes qui tomba à plat dès la première représentation. « Elle me l'avait lue, raconte l'abbé de Voisenon ; je la trouvai mauvaise, elle me trouva méchant. Elle fut jouée, le public mourut d'ennui, et l'auteur de chagrin. » Quinze ans auparavant, lorsqu'elle s'étonnait de la susceptibilité de Voltaire en matière littéraire, elle ne se doutait pas qu'elle serait un jour auteur à ce point.

Pour en revenir au ménage de Cirey, malgré de fréquents orages son contrat philosophique durait toujours. Mme Denis, qui était venue passer sa lune de miel chez Mme du Châtelet, craignait fort que son oncle ne parvînt jamais à briser sa chaîne. En eut-il jamais envie? En tout cas, il ne paraissait plus trop se soucier de sa bien-aimée, et l'abandonnait pour courir l'Allemagne où on lui faisait un accueil enthousiaste. Émilie, navrée, écrivait aux deux anges, les d'Argental, qu'elle avait la poitrine très malade, et qu'elle espérait bientôt mourir, comme son amie la duchesse de Richelieu. A partir de ce moment, elle sembla se détacher de Voltaire, et ce qu'elle appelait *l'immutabilité* de son cœur fléchit sous le poids du chagrin. « J'ai été heureuse pendant dix ans, avoue-t-elle dans

une sorte de confession, heureuse par l'amour de celui qui avait subjugué mon cœur, et ces dix ans je les ai passés avec lui sans un moment de dégoût ni de langueur. L'âge et les maladies de celui qui m'était cher ont relâché nos liens sans que je m'en aperçusse; j'aimais pour deux ! » Quand une femme en arrive à faire ces beaux raisonnements, elle est bien près de ne plus aimer. Cette géomètre, algébriste, femme des sciences exactes, était trop positive pour se contenter d'un souvenir. A quarante-deux ans sonnés, elle n'avait pas encore doublé le cap des tempêtes. Pour la distraire, Voltaire eut une idée malheureuse, une idée de mari : il l'emmena à la petite cour du roi Stanislas, à Lunéville. Elle y rencontra un capitaine de dragons, élégant, spirituel, déjà connu par une *Épître à Chloris* d'un ton assez leste, le marquis de Saint-Lambert, qu'elle avait reçu plusieurs fois à Cirey ; il fut galant, elle fut sensible, et essaya de retrouver dans ce cœur l'amour que Voltaire ne savait plus lui inspirer, tentative orageuse et folle dont elle devait être trop cruellement punie. Lonchamp nous a donné sur cette liaison de piquants détails. Il paraîtrait qu'un jour, à Lunéville, Voltaire, entrant à l'improviste chez Mme du Châtelet, la surprit en tête-à-tête avec Saint-Lambert, causant sur un sofa d'autre chose que de mathématiques. Un dialogue très vif s'ensuivit, dans lequel Saint-Lambert se montra impertinent, et Voltaire emporté jusqu'à la rage. Rentré chez lui, il ordonna à son secrétaire de se pourvoir sur-le-champ d'une chaise de poste ;

cette nuit-là même, il entendait quitter Lunéville pour retourner à Paris. Emilie, prévenue officieusement par Lonchamp, monta chez Voltaire qui venait de se mettre au lit. « Ingrate! s'écria-t-il, j'ai épuisé pour vous ma santé et ma fortune, je vous ai tout sacrifié, et vous me trompez ! » La coupable, tranquillement assise sur le pied du lit, répliqua : « Mon ami, soyez raisonnable ; je conviens que vous avez toujours témoigné beaucoup d'intérêt pour ma santé ; vous avez approuvé le régime qui lui convenait, et l'avez même favorisé aussi longtemps qu'il vous a été possible. Maintenant, vous avouez que vous ne pourriez continuer à en prendre soin qu'à votre grand dommage ; devez-vous être fâché qu'un de vos amis vous supplée? — Ah! madame, fit Voltaire à demi convaincu par cette logique réaliste et médicale, il faut toujours que vous ayez raison. Au moins, mettez-y des ménagements, et faites en sorte que les choses ne se passent pas sous mes yeux ». Là-dessus, Émilie le cajole, l'embrasse, et, le voyant plus calme, s'en va retrouver Saint-Lambert. Elle le prêcha si éloquemment que, dès le lendemain, il s'en allait savoir des nouvelles de son rival, et lui demander pardon de sa vivacité de la veille. Très touché, Voltaire serra le dragon dans ses bras en lui disant : « Mon cher enfant, j'ai tout oublié, c'est moi qui avais tort; vous êtes dans l'âge heureux où l'on plaît et où l'on aime; jouissez de ces instants trop courts; un vieillard, un malade comme moi, n'est plus fait pour les plaisirs ». La paix était signée, il ne fut plus question de départ ; le soir, un souper

chez la marquise de Boufflers réunissait le prédécesseur et le titulaire, désormais de la meilleure intelligence.

C'est ta main qui cueille les roses
Et les épines sont pour moi,

répétait Voltaire. On ne saurait être plus accommodant ! Mais, voici où l'homme de lettres laissa voir le bout de l'oreille : il tira de cette aventure un petit acte très gaillard ; ce fut sa seule vengeance.

Le bonheur d'Émilie eut des suites désastreuses auxquelles elle ne s'attendait guère, et, dans une lettre adressée à la marquise de Boufflers, elle avoue son douloureux secret : « Je suis grosse, ma chère amie, et vous n'imaginez pas dans quelle affliction je suis, combien je crains pour ma santé et même pour ma vie, combien je suis désolée pour mon fils, combien je trouve ridicule, indécent, d'accoucher à quarante ans, après avoir été dix-sept ans sans faire d'enfants ».

Elle se rajeunissait un peu; elle avait alors quarante-trois ans sonnés ; n'importe, la situation était grave ; comment faire accepter au lieutenant général cette paternité tardive? Il était alors en garnison sur la frontière. Voltaire imagina de lui écrire pour le rappeler à Cirey. La salle de spectacle s'illumina une dernière fois, et, après une grande fête destinée à célébrer le retour du châtelain, les deux époux furent solennellement conduits comme deux jeunes mariés à la chambre nuptiale. Rien n'y manqua, pas même la bénédiction de Voltaire, qui riait aux larmes de cette comédie burlesque et peu édifiante. Quand, plus tard,

le marquis du Châtelet apprit la grossesse de Madame, il fut tout fier d'être bon à autre chose qu'au métier de la guerre. La dépravation du siècle n'est-elle pas tout entière dans ce trait de mœurs ?

Les deux amants se trouvant séparés, une correspondance s'engagea, tendre et passionnée du côté de l'amante, leste et pimpante de la part du dragon bel-esprit. Émilie lui écrivait de Bar-le-Duc au début de leur liaison : « Toutes mes défiances de votre caractère, toutes mes résolutions contre l'amour, n'ont pu me garantir de celui que vous m'avez inspiré ; je ne cherche plus à le combattre, j'en sens l'inutilité ».

Et, un peu plus tard : « Vous connaissez les goûts vifs, mais vous ne connaissez pas encore l'amour ». Émilie se croyait-elle capable de l'inspirer? Hélas ! ce n'est guère à quarante-trois ans qu'on fait faire cette connaissance-là à un homme de vingt-neuf. Quoi de plus triste que cette lutte d'une femme s'efforçant de ressaisir les passions de la jeunesse, ramassant tous ses trésors de tendresse et les prodiguant à celui pour lequel elle n'était qu'une distraction passagère ? Les variations du thermomètre ne le cèdent en rien à celles de ce commerce épistolaire d'Émilie avec Saint-Lambert. Un jour ce sont d'aimables enfantillages : « Il fait un temps charmant ; sans vous je ne puis jouir de rien, je vous attends pour aller donner du pain aux cygnes ». Un autre jour, ce sont des reproches sanglants : « Votre lettre est bien ridicule, bien offensante et bien peu tendre pour moi ; je ne sais s'il ne

vaudrait pas mieux n'être point aimée, que de l'être par qui semble avoir honte de vous aimer ». Une autre fois encore : « Je n'ai point reçu de lettre de vous aujourd'hui ; cela est abominable, cela est d'une dureté au-dessus de toute qualification, comme la douleur où je suis est au-dessus de toute expression ». Aussi, on croirait que cette femme, dégoûtée de la vie, fait exprès imprudences sur imprudences. Elle se torture à plaisir, dormant deux heures à peine, revoyant avec acharnement les *Commentaires algébriques de Newton* dont elle avait donné une première édition en 1740, corrigeant ses épreuves, et s'échauffant le sang malgré les représentations de ceux qui l'entourent. « Je suis, écrit-elle, d'un découragement qui m'effraierait si je croyais aux pressentiments. »

Le terme de la grossesse arrivé, elle part faire ses couches à Lunéville, selon le désir exprimé par Saint-Lambert. C'est devant le secrétaire où elle est assise, toujours attelée à la besogne, que les douleurs la saisissent ; elle n'a que le temps d'appeler sa femme de chambre, qui accourt et reçoit entre ses bras une petite fille. L'accouchée trouve encore la force de ranger ses papiers épars, avant de se mettre au lit. La fièvre de lait et la chaleur d'une journée torride l'accablent ; elle demande avec instance un verre d'orgeat à la glace, qu'on hésite à lui donner ; à peine l'a-t-elle bu, qu'un malaise indicible s'empare de tous son être ; sa tête brûle, ses membres s'engourdissent, et son sang ne circule plus. Après deux jours de suffo-

cations et d'étouffements, on parvient à la ranimer ; Voltaire et le marquis du Châtelet se sentent si rassurés, qu'ils vont souper chez Mme de Boufflers ; il ne reste pour veiller près du lit que Saint-Lambert et une demoiselle du Thil, amie intime d'Émilie. Tout à coup, un soupir, un râle s'échappe de la poitrine de la malade ; on se précipite vers elle, on lui fait respirer des sels et du vinaigre de Hongrie, tous les secours sont inutiles ; Voltaire et M. du Châtelet, appelés en hâte, n'arrivent que pour constater la mort. Ainsi disparut brusquement, le 14 septembre 1749, cette femme éminente qui, malgré ses défauts et ses faiblesses, occupa un rang distingué dans la littérature de son époque [1].

Devant l'irréparable, les sentiments vrais, refoulés par l'orgueil ou le respect humain, remontent au cœur. Voltaire, le railleur impitoyable qui affectait de tourner en ridicule les choses les plus respectables, ne craignit pas de montrer toute sa douleur, et, rencontrant Saint-Lambert dans la cour du palais de Stanislas, il l'apostropha rudement : « C'est pourtant vous, monsieur, qui êtes la cause de sa mort ». La première explosion de chagrin passée, il s'inquiéta d'une bague de cornaline, entourée de brillants, qu'Émilie ne quittait jamais. Lonchamp, sur l'ordre de Mme de Boufflers, l'avait déjà enlevée du doigt glacé de la morte. Il la présenta à Voltaire qui jeta un cri de surprise. « Ciel ! murmura-t-il, voilà bien les femmes ! Mon portrait

1. Quant à l'enfant, il mourut quinze jours après sa naissance.

était là, enchâssé dans cette bague; j'en avais ôté M. de Richelieu, Saint-Lambert m'en a expulsé à son tour; c'est dans l'ordre, un clou chasse l'autre », ajouta-t-il philosophiquement. Puis, se tournant vers le mari qui l'écoutait tout ahuri de ces révélations : « Croyez-moi, monsieur, ne nous vantons ni l'un ni l'autre de tout ceci ».

Le poète ne parlait de rien moins que de se retirer à l'abbaye de Sénones. Voltaire métamorphosé en religieux, qu'en eussent dit les âges futurs ? Mais il ne donna pas suite à ce projet, et se contenta de venir à Paris s'entretenir avec d'Argental et Richelieu, de l'amie incomparable qui n'était plus. Tous les griefs étaient oubliés; il ne se souvenait que des qualités d'Émilie, « la plus belle âme, disait-il, qui fût sortie des mains de la nature », et il la célébra dans ces vers pompeux :

L'univers a perdu la sublime Émilie.
Elle aima les plaisirs, les arts et la vertu.
Les Dieux, en lui donnant leur âme et leur génie,
N'avaient gardé pour eux que l'immortalité.

OUVRAGES CONSULTÉS POUR « LE SALON DE Mme DU CHATELET »

1° *Correspondance de Voltaire.*

2° *Correspondance de Mme du Châtelet avec d'Argental*, précédée d'une *Notice*, par Hochet.

3° *Correspondance de Mme du Deffand.*

4° *Anecdotes de Voisenon.*

5° *Mémoires de Longchamp*, secrétaire de Voltaire.

6° Sainte-Beuve: *Causeries du Lundi.*

7° *Mme du Châtelet, Étude* parue dans le journal *La Semaine*, 1848.

8° Louise Collet: *Revue des Deux Mondes*, 1845, *Étude sur la correspondance de Mme du Châtelet et de Saint-Lambert.*

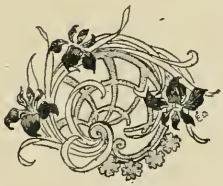
9° G. Desnoireterres : *Voltaire au château de Cirey.* Didier, 1868.

10° Eugène Asse: *Lettres de la marquise du Châtelet*, avec Préface. Paris, Charpentier, 1878.

11° *Voltaire en exil, avec des lettres inédites de Mme du Châtelet.* (B. Gastineau.)

12° L'abbé de Voisenon: *Les petits conteurs du XVIIIe siècle.* Collection Quantin. *Préface* d'O. Uzanne.

13° *Lettres de Mme de Graffigny.* Paris, 1820.



LE SALON DU PRINCE DE CONTI AU TEMPLE ET A L'ILE-ADAM

(1760-1776)

L'ère brillante de la conversation commence véritablement avec la seconde moitié du XVIIIe siècle. Les grands seigneurs et les altesses donnent l'exemple d'une large hospitalité. Bénédicte de Bourbon, duchesse du Maine, répétait souvent : « Quarante ou cinquante personnes, mais c'est le particulier d'une princesse ». François de Conti mettait cette maxime en pratique; ses salons du Temple, et sa somptueuse résidence de l'Ile-Adam, s'ouvraient à de nombreux invités. Les deux plus grands salons de Paris au XVIIIe siècle, le Palais-Royal et le Temple, ressemblaient à des cours souveraines.

On a dit beaucoup de bien et beaucoup de mal de Mgr de Conti; peut-être les méritait-il égale-

ment. Le prince de Ligne, un des mondains les plus raffinés de l'époque, porte sur ce caractère, fait de contrastes, le jugement suivant : « C'est un composé de vingt ou trente hommes ; il est fier, il est affable, ambitieux et philosophe; tour à tour frondeur, gourmand, paresseux, noble, crapuleux ; l'idole et l'exemple de la bonne compagnie, n'aimant la mauvaise que par un libertinage de tête, mais y mettant beaucoup d'amour-propre ; généreux, éloquent, le plus beau et le plus majestueux des hommes, une manière et un style à lui ; bon ami, franc, aimable, instruit, aimant Montaigne et Rabelais, attrapant quelquefois leur langage ; tenant un peu de M. de Vendôme et du Grand Condé, voulant être craint et n'étant qu'aimé, croyant mener le Parlement, et être pour le peuple un duc de Beaufort ; en un mot : propre à tout, et capable de rien ».

Le dernier trait de cette silhouette est un peu sévère ; le plus spirituel des Belges oubliait que François de Conti avait, comme son grand-oncle Condé, gagné des batailles et fait triompher le drapeau français en Piémont et dans les Flandres. Il est piquant d'opposer au jugement du prince de Ligne celui d'une jeune femme qui fit ses débuts mondains dans les salons du Temple. Conquise, comme l'étaient toutes les femmes de cette petite cour, Mme de Genlis, alors nouvelle mariée, nous peint sous les couleurs les plus séduisantes « ce prince si beau, si noble, si majestueux, dit-elle ; un de ces hommes qui se battaient en héros à la guerre, qui représentaient si noblement à Versailles, et étaient

dans leurs salons les plus courtois et les plus aimables de tous les hôtes ». Pourtant, malgré son enthousiasme, Félicie avoue qu'elle tremblait comme une petite fille devant Monseigneur ; impossible pour elle de soutenir l'éclat de ce regard scrutateur qui déconcertait parfois les moins timides. D'accord avec le prince de Ligne, Mme de Genlis déplore la manie singulière de François de Conti qui voulait, à toute force, passer pour un maître cruel ; elle raconte dans ses Mémoires que, un jour, M. de Chabrillant demanda à Monseigneur ses ordres touchant un braconnier qu'on venait de prendre. A quoi le prince, élevant la voix pour être entendu, répliqua froidement : « Cent coups de bâton, et trois mois de prison ». — « Quelle barbarie ! Pauvre braconnier ! murmura Félicie à l'oreille de M. de Chabrillant. — Bon ! répliqua celui-ci en riant, le prince parle pour la galerie ; jamais un seul de ces ordres tyranniques, donnés en public, n'a été exécuté. »

« Monseigneur, ajoute la narratrice, voulait de temps en temps paraître redoutable et terrible, tandis que, au fond de l'âme, il était bon et rempli d'humanité. »

Franchissons la porte de l'hôtel du Temple, situé non loin du couvent des Enfants-Rouges, dans l'enclos où se trouvait la tour de l'ancienne Commanderie qui servit plus tard de prison au Roi-Martyr. Le prince de Conti, grand prieur du Temple, y avait là son *Palais-Royal*. Nous voici dans le clair et magnifique salon, aux boiseries blanches, aux fenêtres drapées de soie rose, où les glaces de Venise s'élancent jusqu'au

plafond, où les bergeries, un peu lestes, de Lancret, amusent les yeux, et où les trumeaux de Fragonard s'épanouissent au-dessus des portes. C'est vers 1763, à l'époque la plus brillante des réceptions de Monseigneur. « Le mieux loti et le mieux pourvu des princes du sang, dit un contemporain ; il n'avait du premier plan que ce qu'il en voulait, avec tous les avantages du second, c'est-à-dire la liberté et l'intimité. » Présentement, il se reposait des fatigues de la guerre, au milieu d'une société d'élite, plus raffinée peut-être que celle de ses cousins d'Orléans. Mgr de Conti était le seul des princes du sang qui eût le goût des sciences, qui s'intéressât aux choses de l'esprit, et qui sût, dans les parlements, défendre les droits du peuple contre les ministres. « Mon cousin l'avocat », disait de lui Louis XVI, moitié sérieux, moitié railleur. Protégeant Beaumarchais, pensionnant Diderot, ce prince ne dédaignait pas d'admettre des savants, comme Dortous de Mairan, dans son intimité.

Nous sommes ce soir-là dans le particulier, les quarante ou cinquante personnes dont parlait la duchesse du Maine, le lundi étant réservé pour ces soupers célèbres qui réunissaient cent cinquante convives au moins. Un tout petit garçon, qui disparaît dans un grand fauteuil, Wolfgand Mozart, fait résonner le clavecin sous ses doigts magiques. Le beau ténor jadis chéri des duchesses, Jelyotte, l'accompagne en pinçant de la harpe. Monseigneur écoute, debout près du clavecin, tout en dégustant une tasse de thé, la boisson

chinoise dont Septimanie d'Egmont a été la marraine, et que ses belles mains viennent de servir au prince. Avec son chapeau de paille aux bords relevés, son fichu blanc, sa robe d'un gris tendre, sa bavette de dentelle et sa serviette de batiste sous le bras, on dirait une bergère échappée du Petit-Trianon. Elle a mis aussi à la mode les vapeurs, les attaques de nerfs, les évanouissements, tout l'arsenal des coquettes pour conquérir et attendrir. Mais, en dépit de ses airs de roseau penché, la dame court volontiers les aventures au bal des Porcherons, avec de jolis garçons qui mesurent la soie et le velours dans les boutiques de la rue Saint-Denis. Fille du maréchal de Richelieu, Septimanie a de qui tenir. Un peu plus loin circulent Mmes de Boufflers et de Luxembourg, faisant les honneurs de la soirée. Ne sont-elles pas un peu les maîtresses du logis? Sans jalousie et sans rancune, elles se partagent le sceptre. Dans ce double choix, Monseigneur s'est montré artiste; ces dames se complètent l'une par l'autre; la grâce exquise de Boufflers tempère la majesté un peu fière de Luxembourg, et le public du Temple s'en montre charmé. Seule, la morale aurait peut-être droit de murmurer; mais, au XVIIIe siècle, qui est-ce qui se préoccupait de la morale, excepté les philosophes, qui en parlaient et qui se gardaient bien de la pratiquer? Mme de Boufflers, Marie-Charlotte-Hippolyte de Saujon, née le 6 septembre 1725, avait connu le prince de Conti au Palais-Royal alors qu'elle était dame d'honneur d'Henriette de Conti, duchesse

d'Orléans. Elle se brouilla avec la cour du Palais-Royal, pour passer dans celle du Temple. Séparée de son mari, elle accepta une position équivoque et brillante qui fit sa gloire, sinon son honneur. Maîtresse déclarée de Monseigneur, elle fut la reine du Temple ; elle avait même son hôtel et son jardin dans l'enclos des bâtiments. C'était la plus séduisante personne du monde : un esprit étincelant, parfois un peu brouillé avec le bon sens, mais toujours piquant et décisif. Mlle de Lespinasse disait que personne ne possédait mieux le jargon de Paris, tout en petits mots et en allusions fines. Elle avait l'art de donner de l'esprit aux autres. A l'époque dont nous parlons, une cour de jeunes gens entourait cette femme de quarante ans qui conservait le sourire et la grâce de la vingtième année. Mme de Luxembourg, bien plus âgée, était née à Paris en 1707 ; à quatorze ans, elle épousa en premières noces le duc de Boufflers, et fit beaucoup jaser la chronique scandaleuse : jusqu'aux palefreniers de Versailles qui, en étrillant les chevaux du roi, fredonnaient ce quatrain bien connu :

Quand Boufflers parut à la cour.....

Le temps avait passé, la beauté aussi, Luxembourg s'était rangée. « Elle n'a plus d'amants, disait cette méchante peste d'Horace Walpole, parce qu'elle craint le Diable et l'approche de la mort. » La maréchale avait du moins ce mérite de savoir vieillir ; elle concentrait désormais toutes les effusions de son cœur sur sa petite-

fille, Mlle de Boufflers, et elle s'était améliorée en faisant l'éducation d'autrui. Le monde oubliait les erreurs de la pécheresse, comme elle-même les oubliait. Son salon était le modèle de toutes les élégances ; on enviait, on sollicitait une invitation à ces soupers qui avaient lieu deux fois par semaine ; la jeunesse de qualité prenait ses grades d'esprit à l'hôtel de Luxembourg. Les courtisans de la maréchale trouvaient moyen de la flatter jusque sous le couvert d'une chatte favorite, Madame Brillant, bienvenue dans le monde aristocratique, et à laquelle les poètes offraient des impromptus en vers :

Luxembourg est votre maîtresse,
Que n'est-elle la mienne !

s'écriait l'auteur d'*Aline*. Simple courtoisie de poète ; Luxembourg ne pouvait plus prétendre à tenter personne. L'hiver, elle passait une partie de sa vie au Temple, et l'autre, pendant la belle saison, à l'Ile-Adam. Pour être invité chez Monseigneur, il fallait avant tout plaire à Mmes de Boufflers et de Luxembourg ; c'étaient les arbitres suprêmes du bon ton, et leurs sentences demeuraient sans appel. La maréchale surtout s'attachait aux moindres détails avec une sévérité parfois comique. Certain dimanche, ces dames attendaient Monseigneur pour pénétrer dans la chapelle de l'Ile-Adam ; leurs livres d'heures étaient posés sur une table. Mme de Luxembourg, s'amusant à les feuilleter, tomba sur une prière qui lui parut du plus mauvais goût, et qu'elle critiqua vertement. Une des dames présentes lui fit

observer que Dieu ne devait certainement pas faire attention à ce qu'on désigne par bon ou mauvais ton. « Ah ! madame, s'écria la maréchale, ne croyez pas cela ! » Cette grande maîtresse du bon ton ici-bas, croyait connaître celui du paradis.

Derrière Mme de Luxembourg se tient sa petite-fille, les cheveux légèrement poudrés, fraîche comme un printemps, rose comme la gaze qui couvre ses épaules. Bientôt duchesse de Lauzun, elle donnera le modèle de toutes les vertus, dans un temps où les femmes ne s'en piquaient guère. Pour le moment, elle écoute d'une oreille distraite le madrigal que lui débite le prince d'Hénin, celui que Diderot appelait le Myrtil de Mlle Arnould. A quelques pas, assise entre le comte de Chabot et le comte de Jarnac, la princesse d'Hénin applaudit le jeune Wolfgand, délicieuse sous sa robe aurore que garnit une flore de batiste et taffetas. Hélas ! beauté ni toilette ne ramèneront au colombier d'Hénin, l'infidèle ramier ; il ne vaut pas mieux que son ami Lauzun, qui chuchote dans un coin avec la comtesse de Vauban ; duc et prince, ces deux grands seigneurs protègent l'Opéra et les élèves du magasin de la rue Saint-Nicaise. Autour des petites tables éparpillées dans le vaste salon, sont groupées Mmes de Beauvau, de Cambis, de Mirepoix, d'Hunolstein, de Vierville, et Mlle Bagarotti, une artiste, égarée dans ce milieu aristocratique de par la volonté du maître de céans, qui paiera plus tard ses dettes. Le vicomte de Ségur, le duc de Guines et l'archevêque de Toulouse entourent

un vieillard dont les vêtements noirs se détachent à côté d'un paravent fleuri de roses : le président Hénault, célibataire apprécié pour sa galanterie, son esprit et son cuisinier ; désormais un peu cassé, un peu éteint, il quittera prochainement ce monde, laissant de minces regrets à sa vieille amie du Deffand. Regardez cette jolie personne qui aide Septimanie d'Egmont à servir le thé, c'est la jeune belle-fille de la reine du Temple, Amélie de Boufflers. Sa voix est aussi étendue que celle de la Bagarotti, et sa harpe fait les délices des petites soirées du Temple ; soirées de liberté, d'intimité, où la conversation a ses coudées franches, où les chiens de la maison ont le droit de pénétrer, mais dont les valets sont impitoyablement exclus. Rien de charmant comme ces thés à l'anglaise, si gracieusement servis par de grandes dames en tablier de dentelle, coupant les gâteaux, allumant le feu des bouilloires, et versant la boisson fumante dans les tasses de Chine ou de Sèvres.

La sonate, de la composition du petit Wolfgand, s'il vous plaît, est finie. Mme d'Egmont embrasse l'enfant de génie ; toutes les femmes veulent caresser celui qui a tenu, la veille, les orgues de la chapelle royale à Versailles, avec tant de maëstria ; on lui prédit le plus brillant avenir. Puis, on passe dans la salle du souper. A la demande de Monseigneur, le vieux Pont de Veyle, encore un débris celui-là, qui eut son heure de célébrité dans le salon du couvent de Saint-Joseph, improvise des madrigaux sur toutes les jeunes dames présentes. La plupart se croient obligées de rougir sous ces éloges

entremêlés de fines épigrammes. Pont de Veyle n'est cependant pas de l'Académie. Comme on est en intimité, un des convives prie Mme de Luxembourg de dire les vers qu'elle vient de composer sur Voltaire et le chien de Mme du Deffand, toutou aussi hargneux que sa maîtresse. Dernièrement ne s'est-il pas avisé de sauter à la figure de lady Barymore, et de la mordre cruellement ?

Vous les trouvez tous deux charmants,
Vous les trouvez tous deux mordants,
Voilà la ressemblance.
L'un ne mord que vos ennemis,
L'autre mord tous vos amis,
Voilà la différence.

Naturellement Voltaire ne devait pas être bien vu dans ce logis où les deux amies du prince protégeaient Rousseau. Si la maréchale condescendait à faire des vers, Mme de Boufflers daignait écrire des comédies en cinq actes. Les belles dames se piquaient d'être plus ou moins auteurs, et d'avoir de l'esprit, même les jeunes, auxquelles on ne demandait que d'être jolies ; témoin cette réponse de Mme de Boufflers qui adorait sa belle-mère, et à laquelle un malin adressait cette question : « Si vous étiez sur le point de vous noyer avec votre mère et votre belle-mère, laquelle des deux sauveriez-vous ? — Ah ! répliqua sans hésiter la comtesse Amélie, je sauverais d'abord ma mère, et puis je me noierais avec ma belle-mère ». Impossible de se tirer plus délicatement d'une question embarrassante. Il paraît que, dans ce temps-là, c'était bon genre d'aimer

sa belle-mère ; la princesse de Poix idolâtrait Mme de Beauvau dont elle avait épousé le fils. « Je n'ai jamais vu, dit Mme de Genlis, de méchantes belles-mères à la Cour ; elles étaient alors reléguées dans la bourgeoisie, et surtout dans la classe du peuple » ; appréciation contestable d'une femme de l'aristocratie, que la chronique du temps se chargerait au besoin de démentir.

Quand la dissipation était à l'ordre du jour, et que le monde régnait en souverain absolu, les talents de société faisaient prime ; la manie du théâtre s'était emparée de toutes les classes : noblesse, finance, bourgeoisie. Le théâtre du Temple, comme celui de l'hôtel de Montesson, prétendait rivaliser avec l'Opéra et les Français ; il est vrai que des comédiens de premier ordre : Molé, Préville ou Jelyotte, dirigeaient les répétitions ; Dauberval et Carmontelle, habiles metteurs en scène, surveillaient les moindres détails de la représentation. On jouait l'opéra-comique à Chantilly chez le prince de Condé, à Brunoy chez le comte de Provence ; le duc d'Orléans ne dédaignait pas de représenter les paysans, et le comte de Clermont faisait les Cassandres en perfection. Il avait même un théâtre où l'on montait des pièces si licencieuses, que les femmes n'osaient les écouter qu'en loge grillée, un masque sur la figure. On eut même la bonne volonté de jouer sur le petit théâtre du Temple un opéra à grand spectacle de Jean-Jacques Rousseau : les *Neuf Muses* ; mais, en dépit des bocages de fer-blanc et des Olympes de carton peint, la pièce fut déclarée ennuyeuse et injouable, par les artistes, ce qui

contribua beaucoup à refroidir le philosophe pour son noble protecteur le prince de Conti. C'est surtout à l'Ile-Adam, pour cette jolie salle, où les feux des lustres rivalisaient d'éclat avec les diamants des femmes, qu'était réservé le luxe des décors. L'Ile-Adam ! fastueuse résidence, île enchantée, un peu païenne, véritable Cythère dont Mme de Boufflers était la déesse, où le temps s'écoulait en fêtes perpétuelles. Bienheureux ceux qui avaient la bonne fortune de faire partie des séries d'invités. Là, les Conti se montraient royalement princes, et l'hospitalité y était digne des Marly de Louis XIV. On pouvait s'y considérer comme chez soi, chaque femme ayant une voiture à ses ordres et étant libre de donner à dîner tous les jours dans sa chambre. Le prince ne dînait pas ; il voulait épargner aux dames la peine de descendre dans la salle à manger, et l'ennui de s'y trouver avec cent personnes. On jouissait d'une liberté parfaite, et des plaisirs les plus variés. Aucun maître de maison n'était plus aimable que Monseigneur ; personne ne savait dire des choses obligeantes avec plus de grâce et de finesse. On juge si ce prince, qui n'avait pas la bosse héréditaire des Contis, et qui était un des plus beaux hommes de son temps, obtenait des succès auprès des femmes. Impossible pourtant de discerner chez lui la plus légère nuance de fatuité ; Mme de Genlis et le président Hénault sont d'accord pour nous l'affirmer.

Rien d'ailleurs de plus délicieusement situé que ce château, aux balcons de fer découpé, se mirant dans

FRANÇOIS-LOUIS DE BOURBON

Prince de Conti.

les eaux limpides de l'Oise, et ses jardins ombreux de tous côtés enserrés par le fleuve : larges allées où l'on voyait les belles dames se promener le matin sans traîne et sans *attifages*. Une bergerie de Watteau, que ce parc avec ses arbres bien peignés, son lac paisible, ses moutons enrubannés et ses paysannes d'opéra-comique. Pendant le jour, la chasse, passe-temps favori de Monseigneur, rassemble les invités, la fanfare joyeuse retentit le long des taillis qui bordent l'Oise : piqueurs à la livrée bleue et or, meutes bondissantes, amazones au costume suggestif et révélateur, passent emportés comme le vent ; voici la comtesse de Châlons, la plus jolie femme de la Cour ; la duchesse de Mirepoix, perdue de dettes, ruinée par le jeu, avec cent mille livres de rente, la pauvre femme ! Mme de Boufflers, alors en plein règne et dans tout l'éclat de sa beauté. Elle ne porte pas encore la veste puce à trois collets, et les cheveux serrés *au flambeau d'amour*, qui seront un peu plus tard l'uniforme de rigueur pour les amazones du Bois de Boulogne. Un tableau des Attiques de Versailles nous représente la belle amie du prince de Conti plume au vent, taille de sylphide, sertie dans un corsage bleu à brandebourgs d'argent, le profil hautain, maîtrisant d'un poignet nerveux un cheval de race. C'est pendant une chasse à courre ; la rivière traverse le tableau ; un cerf s'enfuit à la nage, poursuivi par une meute hurlante ; au fond apparaît le château, sous les balcons duquel va tomber l'animal blessé à mort ; on s'apprête à sonner l'hallali. Il y a dans cette peinture de la grande vie un mouve-

ment et une exactitude de détails qui donnent l'illusion de la réalité.

Le soir, les lustres s'allument au plafond de cette jolie salle où M. de Donnézan et Mme de Genlis émerveilleront si fort l'assistance, dans *Le Savetier et le Financier*, qu'on leur fera répéter la pièce quatre jours de suite. Un autre soir, on représentera le *Comte de Comminges*, ce drame larmoyant d'Arnaud, et toutes les femmes en pleurs essuieront leur visage, sans souci du rouge et des mouches assassines. Un soir encore, M. de Vaudreuil, le comédien-amateur, ira jusqu'aux nues dans le rôle de Philinte, du *Misanthrope*. Là, devant un public de ducs et de cordons-bleus, Mlle Bagarotti chantera l'*Armide* de Lulli, et Mme de Montesson, en pleine jeunesse, aura le courage héroïque de se grimer pour apparaître sous les traits de Baucis, dans l'opéra de Monsigny, ce qui lui vaudra cet éloge de Mme de Genlis : « Ma tante était en vieille, cela la rajeunissait beaucoup ».

Mais les plus belles destinées s'usent vite ; c'est la loi inflexible. Mme de Boufflers, l'idole triomphante, devait éprouver une terrible déception. Lorsqu'elle perdit son mari, en 1764, elle espéra un instant légitimer les liens qui l'unissaient à Monseigneur. Ce prince, le plus volage des mortels, de moins bonne composition que ne fut son cousin d'Orléans, n'entendait pas engager ainsi sa liberté. Toute la diplomatie de sa maîtresse y échoua. Mme de Boufflers n'eut pas le courage de quitter celui auquel elle avait consacré sa vie et sacrifié sa réputation. Au fond, son amour-propre

souffrait cruellement, et les hommages d'une cour empressée ne la consolaient pas. Certain jour, elle se trahit malgré elle, en disant qu'elle méprisait la femme qui *avait* — c'était l'expression consacrée — un prince du sang. Et, voyant qu'on l'écoutait avec étonnement : « Eh bien ! oui, reprit-elle sans se déconcerter, je veux rendre à la vertu, par mes paroles, ce que je lui ôte par mes actions ». Elle continua à loger au Temple, et resta l'amie de celui qui ne se contraignait plus pour lui faire de nombreuses infidélités. Walpole raconte qu'un jour, ayant été présenté au prince de Conti, il vit entrer dans le salon une jeune femme qu'à ses façons très familières il prit pour la comtesse de la Marche, belle-fille de Monseigneur ; c'était tout simplement une petite danseuse, espalier de l'Opéra, qu'on nommait Augustine. Mme de Sainte-Amaranthe eut aussi pendant quelque temps sa part dans les affections du prince et les largesses qu'il répandait volontiers sur ses belles amies. Né en 1717, il n'avait pas soixante ans révolus en 1776, lorsqu'il sentit les atteintes d'un mal incurable ; mais les plaisirs multipliés, la vie galante à outrance, avançaient pour lui le poids des années. Une garde-malade dévouée, comme Mme de Boufflers, lui était désormais plus nécessaire que les nymphes lutines de l'Opéra. Favori de la destinée, Monseigneur se révoltait contre la vieillesse et la maladie. Ils étaient passés, les beaux jours où son œil vif et doux, sa taille majestueuse, tournaient la tête aux femmes. « Hélas ! disait-il en soupirant, autrefois on prenait mes politesses pour des déclarations ; à

présent on prend mes déclarations pour des politesses. » Il n'était pourtant pas trop à plaindre. Entouré de Mmes de Boufflers et de Luxembourg, de la charmante duchesse de Lauzun, d'Amélie de Boufflers qui endormait ses souffrances en jouant de la harpe, sa fin fut aussi douce que possible. Cet épicurien, qui prétendait avoir partout ses aises, voulut lui-même essayer son cercueil, cette dernière redingote, pour employer l'expression pittoresque de Voisenon. En revanche, il esquiva les sacrements ; l'ami de Rousseau, le libre penseur, se retrouva au moment suprême. Son aumônier *in partibus*, l'abbé Prévost, était mort depuis longtemps, et personne ne l'avait remplacé. « M. le prince de Conti mourut avant-hier dans l'après-dîner, écrit Mme du Deffand à Horace Walpole ; il avait reçu la visite de l'archevêque, et les exhortations de M. de la Borde ; c'est tout ce qu'il a reçu. » Ainsi disparut ce grand seigneur magnifique qui eut toutes les chances ici-bas, même celle de ne pas voir la fin de cette société où il avait joué un rôle si brillant.

Ses veuves, maréchale et comtesse, ne se brûlèrent pas vives sur un bûcher, comme les femmes du Malabar : elles se contentèrent d'aller demeurer à Auteuil où Mme de Boufflers possédait une habitation voisine de celle de Mme Helvétius. Les deux Amélies, Mmes de Lauzun et de Boufflers, habitaient avec elles, leur tenant fidèle compagnie. On ne les abandonnait pas ; quelques familiers du Temple, le prince de Ligne, le duc de Nivernais, le comte de Tressan, les deux Ségur, Rivarol et Champcenetz, venaient encore faire

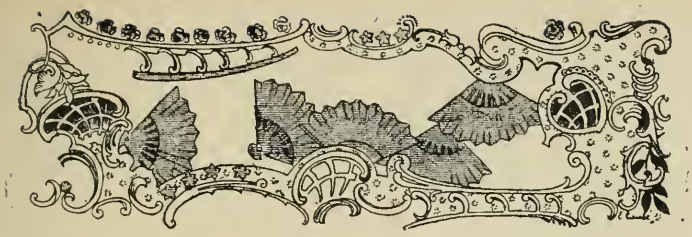
leur cour à la « Minerve savante », et Mme du Deffand, dans une lettre adressée à Walpole, annonçait qu'elle irait le lundi suivant souper à Auteuil.

Lorsque le temps était beau, les habitants de cette petite ville de la banlieue parisienne voyaient passer une dame de stature imposante, le visage à demi caché sous de larges coiffes, appuyée d'un côté sur une haute canne, de l'autre sur une femme au doux et gracieux visage : c'était la maréchale de Luxembourg et sa petite-fille Amélie de Lauzun. La pomme de la canne s'ouvrait, formant une boîte remplie de piécettes d'argent que la maréchale distribuait aux enfants et aux vieillards indigents. Jeune ou vieille, cette femme avait toujours eu la passion de faire des heureux. Comme son ami le prince de Conti, la fée de l'esprit et de la politesse ne vit pas la chute de ce monde qu'elle aimait, et elle mourut quelques années avant la Révolution. Triste privilège : la comtesse de Boufflers, beaucoup plus jeune, devait lui survivre, et traverser cette terrible époque de la Terreur. N'osant plus sortir, réfugiées dans leur ermitage, comme deux limaçons au fond de leur coquille, belle-mère et belle-fille sentaient le danger planer sur leurs têtes. En vain, elles s'évertuaient à donner à la municipalité d'Auteuil des gages de leur civisme, et surtout de l'argent pour les Patriotes. Impossible de s'en tirer si facilement, quand on avait passé sa vie dans ces repaires d'aristocrates qui s'appelaient le Temple et l'Ile-Adam. Conduites aux prisons de la Conciergerie, le 23 janvier 1794, elles eurent la

chance d'y être oubliées, et deux mois après la mort de Robespierre elles furent délivrées. A partir de ce moment, on perd la trace de Mme de Boufflers. Infirme, ruinée, elle végéta quelques années encore ; ce fut une mort anticipée. Cette femme qui, selon l'expression du prince de Ligne, avait été un des plus rares ornements de la plus brillante société, qui avait rempli la Cour et la ville de l'éclat de son nom, de sa beauté et de son esprit, disparut *incognito* vers 1800. Ses funérailles eurent si peu de retentissement qu'on n'en saurait au juste préciser la date. On avait bien autre chose à faire que de s'occuper de cette belle d'antan, et le bruit du canon, qui emplissait l'Europe, rendait les Parisiens sourds à tout ce qui n'était pas guerres ou conquêtes. Quant à la comtesse Amélie, elle mourut en 1825, âgée de soixante-seize ans. Elle avait perdu, à la suite d'un procès intenté par son fils Emmanuel de Boufflers, toute sa fortune ; elle végétait dans une misérable chambre, au cinquième, d'où elle pouvait apercevoir le bel hôtel qui lui avait appartenu et où s'étaient écoulés les beaux jours de sa jeunesse. Là, elle attendit la fin d'une triste existence, n'ayant près d'elle qu'une domestique, qui mettait au mont-de-piété robes et linge, pour adoucir la misère de sa maîtresse. Seule, cette créature dévouée suivit le cercueil d'Amélie de Boufflers jusqu'au tombeau de famille, qu'un fils dénaturé voulut bien ouvrir pour sa mère. N'est-ce pas là le cas de répéter avec Bossuet : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité ! »

OUVRAGES CONSULTÉS POUR « LE SALON DU PRINCE DE CONTI »

1° *Mémoires du prince de Ligne.*
2° *Mémoires de Mme de Genlis.*
3° *Causeries* de Sainte-Beuve.
4° *Portraits intimes du XVIIIe siècle* (MM. de Goncourt).
5° Victor du Bled : *Comédiennes d'autrefois.*
6° *Mémoires du président Hénault* (*Revue des Deux Mondes*, 1er septembre).
7° Francis Barrière : *Collection de mémoires sur le XVIIIe siècle.*



LE SALON DU BARON D'HOLBACH

(1759-1788)

Ici il ne s'agit plus des salons aristocratiques du Temple et de l'Ile-Adam : nous sommes dans un milieu plus bourgeois, et surtout plus littéraire. Du reste, ce n'est pas seulement un salon, c'est une table d'hôte à l'usage des philosophes, que tient Thiry, baron d'Holbach, né en 1723, à Hildesheim, dans le Palatinat. Le Maître d'hôtel de la philosophie, pour employer l'expression de l'abbé Galiani, était assez riche pour se permettre ces prodigalités. Tous les étrangers de distinction qui passaient à Paris — ce cabaret de l'Europe, disait encore l'abbé Galiani, — se faisaient présenter chez le baron. Il recevait régulièrement deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, dix, douze, quinze et même vingt convives, soit l'hiver rue Royale-Saint-Honoré [1],

1. Aujourd'hui rue des Moulins.

soit l'été au Granval, dans la vallée de Montmorency. On dînait à deux heures. « La chère, nous dit ce gourmand d'abbé Morellet, était grasse, substantielle, excellente, le vin et le café exquis, ce qui mettait tout le monde en train. Parfois, à sept ou huit heures du soir, on était encore à table, discutant, sans se quereller jamais. »

Ces hôtes du baron représentaient simplement la fine fleur de l'esprit français. Recrutés pour la plupart parmi les membres du dîner de l'*Entresol*, institué par Mme de Pompadour — dîner auquel, soit dit en passant, elle ne daigna jamais paraître, — ils s'appelaient Diderot, Marmontel, Turgot, Grimm, Saint-Lambert, Helvétius, Galiani, Raynal, Morellet, Bernis, voire même Rousseau, avant qu'il ne se fût fait sauvage. Là, point de gourmette, comme chez Mme Necker, pour entraver la discussion ; Mme d'Holbach n'intervenait pas, comme Mme Geoffrin, pour arrêter d'une phrase stéréotypée les élans trop hardis : « Là ! voilà qui est bien ». Le baron, au contraire, donnait l'exemple ; les idées nouvelles les plus subversives étaient remuées, mises en lumière, et accueillies avec faveur. Quels paradoxes étincelants ! quelles saillies gauloises ! quelles épigrammes audacieuses ! La Cour et la ville, le roi et les favorites, les ministres, la magistrature, l'Académie, tout était passé au crible, mais la spécialité du salon consistait surtout à attaquer les religions en général, et le christianisme en particulier, avec une violence inouïe. On entendait, dit l'abbé Morellet, des choses à faire tomber cent fois

le tonnerre, si le tonnerre pouvait tomber pour cela.

Et du boyau du dernier prêtre
Serrons le cou du dernier roi,

s'écriait Diderot en tirant le gâteau chez l'ami d'Holbach le jour des Rois. Là, point n'était besoin d'employer de subterfuges, comme Marmontel quand il discutait au café Procope avec son ami Boindin, et d'appeler Dieu *M. de l'Être*, ce qui faisait dire à un quidam prêtant l'oreille : « Quel est donc ce M. de l'Être dont vous parlez toujours? » A quoi Boindin répondait gravement: « Monsieur, c'est un espion de police », tandis que l'abbé Terrasson, ex-oratorien, présent à la discussion, murmurait en haussant les épaules : « Il leur faut un Être à ces messieurs, moi je m'en passe ». C'était du reste ce que faisait le baron d'Holbach dont Voltaire, et le Grand Frédéric lui-même, blâmaient certains écrits. A propos du *Système de la nature*, ce catéchisme d'athéisme où, par la même occasion, la royauté était aussi maltraitée que la divinité, Voltaire écrivait : « Il faut être bien fou pour ne pas admettre une grande intelligence, quand on en a une si petite ». Esprit lourd et mal préparé aux délicatesses de notre langue, d'Holbach se faisait aider dans la rédaction de ses ouvrages par Naigeon, Diderot et Lagrange, le précepteur de ses fils. Les sciences naturelles, étudiées par le baron en Allemagne, l'avaient conduit à des doctrines purement mécaniques, dont l'athéisme était l'inévitable conclusion. Il publia sous divers pseudonymes quantité de volumes imprimés soit en Hollande,

soit à Londres. Plusieurs de ces livres furent brûlés par la main du bourreau, et l'un d'eux : *Le bon sens du curé Meslier ou Idées naturelles opposées aux idées surnaturelles,* contribua beaucoup à pervertir les classes populaires. Dans aucun salon, le drapeau de l'athéisme et du matérialisme ne fut arboré plus ouvertement que dans cette société que Grimm appelait la Synagogue, et Rousseau le Club Holbachique.

Le vieux Fontenelle, un précurseur, s'était chargé de frayer la route aux sceptiques et aux démocrates. Ayant à faire l'éloge de Vauban, il employait déjà le mot citoyen, et parlait volontiers de Dieu en termes assez lestes ; mais qu'était cela en comparaison des audaces philosophiques des familiers du baron ? L'*Encyclopédie*, on peut l'affirmer sans être taxé d'exagération, fut l'œuf d'où sortit en germe cette Révolution qui devait nous apporter tant de bonnes et de mauvaises choses. Or, Thiry d'Holbach, de par sa grande fortune, exerça une réelle influence sur les écrivains de la feuille subversive destinée à bouleverser plus tard la société française. Que cette influence ait été funeste ou non, il ne nous appartient pas de le discuter, mais elle est incontestable. Parmi les centres de conversation, les bureaux d'esprit qu'on voit surgir vers la seconde moitié du XVIIIe siècle, celui dont il s'agit eut assurément une plus grande portée que tous les autres.

Que le lecteur veuille bien nous suivre dans le logis de la rue Royale-Saint-Honoré, et surtout croire que la scène qui va être mise sous ses yeux n'est point œuvre

d'imagination. Le dîner vient de finir. Adossés à la cheminée, les philosophes discutent sur leur thème favori, l'existence de Dieu ; c'est, à ce qu'il paraît, pour eux un moyen de faciliter la digestion. La jeune et timide Mme d'Holbach brode silencieusement. « Elle s'use les yeux à broder », écrit Diderot à Mlle Volland. Seconde femme du baron d'Holbach, qui avait épousé sa sœur en premières noces, Caroline d'Holbach est une beauté épanouie et savoureuse, « une Hébé dont le teint lutte de vivacité avec son *habit de marmotte* d'un taffetas rouge, recouvert d'une gaze blanche sous laquelle on voit percer çà et là une couleur rosée ». C'est à Diderot que nous empruntons cette description. Le tambour à broder n'est sans doute qu'un maintien. Caroline n'aime guère les philosophes ; mais, façonnée à l'obéissance, ce n'est pas devant le Germain autoritaire qui l'a choisie pour épouse, qu'elle oserait exprimer une opinion. Plus hardie, sa mère, Mme d'Aisne, une de ces commères d'autrefois qui ne reculaient devant aucune liberté de langage, se risque parfois à contredire son terrible gendre, et à railler messieurs les Encyclopédistes. La chambrée est belle ce soir-là. Voici Helvétius, penché sur le métier à broder de Mme d'Holbach, qui lui glisse un compliment à voix basse ; l'abbé Raynal, que l'Église a rejeté de son sein, et qui en garde une rancune féroce ; Grimm, le diplomate, secrétaire du comte de Frise, et amant heureux de Mme d'Epinay, en dépit de sa tournure dégingandée, de ses yeux en boule de loto, et de ses joues couvertes de fard ; les séductions de l'intelligence

font oublier les défectuosités physiques de cet homme qui rachète par l'originalité de l'expression l'incorrection du style. Près de lui se tient le marquis de Saint-Lambert, l'ancien dragon aux gardes de Lorraine, tant aimé des femmes, d'un esprit délicat mais d'un commerce froid et d'une sécheresse de cœur singulière; Thomas, un pédant, académicien dans toute la force du terme, cherchant le sublime et n'atteignant que l'emphase; Suard, un habile homme, qui s'entendait à mettre ses amis à contribution, et duquel Beaumarchais disait : « Il ne manque à ce gaillard-là qu'un peu d'esprit, pour être un écrivain médiocre » ; l'abbé Morellet, un dogue hargneux ; Voltaire s'obstinait à écrire son nom en deux mots : Mords-les ; contradiction manifeste ! dans ses Mémoires, l'abbé prétend que ses condisciples en Sorbonne ne l'appelaient que le bon Morellet ; en tout cas, ours mal léché, dont la bienveillante Mme Necker elle-même disait : « Cet homme ne semble pas se douter qu'il existe des convenances ». A côté de Turgot distrait et rêveur, voici encore le prudent, le pacifique Marmontel, « si long, si lent, si lourd », à en croire une épigramme du temps. En ce moment, la parole est à Diderot, le *leader* de la conversation, dont les idées brillantes et fécondes réveillaient celles des autres et leur prêtaient de l'esprit. Il discute, il argumente avec ce charme et cette puissance qui n'appartiennent qu'à lui. Ses deux fidèles sont là : à savoir Naigeon dont Lebrun disait dans ses épigrammes : « Dieu n'eut jamais plus sot ennemi », et Damilaville

dont le principal titre pour être admis dans un cénacle littéraire consistait à expédier à Ferney des paquets francs de port. Le baron d'Holbach, qui ne se faisait pas illusion sur les mérites de ce bureaucrate, l'avait surnommé le gobe-mouche de la philosophie. Diderot est en veine d'éloquence, il prétend convaincre ses auditeurs. Ce n'est pas un disgracié de la nature comme Raynal ou d'Alembert : sa belle tête, d'un dessin mâle et régulier, s'anime ; ses yeux, d'une expression ardente et douce à la fois, les yeux qui ensorcelaient Sophie Volland, lancent des flammes ; il trépigne sur Dieu, et met le paradis en pièces. Quand il a fini, la tribu encyclopédique applaudit avec transport, Naigeon et Damilaville exultent ; d'Holbach, ravi, enchérit par de grosses farces allemandes sur les sophismes de Diderot. Un petit abbé, tout frais émoulu du séminaire, qui se trouve là, regarde autour de lui d'un air effaré. « Hé ! mon gendre, fait Mme d'Aisne avec une bonhomie railleuse, ménagez un peu les oreilles du petit *croque-Dieu* ; comment voulez-vous qu'il dise sa messe demain, après avoir entendu vos ordures ? — Pardi ! le beau mal! qu'il ne la dise pas », réplique le baron. Mais silence ! chacun se tait : d'un coin du salon un nouveau champion s'est élancé dans l'arène, entre la bergère de Mme d'Holbach et le devant de la cheminée où pérorent les philosophes. Comme il fait grand chaud dans l'appartement, l'orateur enlève sa perruque, et la tient d'une main, tandis que, de l'autre, il gesticule avec une vivacité méridionale. Ce n'est rien moins que le

causeur en vogue, l'abbé Galiani, Arlequin sur lequel se balance la tête de Machiavel, épicurien mélancolique qui perçoit tout du côté ridicule, et excelle à faire rire les autres ; l'ironie faite homme, trouvant instantanément, sur n'importe quel sujet, un conte drolatique, une allusion imprévue, ou une raillerie mordante. On l'écouterait des heures entières sans fatigue et, si l'on en faisait chez les tabletiers, disait l'ami Diderot, tout le monde voudrait en avoir un pour les jours de pluie à la campagne. Est-ce donc lui, le grimacier, le mime napolitain, qui va se charger de défendre la Divinité ? On le croirait, d'après son exorde.

« Philosophes, mes frères, s'écrie-t-il, vous allez bien vite en besogne. Je commence par vous dire que, si j'étais pape, je vous ferais mettre à l'Inquisition, et si j'étais roi de France, à la Bastille. Si l'un de vous, supposons que ce soit Diderot, perdait quatre ou cinq fois en jouant aux dés, il dirait sans hésiter : « Les dés sont pipés, je suis dans un coupe-gorge ». Eh bien ! philosophes, parce que quelques coups de dés sont sortis du cornet de façon à vous faire perdre, vous imaginez que c'est la conséquence d'une manœuvre adroite, d'une combinaison artificieuse, et, en voyant dans cet univers un nombre si prodigieux de combinaisons mille fois plus soutenues, plus compliquées, plus utiles, vous ne soupçonnez pas que les dés de la nature sont aussi pipés, et qu'il y a là-haut un grand fripon qui se fait un jeu de vous attraper ? [1] »

1. Voir les *Mémoires de l'abbé Morellet*, tome Ier.

LA BARONNE D'HOLBACH.

A cette conclusion irrévérencieuse et inattendue, chacun se pâme de rire. Peut-être, au fond, y avait-il, présenté sous cette forme bouffonne, un raisonnement spécieux habilement dissimulé? En tout cas, ce doit être là une de ces soirées, signalées par l'abbé Morellet, où l'on entendait des choses à déchaîner le tonnerre, mais le Ciel fut bon prince, et ne foudroya pas ces abbés, moins soucieux des traditions que les prêtres de Rome décadente prosternés devant les Dieux auxquels ils ne croyaient plus.

Le sermon de Galiani finissait à peine, que la porte du salon s'ouvrit pour un prince de l'Église, Mgr le cardinal de Bernis, l'ancien camarade de Diderot au collège d'Harcourt, le poète galant, poupin et joufflu, qui récitait ses matines dans les ruelles des belles dames, le boute-entrain des soupers du Paris joyeux, que Voltaire appelait la grasse et brillante Babet, bouquetière du Parnasse. Il arrivait de Versailles où il avait été faire sa cour au roi, et était en grand costume. Il s'avança sautant, papillonnant, glorieux comme un paon, et regardant souvent d'un œil amoureux son rochet de dentelle d'Angleterre et ses bas rouges. La boutade de Galiani, qu'on s'empressa de lui conter, n'était pas faite pour le scandaliser. Bernis n'y mettait pas l'acrimonie de Raynal ou de Diderot; il avait l'impiété folâtre, et se moquait bien que sa grande amie, la marquise de Pompadour, fît exiler les Jésuites en Portugal. Quant à Galiani, il s'était éclipsé sur son succès, trouvant qu'il n'avait plus rien à faire ce soir-là. S'il parlait volontiers,

il n'aimait guère écouter, et quittait la scène quand il n'avait plus de rôle à y jouer.

En dehors de sa haine pour les religions, le baron d'Holbach n'était cependant pas un méchant homme ; il valait mieux que ses livres, tout le monde rendait justice à l'urbanité de ses manières et à son exquise politesse. C'était, d'après le témoignage de Mme Geoffrin, « un homme simplement simple ». Cet Allemand matérialiste, d'épaisse encolure, possédait un visage régulier et même agréable, un front vaste et intelligent annonçant un esprit chercheur, ouvert sur toute espèce de sujets ; son regard doux peignait la sérénité de l'âme. Bon père, tendre époux, il se montrait obligeant et dévoué pour ses amis. Il ne rencontrait pas toujours des cœurs reconnaissants, et s'en affligeait. « Je ne cours pas après mon argent, disait-il, mais un peu de gratitude me ferait plaisir, quand ce ne serait que pour trouver les autres tels que je les désire. » Mme Suard, dans ses Mémoires, raconte qu'un jour il se jeta en pleurant aux genoux du critique Suard, le suppliant d'accepter la modeste somme de dix mille francs. Après s'être beaucoup fait prier, Suard daigna accepter. Il fit la même grâce à la bonne Mme Geoffrin qui pensionnait le petit ménage que les intimes aidaient plus ou moins, selon la mesure de leurs moyens, depuis le baron jusqu'au chevalier de Chastellux offrant ce qu'il appelait ses pièces fugitives, c'est-à-dire les lapins tués par lui à la chasse.

Si d'Holbach n'envoyait pas, comme celle que Diderot

appelait « la belle et scélérate chanoinesse », Mme de Tencin, deux aunes de velours le premier de l'an aux bêtes de sa « ménagerie », pour s'en faire une culotte, en revanche il recevait ses amis toute l'année. C'est surtout au Granval qu'il déployait une large hospitalité. Chez lui, il faut l'avouer, le Mécène était fort au-dessus du philosophe et de l'écrivain. Le correspondant de Sophie ne nous laisse rien ignorer de la vie qu'on menait au Granval ; il ne tarit pas sur les louanges des amphitryons : « C'est fort commode, la maîtresse de maison ne rend pas de devoirs, et n'en exige aucun ; on est chez soi et non chez elle. Rien de frais, de délicieux comme cette habitation, située au confluent de la Seine et de la Marne, avec ses bocages ombreux, ses sources d'eau vive et son petit cours d'eau qui chante à travers le bois parmi les branches d'arbres rompues, les ronces, les joncs, la mousse et les cailloux, endroit pittoresque et sauvage où la compagnie vient, durant les journées étouffantes, chercher la fraîcheur ». C'était l'époque où une société d'élite évoluait dans la vallée de Montmorency, où les carrosses fringants sillonnaient les routes, quand les Necker habitaient Saint-Ouen, Watelet le Moulin-Joli, Mme d'Épinay la Chevrette, Mme d'Houdetot Sannois, Saint-Lambert Eaubonne, et M. de la Live la Briche. « On nous a tous logés, dit le philosophe, le long d'un même corridor, les uns sur la cour d'entrée et les fossés, les autres sur le jardin et la campagne. » Il y avait au Granval une riche bibliothèque, une collection

de tableaux des meilleurs maîtres, un cabinet d'histoire naturelle, jusqu'à une chapelle où le petit *croque-Dieu*, érigé chapelain du Granval, venait chaque dimanche célébrer une messe à laquelle les dames assistaient, soit de la salle de billard, soit même de la chambre de Diderot.

Si l'esprit trouvait son compte chez le baron d'Holbach, le corps n'y était pas non plus trop maltraité. Diderot avait changé de régime depuis le temps où, élève du collège d'Harcourt, il s'en allait dîner à six sous par tête avec son camarade de Bernis. Aussi se complaît-il avec délices dans l'énumération des victuailles. « On nous apporte tous les jours de Champigny, écrit-il à Mlle Volland, les plus furieuses et les plus perfides anguilles, des petits melons d'Astrakan, de la *sauerkraut*, des perdrix aux choux, des perdreaux à la crapaudine, des babas, des pâtés, des tourtes : il faudrait avoir douze estomacs ; heureusement, on boit en proportion, et tout passe. » Diderot se vante. Un peu plus loin, il avoue une indigestion de poires qu'un déluge de thé ne parvient pas à enrayer, et il se frappe la poitrine en déclarant qu'il est le plus bavard et le plus glouton des mortels. De ce premier chef d'accusation, ses voisines de table l'eussent volontiers absous. Il fallait entendre Mme d'Houdetot, assise près de Diderot aux soupers du Granval, s'écrier : « C'est lui qui boit, et moi qui m'enivre ! » Une des habituées du Granval, que cette laide charmante qui faisait dire d'elle : « Ah ! qu'un joli visage irait bien à cet esprit

là ! » Certes, pour avoir rendu Saint-Lambert si constant et Rousseau si passionné, il fallait être une femme supérieure. Mme d'Arbouville, nièce de Mme d'Houdetot, nous apprend que sa tante venait à ces rendez-vous de l'Ermitage, implorés par Rousseau, déguisée en homme, et montée sur un mulet qu'elle donnait à garder à la sœur de M. d'Houdetot. Ce chaperon complaisant faisait le guet, tandis que Julie écoutait les tendres déclarations du philosophe, et se défendait de son mieux, rendons-lui cette justice. Un soir pourtant, sur le Mont-Olympe, sous les acacias en fleur, elle faillit s'attendrir et traiter Saint-Lambert en mari. Éloquent comme Saint-Preux, Rousseau suppliait, embrassant les genoux de sa bien-aimée, lorsque la voix d'un charretier, jurant après ses bêtes, se fit entendre à la cantonade ; la folle d'Houdetot éclate de rire ; Rousseau, troublé, perd le fil de son discours ; il ne le retrouva pas, et l'amour idéal, un instant compromis, resta seul maître de la situation. Ce fut l'*Heureusement* du conte de Marmontel. Mais l'herbe poussait maintenant dans les allées désertes de l'Ermitage. Une question vulgaire de jardinier et de légumes, les caquets de Thérèse Levasseur et les rancunes de Mme d'Épinay, jalouse de la passion inspirée par sa belle-sœur, avaient brouillé Rousseau et sa protectrice. La rupture de l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* avec le baron d'Holbach n'était pas moins définitive. L'homme de génie, du reste, n'avait jamais apporté d'éclat dans les conversations du Granval ou de la rue Royale-Saint-Honoré. « Chez

Rousseau, dit Marmontel, l'orgueil se déguisait sous les formes d'une politesse timide et obséquieuse. Dans sa réserve courtoise, on devinait la défiance ; son regard en dessous vous observait avec une ombrageuse attention ; il ne se livrait jamais, bien qu'on le choyât comme une jolie femme. » Un soir, néanmoins, il se départit de sa timidité. C'est le baron qui raconte lui-même l'anecdote.

« Il avait dîné chez moi avec Grimm, Marmontel, l'abbé Raynal et un brave curé qui demanda la permission de nous lire une tragédie de son cru. L'auteur imagina de faire précéder sa lecture de quelques mots d'introduction où il prétendait distinguer systématiquement, d'un seul trait, la tragédie de la comédie. « Dans la « comédie, disait-il, il s'agit d'un mariage, et dans la « tragédie d'un meurtre. Toute l'intrigue, dans l'une et « dans l'autre pièce, roule sur cette double péripétie. « Épousera-t-on ? n'épousera-t-on pas ? Tuera-t-on ? ne « tuera-t-on pas ? Voilà le premier acte. On n'épousera « pas, on ne tuera pas, voilà le second acte. Un nouveau « moyen d'épouser et de tuer se présente, c'est le troi- « sième acte. Survient une difficulté nouvelle, c'est le « quatrième acte. Enfin, au cinquième acte, on épouse « et on tue, ce n'est pas plus malin que cela. » Tout le monde riait, et persiflait le pauvre curé. Seul, Jean-Jacques n'avait soufflé mot. Soudain, il se lève de son fauteuil, et s'élance sur le lecteur, lui arrache son manuscrit des mains, trépignant dessus comme un furieux, et criant : « Votre discours est extravagant,

« vous voyez bien que ces messieurs se moquent de « vous. Sortez, et retournez *vicarier* dans votre village ». Furieux à son tour, le curé veut se jeter sur Rousseau, et il l'aurait battu si les assistants n'avaient séparé les deux adversaires. Le mari de Thérèse s'en fut dans une rage indescriptible. En vain, Grimm et moi courûmes après lui pour tâcher de le calmer, rien n'y fit. Ce grotesque incident avait déchaîné une colère qui, depuis, n'a fait que s'accroître. Il se figura que cette lecture était un coup monté pour railler son sot mariage ; il s'en va partout répétant que le baron d'Holbach et ses amis soulèvent contre lui le Parlement, Versailles, Genève, la Suisse, l'Angleterre, l'Europe entière. Il a fallu renoncer, non à l'admirer et à le plaindre, mais à l'aimer. »

Diderot, lui, affecta de prendre plus au tragique sa brouille avec Rousseau. « J'ai bien raison, disait-il à ce propos, de ne pas rendre l'accès de mon cœur facile ; quand on y est une fois entré, on n'en sort pas sans le déchirer, et c'est une plaie qui ne se cicatrise jamais. »

Lorsqu'au Granval on consentait à laisser en paix le Ciel et l'Église, la conversation prenait un tour charmant : fine, légère, capricieuse, c'était l'essence même de l'esprit français. Peut-être même, à cette époque, la langue écrite était-elle souvent moins châtiée que le langage, et prenait-on plus de soin à bien parler qu'à bien écrire. Aussi les oreilles s'effarouchaient aisément d'une expression trop familière. Mlle de Lespinasse raconte que, rencontrant Buffon qu'elle désirait

beaucoup connaître, chez Mme Geoffrin, elle le complimenta sur l'élévation et la clarté de son style. « Oh ! diable ! fit le grand naturaliste d'un air moitié niais, moitié inspiré, quand il s'agit de clarifier son style, c'est une autre paire de manches. » Cathos ou Madelon n'eussent pas été plus scandalisées que l'amie de d'Alembert ; elle faillit s'en évanouir, et ne cessait de murmurer entre ses dents : « Est-il possible ! Ai-je bien entendu ? Une autre paire de manches !... »

D'aimables mondains comme Chastellux, le comte de Tressan, le chevalier de Jaucourt, le prince Galitzine, ou des étrangers de passage à Paris, tels que Hume, Beccaria ou Franklin, venaient parfois se joindre aux familiers du Granval. Dans cette société, pleine d'initiative et si friande de découvertes, la conversation avait généralement une tournure grave ; mais le moyen de rester sérieux, devant les dames ! Quand on voyait arriver les élégantes financières, Mmes Helvétius et Necker, Mme d'Épinay, que Voltaire appelait sa belle philosophe, Mme Geoffrin et la tendre Lespinasse, la jolie Mme Vanloo à la voix de rossignol, Mme Riccoboni, qui avait renoncé à incarner les héroïnes sur la scène pour en créer elle-même, on laissait galamment le Grand Lama, les religions de l'Inde, le *Chouking*, livre sacré des Chinois, la littérature arabe ou persane ; il fallait bien redescendre des sommets philosophiques, et se prêter aux caquets frivoles. Pourtant ces femmes, beaux-esprits pour la plupart, se piquaient de savoir, et l'incrédulité commençait à en gagner quelques-unes.

Mme d'Épinay racontait volontiers l'histoire d'une de ses belles-sœurs morte dans la fleur de l'âge, Mme de Jully, brune piquante à laquelle on demandait un jour : « Vous ne croyez donc qu'en Dieu ? — Pas même en Dieu, ma petite mère, si vous voulez qu'on vous le dise, répliquait la jeune sceptique. — Chut ! Si votre mari vous entendait ? — Eh ! qu'importe ? On peut dire à son mari qu'on ne croit pas en Dieu ; jamais à son amant, parce qu'il faut toujours se garder une porte de dégagement, et que la dévotion coupe court à tout ». Et chacun de rire d'une si grande prévoyance, ou de chuchoter en se montrant la vieille du Boccage ; au-dessous du portrait de cette belle, courtisée par Voltaire, on n'aurait pu écrire comme jadis :

On l'admire au Parnasse,
On l'adore à Cythère.

Mme de Puiseux, autre ruine, qui éveilla avant Sophie Volland la jalousie de Mme Diderot, avait aussi le privilège de provoquer la gaieté des jeunes visiteuses du Granval, surtout quand le malicieux George Leroy, rédacteur de l'*Encyclopédie*, murmurait à leur oreille cette phrase naïve d'un des romans de la dame : « La princesse Almanzine s'ennuyait fort au sérail : le moyen de ne pas périr d'ennui, avec des eunuques ? » Malheur aux absents ! on les persiflait sans miséricorde ; c'étaient là jeux de tigres quand Grimm, le critique « *toujours prêt à rendre le tablier de sa boutique* », dépeçait tour à tour Palissot, Rochon de Chabannes ou Baculard

d'Arnaud, soudoyé, assurait-il, par les fossoyeurs et les prêtres de paroisse pour sa littérature macabre. Et le temps passait dans ces menus propos ; à la campagne tout fournit matière à l'amusement général, même parfois les plaisanteries d'un goût douteux. Il faut lire le récit un peu vif, fait par Diderot à Mlle Volland, de certaine nuit où tous les habitants du château furent mis en éveil par un burlesque incident. « On avait beaucoup parlé d'un incendie qui venait d'avoir lieu dans le voisinage. Mme d'Aisne, qui était couchée, se souvient tout à coup qu'on a laissé une énorme souche embrasée dans le foyer du salon. La peur la prend, elle se lève, met ses pieds nus dans des pantoufles, et sort de sa chambre, en cornette de nuit et en chemise, une petite lampe à la main. Au bas de l'escalier, elle aperçoit M. le Roy qui était resté à lire dans le salon et qui remontait se coucher. Mme d'Aisne se sauve à toutes jambes ; George le Roy la poursuit, l'attrape et l'embrasse à bouche-que-veux-tu, tandis qu'elle, la commère, se débat, criant de toutes ses forces : « A moi ! à moi, mes gendres ! S'il me fait un enfant, tant pis pour vous ! »

Les promenades à pied faisaient partie des distractions offertes par le baron à ses hôtes ; elles étaient hygiéniques, et indispensables pour digérer ces repas pantagruéliques, qui délectaient le palais gourmand de Diderot. Tantôt on allait visiter les deux jeunes d'Holbach, en nourrice à Chennevières, sur le plateau qui domine la Marne ; tantôt on courait les foires des villages riverains du fleuve, dissertant toujours comme

les disciples de Platon dans les jardins d'Académus. Aux premiers jours du printemps, avant que le baron ne s'installât au Granval, toute la troupe encyclopédique s'en allait faire des pique-niques dans les environs de Paris. Le matin, on s'embarquait au Pont-Royal, et on descendait la Seine jusqu'à Saint-Cloud. Après avoir humé l'air frais de la rivière, on dînait d'une friture et d'une matelote, et le soir, à la fraîche, on revenait à pied par le bois de Boulogne. Marmontel ne tarit pas sur le charme de ces promenades et de cette communion des esprits.

Mais c'est surtout aux soupers du Granval que la verve des convives se donnait carrière, à cette heure exquise où tous les soucis du jour étaient oubliés, où se déridaient les plus moroses, autour de cette table qui réunissait les invités d'une maison hospitalière. Siècle aimable, bienheureux temps, où les abbés musqués, les chevaliers galants, les petits conteurs légers, les chanoinesses sans préjugés, les douairières indulgentes, jusqu'aux financiers ventrus, tout le monde se piquait d'avoir de l'esprit. Nous ne les connaissons plus, ces expansions bavardes et charmantes de nos pères ! Ils ne brûlaient pas comme nous la vie et les grands chemins ; ils jouissaient doucement de l'existence, et voyageaient par le coche. Combien parmi eux qui se trouvaient désintéressés des luttes quotidiennes, n'ayant d'autre souci que de s'amuser en amusant les autres! Et puis toutes ces résidences princières: le Temple, le Palais-Royal, l'Isle-Adam, Villers-Cottrets, Chantilly, ne

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

formaient-elles pas autant de pépinières de causeurs? Rien d'étonnant à ce que, dans un milieu aussi cultivé que celui du baron d'Holbach, les heures s'envolassent si légères et si rapides! Minuit, le moment du coucher, avait sonné; on quittait le salon, mais on s'attardait dans le grand couloir du château, disant mille folies. C'est ce que Diderot appelait fort joliment le *marivaudage au bougeoir*. Jamais la conversation ne devenait plus animée et plus piquante qu'au moment de se séparer. L'abbé Galiani entamait un paradoxe, Diderot lui donnait la réplique, tandis que la galerie écoutait, pâmée et applaudissant. En vain, Thisbé, la petite chienne de Mme d'Aisne, protestait à sa manière, aboyant avec furie. L'aurore apparaissait tout à coup sur les bosquets du parc, et les enragés causeurs, honteux d'être ainsi surpris, se hâtaient de regagner leurs lits.

Si l'art de la conférence n'existait pas, les lectures y suppléaient. C'est ainsi, qu'à son retour de Russie, Grimm lut chez son ami d'Holbach un portrait de l'impératrice Catherine, que l'assistance déclara convenir mieux à une courtisane de la Grèce, qu'à la souveraine d'un grand empire. Au fond il y avait quelque chose de vrai dans les appréciations de Grimm. Plus enthousiaste, et surtout plus partial, Diderot s'écriait dans une de ses lettres à Sophie: « Quelle extraordinaire femme! L'âme de Brutus sous la figure de Cléopâtre ». Ajoutons que Catherine avait donné au philosophe ses entrées quotidiennes dans son cabinet, sans préjudice d'un

manchon et d'une pelisse fourrée, cadeau fort appréciable en Russie.

Il ne faudrait cependant pas croire que les doctrines du baron et de ses amis ne fussent vivement discutées. Horace Walpole, entre autres, goûtait peu les conversations du Club Holbachique. « Folie pour folie, disait-il, j'aime encore mieux les Jésuites que les Encyclopédistes ». Chacun son tour, d'ailleurs : il y eut des moments où les Encyclopédistes furent cruellement persécutés, et d'Holbach tout le premier. « Il pleut des bombes dans la maison du *Seigneur*, écrivait Diderot, et je tremble que quelqu'un de nos téméraires artilleurs ne s'en trouve mal. » Il devenait dangereux en effet d'être l'ami du baron, et Diderot, qui l'aidait dans la rédaction de ses ouvrages, put craindre un instant la Bastille. Un jeune homme qui avait vendu des exemplaires du *Christianisme dévoilé* fut pilorié, fouetté, marqué et condamné à dix ans de galère. Devant ce déploiement de sévérités, d'Holbach prit le parti d'émigrer en Angleterre avec toute sa famille. Helvétius lui-même songea un instant à y transporter ses pénates. Mais le baron n'y put tenir, il revint à Paris au bout de deux mois, jetant feu et flammes contre l'Angleterre, mécontent des choses et des hommes, et avouant que, dans son exil, il répétait à tout moment : « Oh ! Paris ! cher Paris ! quand te reverrai-je ? Français, vous êtes bien légers et bien fous, mais vous valez cent fois mieux que les maussades et tristes penseurs de ce pays-ci ! »

Ce ne fut du reste qu'un orage. Les idées encyclopédiques creusaient leur sillon ; on commençait à ne plus s'effrayer des audaces politiques et religieuses des philosophes. En revanche, la mort se chargeait d'éclaircir leurs rangs. Helvétius avait disparu un des premiers, en 1772 ; Voltaire et Rousseau étaient morts à un mois de distance ; d'Alembert avait été rejoindre Julie de Lespinasse, et Diderot allait bientôt suivre Sophie Volland. La conversation subissait à son tour une transformation ; trois bureaux d'esprit s'étaient fermés par la mort des titulaires : Mmes de Lespinasse, du Deffand et Geoffrin. Ce n'étaient pas les soupers de Mme Suard ou de Mme Saurin, ni les déjeuners de l'abbé Raynal et de l'abbé Morellet, qui pouvaient remplacer ces inoubliables réceptions. Désormais, au lieu de discuter courtoisement, on s'injuriait, dans les salons ; au lieu de débiter des madrigaux et des déclarations aux femmes, on parlait économie politique et réformes sociales. Et les pauvres délaissées, groupées autour des tables de parfilage, se disputaient des lambeaux de galons d'or et d'argent, ou s'en allaient faire la chaîne autour des baquets magnétiques de Mesmer. Le salon du baron d'Holbach, ouvert pendant plus d'un quart de siècle, subissait la contagion générale. Le charlatan Mesmer, compatriote du baron, vint donner une séance à la brillante compagnie qui fréquentait ce logis opulent. C'était en 1780. Malade et vieilli, Diderot, qui ne sortait plus guère, assista à l'expérience. Assises autour du magnétiseur, les yeux remplis d'une curiosité

avide, les femmes espéraient des merveilles et même des miracles, quoiqu'elles ne crussent plus guère à ceux de la Bible. L'attente générale fut déçue. Cette société railleuse et sceptique était sans doute mal préparée à recevoir les effluves du magnétisme. Aucun résultat ne fut obtenu, et Mesmer quitta le salon furieux, jurant de n'y plus revenir.

Cependant d'Holbach, attaché à la vie comme ceux qui ne voient rien au delà, pleurait l'un après l'autre ses meilleurs amis, les compagnons de toute une vie laborieuse. Lui-même, quoiqu'il n'eût que soixante-sept ans, se sentait gravement atteint, mais l'approche de la mort ne lui inspira aucune de ces rétractations ou de ces compromis auxquels le grand Voltaire s'était parfois complaisamment prêté. L'heure suprême lui apparut comme l'espoir d'un repos bien gagné. Entouré de sa famille qu'il chérissait, de sa femme, de ses deux fils et de ses deux filles, Mmes de Nolivos et de Chatenay, il s'en alla, le 21 janvier 1789, vers ce redoutable inconnu qu'il avait toujours si énergiquement nié.

En lui s'éteignait un des plus fervents adeptes des découvertes scientifiques qui sont l'honneur et la gloire du XVIIIe siècle. Ne l'oublions pas : cette époque de frivolités, de corruptions élégantes et de plaisirs raffinés, fut aussi celle où s'éleva le niveau des connaissances humaines, et qui fraya la voie où marchent si vaillamment nos contemporains. Un jour, au Collège de France, Michelet commença en disant : « Le Grand Siècle, je parle, messieurs, du XVIIIe siècle ». Et il avait raison.

Du dix-septième siècle, le siècle de l'éloquence, il ne reste que des phrases, des vers immortels, des oraisons sublimes ; le XVIIIe siècle a arraché à la nature quelques-uns de ses grands secrets ; il a surpris la marche des astres et les lois de la mécanique, découvert la vaccine, lancé les ballons à travers l'espace, affranchi des esclaves, et démoli la Bastille : il a des droits imprescriptibles à notre reconnaissance.

OUVRAGES CONSULTÉS POUR « LE SALON DU BARON D'HOLBACH »

1° *Mémoires de l'abbé Morellet.*
2° *Mémoires d'un père* (Marmontel).
3° *Correspondance de Grimm.*
4° *Lettres de Diderot à Mlle Volland.*
5° *Épigrammes de Lebrun.*
6° *Souvenirs de Mme Suard.*
7° *Mémoires de Mme d'Épinay.*
8° *Diderot et la société du baron d'Holbach* (C. Avezac).
9° *Épicuriens et lettrés aux XVIIe et XVIIIe siècles* (G. Desnoiresterres).

LE SALON DE Mme DOUBLET DE PERSAN

(1740-1771)

Non loin des remparts, et tout proche de l'endroit où se trouve aujourd'hui la Bourse, s'élevait le couvent des Filles-Saint-Thomas. Ce n'était pas là qu'il fallait alors chercher le centre de la vie et du mouvement ; rien de plus calme que ce vaste enclos où se réfugiaient volontiers celles qui désiraient jouir à bon marché d'un logis commode et tranquille. C'est ainsi que, vers 1732, après la mort de son mari, une *bourgeoise de qualité,* Mme Doublet de Persan, vint habiter le couvent des Filles-Saint-Thomas. Déjà infirme, elle y vécut quarante années sans sortir, oubliant ses maux et se consolant d'une réclusion sévère par la présence assidue de ses amis.

Le salon de Mme Doublet, une des curiosités de ce

XVIIIe siècle où abondèrent tant de choses étranges, eut une physionomie toute particulière. La société était déjà plus difficile à amuser qu'au temps de la marquise de Lambert. Après s'être passionné pour les charades, les énigmes et les logogriphes, si bien que le *Mercure de France* n'y pouvait suffire, on inventa le persiflage, qualifié par les fats de bon ton, « prétendu bon ton, disait Duclos, qui n'est qu'un abus de l'esprit ». Du persiflage à la médisance il n'y avait qu'un pas; ces jeunes oisifs, colonels, conseillers ou abbés, que Poinsinet nous montre dans sa comédie du *Cercle à la Mode*, ne se contentaient pas de broder au tambour ou de faire de la tapisserie; ils s'en allaient dans tous les salons colportant les nouvelles, les grossissant au besoin, les inventant même pour se tailler un succès. Les bureaux d'esprit, si fort prônés et recherchés, étaient autant de ruches de frelons d'où s'envolaient la médisance et la calomnie. Mais, chez Mme Doublet, on ne se contenta pas de parler, comme chez Mmes d'Houdetot, d'Épinay, Geoffrin, du Deffand, et sous la haute direction du sieur Bachaumont s'élabora la plus maligne des gazettes : c'était le centre du reportage, le bureau de nouvelles de Paris, l'écho de tous les bourdonnements, la lanterne magique où défilaient les silhouettes du jour : l'Église, l'Académie, le Théâtre, la Cour et la Ville, tout y était passé au crible. Le ton avait bien changé depuis le commencement du siècle ; on n'en était plus à l'élégance musquée de la petite cour de Sceaux, aux divertissements ingé-

nieux où l'influence de l'hôtel de Rambouillet et la majesté du grand siècle se faisaient encore sentir; le diapason général était monté à une hauteur surprenante ; l'esprit d'investigation et de libre examen commençait à s'emparer de la bourgeoisie comme de la noblesse. C'était bien un peu la faute des philosophes et de l'Encyclopédie.

M. Doublet de Persan, intendant du commerce, n'avait laissé à sa veuve qu'une honnête aisance, et les raffinements du luxe n'entraient pour rien dans la vogue du salon dont il s'agit. On n'y voyait pas, comme chez les financiers, le brocart s'y retrousser en portières chatoyantes, les lustres de Bohême descendre majestueusement des plafonds et, du haut de leurs trumeaux, les déesses sourire aux mortels. Qu'on se figure une longue pièce aux boiseries blanches, un peu froide, un peu nue. Au-dessus de chaque porte des Amours peints en grisaille, des Amours *endeuillés,* diraient nos modernes décadents; en revanche, appendus au mur, les portraits des habitués de la maison. Ces messieurs arrivaient tous les jours à la même heure, et s'asseyaient à la place qui leur était réservée, dans le fauteuil qui se trouvait juste au-dessous de leur portrait, ce qui permettait de comparer l'original à la copie. Point de meubles, à l'exception d'une table carrée sur laquelle étaient ouverts deux gros registres : l'un pour les nouvelles positives, l'autre pour les nouvelles douteuses ; c'était toujours celles-là qui avaient le plus de succès auprès du public. En face de la table, une horloge à pied

se dressait dans sa gaine, sonnant deux fois, comme le carillon de Dunkerque, les heures, que les familiers du lieu se plaisaient à oublier. On briguait les invitations, on regardait comme un honneur d'être admis à ces réunions que les naïfs qualifiaient de conférences académiques : commérages de portières eût peut-être été plus juste. Les *paroissiens de Mme Doublet* faisaient le pendant des *bêtes de Mme de Tencin*. L'un d'eux écrivait à un ami : « Il n'est pas de jour où je ne remercie Dieu de la grâce qu'il m'a faite en me mettant au nombre des *paroissiens* de Mme Doublet ». Et Piron, ce fils d'apothicaire, qui n'était pas précisément timide, s'exprimait en ces termes dans une lettre adressée à l'abbé Legendre, frère de Mme Doublet :

« Annoncez une bête à madame votre sœur ; je me rendrai demain, à midi trois quarts, à son invitation : je ferai la révérence, je boirai, je mangerai, je dirai grand merci, et je m'en irai. Quant à l'opinion que je laisserai de moi, ce sont les affaires du dieu Caprice de ma part, et de la fée Indulgence de celle des autres. »

Inutile d'ajouter que beaucoup de fausse modestie était cachée sous ce programme, et que Piron se garda bien de le réaliser.

Dans le salon Doublet, la cérémonie de l'initiation ne variait guère. Bachaumont, le grand maître des cérémonies, coiffé de la perruque à tire-bouchons inventé par le duc de Nevers, se chargeait d'introduire le nouvel arrivant ; il le prenait par la main, comme s'il s'agissait de conduire le *branle*, et l'amenait devant la maîtresse

du logis. Au coin de la cheminée, on apercevait une silhouette informe, enfouie dans un mantelet de taffetas puce : c'était Mme Doublet. Mais, admirez le triomphe de l'esprit sur la matière : chez cette vieille femme, condamnée à l'immobilité, la physionomie demeurait expressive ; l'œil pétillait, la bouche souriait ; du fond de sa bergère, la paralytique animait le vaste salon ; hommes de lettres et hommes de cour se groupaient autour d'elle, plus empressés qu'auprès d'une beauté à la mode.

En pleine jeunesse, la dame n'avait jamais été jolie, témoin ces vers de Maurepas :

> Quoi ! sans taille et sans gentillesse,
> Persan veut donner de l'amour !

S'il fallait croire les mauvaises langues, elle en inspira pourtant jadis à Bachaumont, de seize ans plus jeune qu'elle, et du physique le plus séduisant. Tous deux embaumaient alors dans l'amitié un plus tendre commerce ; ces choses-là se faisaient volontiers, au XVIIIe siècle. Ajoutons que Mme Doublet dessinait fort bien, et que Bachaumont gravait à merveille. De la collaboration de ces deux amateurs étaient sorties quelques œuvres estimables. Mais, plus que l'art, et mieux que l'amour, la curiosité avait réuni ces deux êtres si bien faits pour s'entendre.

Orphelin recueilli par son grand-père, médecin du Dauphin, Petit de Bachaumont avait passé son enfance dans les couloirs du château de Versailles, baptisé dans la chapelle du roi, et caressé par les princesses. Sa

fortune lui assurait l'indépendance. « *Otio, musis et amoribus* » : « Avec les loisirs, les Muses et les Amours », telle était la devise de cet aimable épicurien ; il avait des yeux pour tout voir, des oreilles pour tout entendre, un tact exquis pour discerner et choisir. Très instruit, sous une apparence de légèreté il savait écouter sans parti pris, *anecdotier* par excellence dans un siècle où triomphait l'anecdote.

Après Bachaumont, le personnage considérable du salon Doublet, venait sans contredit l'académicien Voisenon : intelligence alerte sur un corps chétif, sémillant conteur, abbé peu dévot, en qui s'incarnait l'esprit léger du siècle ; le courtisan des reines de la main gauche, qu'elles s'appelassent Pompadour ou Marquise [1], l'intime de *Babet la Bouquetière* — autrement dit le cardinal de Bernis, — et le plus heureux des trois ou quatre dans le ménage Favart.

Quel contraste avec son voisin de fauteuil aux Filles-Saint-Thomas, La Curne de Sainte-Palaye, le moyenagiste lourd et pédant, membre de l'Académie des Inscriptions, qui devait laisser — le malheureux ! — cent volumes in-folio manuscrits, relégués aujourd'hui dans les combles de la bibliothèque de l'Institut. En face de ces messieurs s'asseyaient Maurice Falconet, auteur d'une statue équestre de Pierre le Grand, dont les réceptions étaient connues sous ce nom bizarre : *La Messe des gens de lettres* ; Dortous de Mairan, l'astronome qui avait succédé à Fontenelle comme secrétaire

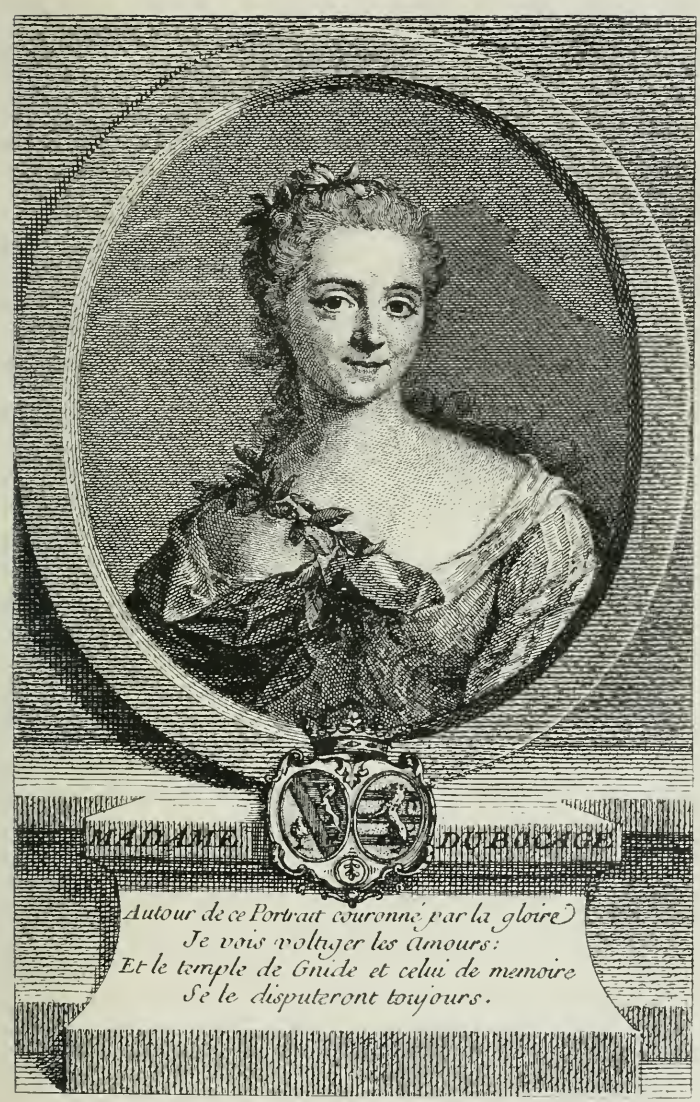
1. Maîtresse de Mgr le duc d'Orléans, et danseuse à l'Opéra.

de l'Académie des Sciences, déjà avancé en âge, puisqu'il faisait au commencement du siècle les beaux jours du salon de la marquise de Lambert ; Foncemagne, le précepteur qui initiait le duc de Chartres aux beautés de la langue de Cicéron, académicien aussi, celui-là, quoique peu connu de la postérité ; le marquis de Chauvelin, ambassadeur en Italie ; le comte Fériol d'Argental, neveu de Mme de Tencin, filleul de la belle Aïssé, et ami de Voltaire ; le chevalier de Mouhy, romancier médiocre et chef de claque redoutable qui gouvernait à son gré le parterre du Théâtre-Français, tels étaient les principaux habitués du cénacle bavard. Il s'y joignait parfois des invités de passage comme le président Hénault, ou des provinciaux et des étrangers curieux de pénétrer dans un salon renommé. Quant au sexe féminin, il était peu ou mal représenté. Comment les perruches vaporeuses célébrées par Crébillon fils, se fussent-elles fourvoyées dans un logis où l'on ne jouait pas de charades, et où l'on ne chantait pas d'ariettes, où les femmes ne venaient pas faire des *nœuds*[1], et les colonels de la tapisserie, où, si l'on découpait des silhouettes à l'emporte-pièce, selon la mode du jour, c'était avec la langue, non avec les ciseaux ? Pour se risquer dans cet antre de la médisance, il fallait avoir franchi la cinquantaine, comme Mme du Boccage, ou être aveugle, comme la marquise du Deffand.

On se piquait d'exactitude, chez la veuve Doublet : à une heure sonnante, les laquais annonçaient le dîner.

1. Passe-temps en vogue pendant plusieurs années, au XVIIIe siècle.

On roulait le fauteuil de l'infirme ; Bachaumont offrait son bras à Mme du Boccage, souriante comme aux jours heureux où Voltaire et Fontenelle louaient sa beauté. Tous les convives suivaient pêle-mêle, et passaient dans une salle à manger dont les hautes fenêtres donnaient sur les cloîtres du couvent. On ne se ruinait pas en cuisine, mais la Picarde chargée de la confection des mets savait son métier. Si les grands seigneurs avaient des chefs, on recherchait, dans toutes les bonnes maisons bourgeoises, des cuisinières appartenant à la province de Picardie. Mme Doublet était gourmande ; chez elle, la chère valait mieux, et surtout était plus variée, que chez Mme Geoffrin où l'on servait à perpétuité l'omelette, le poulet et les épinards. Le repas, d'ailleurs, n'était guère qu'un prétexte, un accessoire. A défaut de champagne, moussait l'esprit des convives ; ils n'attendaient même pas que la grosse faim fût satisfaite, pour préluder à la rédaction de la fameuse gazette, parlant de tout un peu à bâtons rompus : des nouvelles frasques de Mlle Guimard, la *belle damnée*, comme disait Marmontel ; des querelles et des raccommodements de Mlle Arnould, premier sujet de l'Opéra, avec son tendre berger, le comte de Lauraguais, de la dernière élection de l'Académie, et de la dernière exécution de la place de Grève ; du succès colossal de l'*Émile* de Rousseau, qui venait de rapporter à son auteur la somme, énorme pour le temps, de 7.000 francs ; de l'aventure désastreuse de Mlle Maisoneuve, du Théâtre-Français, qui, en rentrant dans la coulisse, avait fait un faux pas, et découvert ce


MADAME DU BOCAGE
Autour de ce Portrait couronné par la gloire
Je vois voltiger les Amours:
Et le temple de Gnide et celui de memoire
Se le disputeront toujours.

que les reines de tragédie n'ont pas coutume de montrer au public. Tantôt un convive audacieux chantait des couplets sur le maréchal de Richelieu, dont le refrain était : « Je suis un pauvre maréchal » ; tantôt un autre, plus audacieux encore, fredonnait à demi-voix une chanson où M. de Choiseul, propre neveu de la maîtresse du logis, était traité de la belle façon. Tout se sait en ce bas monde : un peu plus tard, M. le Ministre revaudra cela à madame sa tante. Parfois aussi, le malicieux Piron se plaisait à taquiner la minaudière du Boccage, et, l'interpellant d'un bout de la table à l'autre :

« Savez-vous, belle dame, la grande nouvelle? Votre illustre ami, M. de Voltaire, s'est confessé, et il a fait ses Pâques. Belle capucinade, qui ne lui a guère réussi ! c'est un vrai guignon : chaque fois que le Théâtre-Français reprend une de ses pièces, elle tombe à plat.

— En vérité, répliquait la dame rougissant de colère sous son fard, j'admire comme aisément on ajoute foi aux sots propos qui courent le monde, et je reconnais là cette bienveillance envers des confrères, dont M. Piron nous a donné tant de preuves.

— La bienveillance ! s'écriait le chevalier de Mouhy, nous ne tenons pas cette denrée-là, ici. »

Et la discussion menaçait de tourner à l'aigre. Mme Doublet ne se sentait pas d'aise. Loin de s'interposer, comme la directrice d'un autre bureau d'esprit, elle excitait les combattants, mais le prudent Bachaumont s'empressait de faire diversion, et il trouvait instantanément une de

ces jolies historiettes dont son sac était rempli. Certain jour où la du Boccage et l'aveugle du Deffand se chamaillaient à propos du *Fils de Famille* de Diderot, il se tourna vers l'abbé de Voisenon :

« Notre cher petit prêtre, dit-il, ne vous a pas conté l'anecdote singulière dont il vient d'être le héros ; vous y perdrez peut-être, mais souffrez que je m'en charge. L'histoire date d'hier. Notre ami était chez lui, à la campagne, et son asthme, qui lui joue parfois de mauvais tours, l'incommodait si fort que ses gens, effrayés, s'en furent en toute hâte quérir les sacrements à la paroisse voisine. Quelques minutes après, l'étouffement se calme ; le malade, qui se sent beaucoup mieux, se lève, s'habille, et prend son fusil pour aller chasser. Chemin faisant, il rencontre le viatique qu'on lui apporte ; dévotement, il s'agenouille derrière un gros orme. Personne ne l'a vu ; le cortège poursuit sa marche, et entre dans la maison. Tandis que, de la cave au grenier, on cherche le moribond pour l'administrer, notre homme s'en va gaillardement dans la plaine tirer des lapins. L'histoire n'est-elle pas admirable, et ne fera-t-elle pas le meilleur effet sur notre feuille manuscrite ? »

Impossible de s'attarder au dîner comme au souper, les exigences de la vie réclamaient chacun ; sitôt le café pris, on se levait pour passer dans le salon, et le travail commençait. Il s'agissait, sans perdre une minute, de jeter sur le papier la chronique vivante, l'anecdote chaude, palpitante. Bachaumont tenait la plume, et tous apportaient leur contingent d'observations.

« Surtout, disait le secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, ne manquez pas de signaler le passage de Vénus sur le disque du Soleil. »

« Une raillerie piquante, je vous prie, ajoutait Voisenon, sur cette séance académique d'avant-hier où nous nous sommes pris aux cheveux à propos de nos quatre-vingts concurrents pour le prix de poésie. »

« Ne passez pas sous silence, reprenait Piron, la chute éclatante des *Bossus rivaux* à la Comédie-Italienne, une drogue écrite en méchante prose par la Bélise prétentieuse qui a nom Riccoboni. »

A son tour, Mme du Deffand se penchait vers Bachaumont, et, tout bas :

« Si l'on disait un mot de ces soupers qui font florès, où la jeune de Genlis se grime assez bien pour représenter notre amie du Boccage, et où le comte d'Albaret lui donne la réplique en contrefaisant M. de Voltaire? »

« Si l'on apprenait au public, faisait sur le même ton Mme du Boccage, que le président Hénault est maintenant le fidèle de Mme Geoffrin, et qu'il ne bouge de son salon ? »

Mais le rédacteur en chef des « Nouvelles à la main » n'a garde de prêter l'oreille à des insinuations si perfides. Mieux que personne il sait à quoi s'en tenir sur la prétendue trahison du président Hénault envers sa vieille amie du Deffand, et sur ces soupers où Mme du Boccage est si malicieusement caricaturée. La feuille est remplie, il lève la séance. Chacun se donne rendez-vous pour le jour suivant, et s'en va à ses affaires. Les

valets emportent les nouvelles pour les copier. Elles vont courir la ville, la province, et même l'étranger, moyennant une redevance de six, neuf et douze livres par an. La spéculation n'est pas mauvaise, et Bachaumont possède le génie de la réclame. Déjà, en 1741, il annonçait « qu'un écrivain connu entreprenait de donner deux fois la semaine une feuille de nouvelles qui ne seraient pas, comme certaines gazettes, un recueil de petits faits secs et peu intéressants ».

Faire appel à la curiosité et à la malignité du public, c'est jouer à coup sûr. Bachaumont, dans cette entreprise, n'avait pas de concurrents ; bourgeoisie et noblesse se délectaient du journal manuscrit dont la vogue allait toujours croissant. Impossible de suffire à copier les exemplaires réclamés de toutes parts. Cette petite Presse hardie, qui ne ménageait guère épigrammes et critiques au gouvernement, réjouissait fort les contemporains frondeurs ; dans les ruelles et les boudoirs, il n'était question que des « Nouvelles à la main » ; les chevaliers et les abbés colportaient la feuille satirique, et en faisaient lecture au petit lever des duchesses. Hélas ! la chute n'était pas loin du triomphe.

Le chevalier de Mouhy, assez triste sire qu'on prétendait affilié à la police, fut-il un vil dénonciateur ? Les quatre ou cinq commères qui s'étaient glissées dans le salon Doublet jasèrent-elles plus que de raison ? Un premier avertissement du lieutenant de police fondit sur le bureau de nouvelles, alors qu'on s'y attendait le moins. Il était enjoint à la directrice de modérer le ton

de ses intimes et la rédaction de son journal. La bonne dame promit tout ce qu'on voulut, jurant ses grands dieux qu'à l'avenir personne chez elle ne toucherait à ce que devait respecter tout bon Français : roi, ministres et favorites. Les *paroissiens,* à ce qu'il paraît, ne se piquèrent pas de tenir les promesses faites en leur nom, car M. de Choiseul écrivait peu après à l'un de ses subordonnés :

« J'ai dû instruire le Roi des propos intolérables qui se tiennent dans la boutique de ma très chère tante. Sa Majesté ordonne que vous vous rendiez chez elle et lui signifiiez que, si, derechef, il sort de son salon des nouvelles scandaleuses, on la fera enfermer dans un couvent plus sévère que les Filles-Saint-Thomas, où elle ne pourra plus colporter ses nouvelles, aussi impertinentes que contraires au service du Roi. »

Mais Bachaumont et ses collègues étaient sourds aux menaces ; le succès les grisait, et ils persévéraient dans l'impénitence finale. Un article, où Mme du Barry n'était pas traitée, tant s'en faut, avec toute la considération que méritait son emploi, valut aux récidivistes un troisième avertissement, ce fut le dernier : on ferma le bureau de nouvelles, au grand désespoir de la coterie, qui allait bientôt se disperser. L'année 1771 vit à quelques jours de distance mourir la présidente et le secrétaire. Il paraît que la médisance conserve ; Mme Doublet avait alors quatre-vingt-dix-sept ans, et Bachaumont, plus de quatre-vingts. Ce fut lui qui partit le premier. Le curé d'une paroisse voisine vint pour

l'exhorter à ses derniers moments, et lui offrir les consolations de la religion. Le bonhomme fit la sourde oreille, et se contenta de répondre poliment : « Monsieur, vous avez bien de la bonté ». Comme beaucoup de ses contemporains, Bachaumont devait disparaître, de même qu'il avait vécu, sans remords et sans regrets, dans la plus sereine indifférence de l'au-delà, lui si curieux des choses de ce bas monde. Pour cet homme, le *credo* de l'Église du Christ n'existait pas, la philosophie d'Épicure suffisait.

La fin de sa vieille amie ne fut guère plus dévote. Pour ne pas affliger les derniers jours de Mme Doublet, ses amis tentèrent un pieux mensonge : ils prétendirent que Bachaumont était allé en voyage. Ce mensonge produisit un effet contraire à celui qu'on désirait. « Quoi ! parti sans même prendre congé de celle qui lui avait voué une si constante affection ! » Le procédé fut tellement sensible à cette nonagénaire affaiblie, qu'elle tomba sérieusement malade. Un jeune prêtre, enflammé de zèle, accourut pour rappeler à Mme Doublet le Ciel, qu'elle avait un peu oublié durant son long séjour sur la terre. Il s'exprimait avec une éloquence si douce et si suave, que la vieille femme, enthousiasmée, voulut absolument l'embrasser. L'ecclésiastique se prêta de bonne grâce à cette fantaisie sénile. Mais, moins adroit que les petites filles, qui embrassaient leurs mamans sous le menton pour ne pas nuire au fard des joues, l'abbé enleva dans l'accolade une partie du rouge de Mme Doublet, ce qui provoqua chez la malade

un tel accès de colère, qu'elle en trépassa. Faut-il ajouter une foi absolue à cette histoire grotesque, contée par Grimm dans sa *Correspondance*? En tout cas, si c'est une calomnie, on ne peut guère plaindre celle qui en fut l'objet. Pendant près d'un demi-siècle, n'était-il pas sorti assez d'histoires apocryphes de ce que le duc de Choiseul appelait irrévérencieusement: la boutique de ma chère tante?

Ces passe-temps d'une société frivole ne devaient pas être perdus pour la postérité. Réunies à d'autres papiers trouvés dans le portefeuille de Bachaumont, les feuilles volantes où il avait déployé le génie d'un Argus aux cent yeux, furent publiées en 1777, à Londres, par le libraire John Adamson. Elles forment la plus grande partie de ces *Mémoires secrets* qui jettent un jour éclatant et si curieux sur l'histoire du XVIIIe siècle.

OUVRAGES CONSULTÉS
POUR « LE SALON DE Mme DOUBLET DE PERSAN »

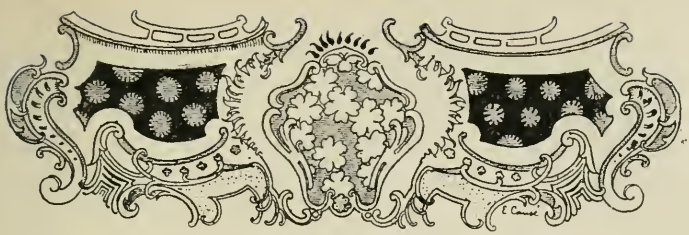
1° *Institutions et usages du XVIIIe Siècle.* Collection Didot (Paul Lacroix).

2° *Portraits intimes du XVIIIe siècle* (E. de Goncourt).

3° *Mémoires secrets de Bachaumont,* publiés à Londres, chez John Adamson, 1777.

4° Octave Uzanne: *Notice sur la vie et les ouvrages de Voisenon.*

5° *Correspondance de Grimm.*



LE SALON DE Mme NECKER

(1766-1789)

Vers 1766 s'ouvre un nouveau salon où se retrouvent une partie des habitués de Mmes du Deffand et Geoffrin. La titulaire de ce bureau d'esprit est une femme de la haute finance. Vaudoise rigide, croyante et chaste, les malveillants disaient un peu prude, elle recevra dans son intimité des philosophes athées et des ménages irréguliers. Mais dans ce bizarre et charmant XVIIIe siècle, faut-il s'étonner de rien ?

Mme Necker, de son nom de famille Suzanne Curchod, naquit en 1737, à Crassier, canton de Vaud[1]. Elle devait le jour à un pasteur calviniste. Si nous en croyons le portrait qu'elle nous a tracé d'elle-même,

1. Disons tout de suite que nous avons puisé une partie de nos renseignements dans la belle étude que M. le comte d'Haussonville a consacrée à Mme Necker, son aïeule. Avec un pareil guide, on est bien sûr de ne jamais s'égarer.

c'était une blonde aux yeux vifs, riants et doux. Sa taille manquait peut-être un peu d'élégance, c'est elle du moins qui le déclare ; elle n'était guère sortie de son village, n'importe, les jeunes ministres des environs ne demandaient pas mieux que de cultiver cette plante rustique, et quand Suzanne les priait de prêcher à la place de son père, déjà vieux et infirme, ils acceptaient avec empressement. La jeune personne fit ses débuts dans le monde à Lausanne, et elle y remporta un vrai triomphe de beauté et d'esprit. Elle savait le latin, et passait pour lire le grec. Les étudiants de la ville, qui venaient de fonder une académie dite des *Eaux de la Poudrière*, en offrirent la présidence à Mlle Curchod. Il y avait alors à Lausanne un jeune Anglais nommé Gibbon, qui, au retour d'un voyage en Orient, avait embrassé le catholicisme, et sa famille l'envoyait en pension chez un pasteur, pour tâcher de le ramener dans le giron de l'Église protestante. Ce jeune homme devait être un jour un écrivain célèbre, l'auteur de l'*Histoire du Bas-Empire*. En attendant, il vit la jeune académicienne, il se prit de passion pour elle et, quoiqu'il ne fût rien moins que beau, on le paya de retour. Des lettres fort tendres, des promesses de mariage furent échangées. Quelques mois plus tard, rappelé en Angleterre, Gibbon, on ne sait trop pourquoi, sembla oublier toutes ses promesses. Suzanne en éprouva quelque amertume. La pauvre fille perdit son père presque en même temps que son amoureux. Se trouvant sans ressources, elle accepta une place de

demoiselle de compagnie chez une veuve, la marquise de Vermenoux. Cette dame était alors courtisée par un financier d'origine suisse, M. Necker. Il était fils d'un professeur de droit, Louis-Frédéric Necker, auquel son mérite avait valu d'être nommé bourgeois de Genève. Craignant de perdre son titre de marquise, Mme de Vermenoux refusait d'épouser M. Necker. Celui-ci, le dépit aidant, s'avisa que la demoiselle de compagnie était charmante ; il tourna ses vues de ce côté, il fut favorablement accueilli, et l'humble fille du pasteur devint la femme du riche banquier. Elle était alors dans tout l'épanouissement de sa beauté. Un portrait grandeur nature, qui se trouve dans un des salons du château de Coppet, nous la représente fraîche et souriante, le regard à la fois naïf et malicieux, la physionomie pleine de charme. Dans ses Mémoires la baronne d'Oberkirch, caillette assez malveillante, prétend que Mme de Vermenoux, enchantée d'être à la fois débarrassée de sa demoiselle de compagnie et de son adorateur, disait à qui voulait l'entendre : « Ils s'ennuieront tant, que cela leur fera une occupation, quand la lune de miel sera passée ». Mais la lune de miel devait durer toujours.

Suzanne était remplie d'affection et de reconnaissance pour l'homme qui lui avait donné une si brillante situation. Le mariage avait fait d'elle une personnalité parisienne, et elle se fût trouvée la plus heureuse des femmes, si un désir, une ambition secrète, ne l'eût tourmentée ; elle rêvait d'avoir un

salon, un bureau d'esprit, comme les Geoffrin et les du Deffand ; elle se sentait l'intelligence, le tact, la bonne grâce et toutes les qualités nécessaires pour remplir avec succès ce rôle délicat de maîtresse de maison. Le hasard la servit à souhait : dans un bal de la haute bourgeoisie, elle rencontra Marmontel, et elle lui fit part de l'idée qui la hantait sans cesse. L'auteur des *Contes moraux* s'offrit obligeamment à satisfaire cette fantaisie de belle dame un peu désœuvrée ; il promit d'amener chez elle la fine fleur des rédacteurs de l'*Encyclopédie* et du *Mercure*. Il tint parole, et ce fut sur son conseil que, pour ne pas faire tort aux mardis de M. et Mme Helvétius, aux lundis et aux mercredis de Mme Geoffrin, aux jeudis et aux dimanches du baron d'Holbach, Mme Necker choisit le vendredi pour son jour de réception. Bientôt après Voltaire, qui avait connu en Suisse Mlle Curchod, envoyait de Ferney les vers suivants :

Vous qui, chez la belle Hypathie,
Tous les vendredis conversez,
De vertu, de philosophie,
Et tant d'exemples en donnez.....

Un peu malin ce dernier trait. Voltaire n'avait pourtant pas trop à se plaindre du nouveau cénacle ; c'est dans un des premiers dîners donnés par Mme Necker que dix-sept hommes de lettres, réunis, proposèrent d'élever une statue au patriarche de Ferney. Pénétrons, s'il vous plaît, dans l'hôtel Leblanc, ce logis somptueux qu'occupaient alors M. et Mme Necker, rue

de Cléry, au coin de la rue du Petit-Carreau. Le dîner vient de finir ; il a eu lieu comme d'ordinaire à quatre heures, au grand scandale de Mme du Deffand qui ne comprend pas qu'on puisse dîner si tard. Sur la table a paru un plat maigre en l'honneur des catholiques pratiquants égarés dans ce milieu libre penseur : une morue verte d'Écosse dont se régalait le palais gourmand de l'abbé Galiani. Dans le grand salon en rotonde, au plafond mythologique, aux portes et aux glaces égayées de trumeaux ou de médaillons, l'élite du monde philosophique digère béatement. Debout devant la cheminée, Diderot, le chef des Encyclopédistes, pérorant selon son habitude. Il a été convié par un petit billet charmant et, volontiers un peu fat, il a pris pour l'homme ce qui s'adressait uniquement à l'écrivain. Il s'en vante même assez crûment dans une lettre à son amie Sophie Volland : « Savez-vous qu'il ne tiendrait qu'à moi d'être vain ? Il y a ici une Mme Necker, jolie femme et bel-esprit, qui raffole de moi ; c'est une persécution pour m'avoir chez elle ». Mais le philosophe avait trop d'esprit pour ne pas tarder à reconnaître sa méprise.

Derrière Diderot, se tient modestement son reflet, son clair de lune, Naigeon, dont le rôle consiste surtout à répéter en écho les impiétés du maître. Gentil-Bernard, le boute-en-train du salon, n'existe plus ; il est mort en 1771, mais d'autres sont là pour le remplacer. Voici le critique Suard, l'amoureux transi de Mme Necker que, dans ses jours de hardiesse, il se risque à appeler :

cher objet; Thomas, l'académicien bien oublié de la génération actuelle, autre attentif de la maîtresse du logis ; le gros Laharpe, naïf à force d'orgueil ; il s'imagine que tout Paris s'intéresse follement aux aventures des héros de l'antiquité qu'il met en scène ; un peu plus loin, Saint-Lambert et Grimm, deux hommes du monde d'infiniment meilleure compagnie que Diderot, le fils du tonnelier de Langres. On a eu de la peine à attirer ces messieurs à l'hôtel Leblanc, absorbés qu'ils sont tous deux par une passion sérieuse. Grimm, alors sous le charme de Mme d'Épinay, ne comprenait pas une société sans sa belle amie. Aux instances réitérées de la femme du banquier, il opposait la distance qui séparait la rue de Cléry de la place du Palais-Royal, où il demeurait alors, et il n'a cédé qu'après s'être énergiquement défendu. Quant à Saint-Lambert, impossible de l'avoir sans Mme d'Houdetot, il n'y fallait pas songer, et, bon gré mal gré Mme Necker dut se résoudre à inviter cette dame. Celle qui inspira à Rousseau une passion éperdue, n'était pas jolie, il s'en faut, et quand on en faisait charitablement l'observation à Saint-Lambert, il secouait la tête avec fatuité : « Elle n'a de laid que le visage », répondait-il. La liaison des deux amants était du reste, depuis des années, un sujet d'édification pour le beau monde parisien. Il faut être indulgent quand il s'agit du XVIIIe siècle, et ne pas confondre la fidélité et la constance, qui sont en effet deux choses très différentes. Saint-Lambert était

constant, il n'était pas fidèle ; il paraît qu'il fut très heureux avec beaucoup de belles dames de l'époque, ce qui ne l'empêcha pas d'être jusqu'à la fin horriblement jaloux de Mme d'Houdetot. Bien des années plus tard, cette dame eut la fantaisie de célébrer le cinquantième anniversaire de son mariage avec M. d'Houdetot, un mari avec lequel elle avait bien peu vécu. Elle était alors âgée de quatre-vingts ans ; l'époux en avait quatre-vingt-deux ; Saint-Lambert, l'ami, quatre-vingt-quatre ; ce monde-là n'était pas d'une extrême jeunesse. Saint-Lambert fut d'une humeur de dogue toute la journée des noces d'or, et le soir il dit à son amie, en désignant le héros de la fête : « Mais quel besoin aviez-vous donc d'inviter cet animal-là ? »

A toute règle il y a néanmoins des exceptions ; ce n'est pas d'Alembert qui aurait voulu donner des coups de canif dans son contrat philosophique avec Mlle de Lespinasse. Elle est là, à côté de Mme d'Houdetot, assise à la place d'honneur, sur le canapé au petit point qui occupe le fond du grand salon. Ces dames n'ont rien à s'envier ni à se reprocher. Le reflet des torchères de cristal éclaire la physionomie expressive de celle que d'Alembert couve d'un regard énamouré : Mlle de Lespinasse vaut bien la peine d'être aimée. Laide adorable, d'une élégance raffinée, calme en apparence, au fond un mouton enragé, cachant sous les grâces et les séductions mondaines une âme brûlante, l'âme de Phèdre ravagée par les passions ; elle en mourra bientôt ; en attendant, elle vit pour aimer, pas

d'Alembert, hélas ! quoiqu'elle fasse ménage commun avec cet illustre secrétaire perpétuel de l'Académie Française. La moralité n'est pas précisément le fait de notre temps ; mais que dirait-on, aujourd'hui, si un homme dans cette haute situation s'avisait de vivre maritalement, au vu et au su de tous, avec une demoiselle ? Eh bien ! au XVIIIe siècle cela ne choquait personne, et le marquis de Mora — lequel devait être remplacé, même de son vivant, par le comte de Guibert, — le marquis de Mora étant venu à mourir, Mme Necker se crut obligée d'écrire une lettre de condoléances à la charmante affligée. Celle-ci, trop absorbée dans son chagrin pour répondre, chargea l'ami d'Alembert de ce soin : il le fit avec une candeur touchante, se répandant en éloges et en regrets sur le cher défunt ; on n'est pas plus crédule que ce philosophe épris et trompé.

Mais quels sont ces éclats de voix qui partent de l'extrémité du salon? C'est le coin des abbés défroqués, qui, depuis longues années, ne lisent plus leur bréviaire, Judas qui ont renié leur Maître, et passé sans transition de la maison du Christ dans la boutique du Diable, c'est-à-dire dans les bureaux de l'*Encyclopédie*. A l'exception de l'abbé Galiani, ce mime étourdissant qui en remontrerait aux Arlequins de la comédie italienne, tous sont employés dans le grand atelier de démolitions sociales où trônent d'Alembert et Diderot : l'abbé Arnaud, médiocre prosateur, passionné pour la Grèce antique et plus dévot à l'Olympe païen qu'à la

Sainte Trinité ; l'abbé Morellet, un chien hargneux qui attaquait tout le monde ; l'abbé Raynal, qui réclamait hautement l'abolition de l'esclavage, et trafiquait en secret sur les vaisseaux négriers. Ces messieurs se sont réfugiés un peu à l'écart pour causer plus librement. Politique, morale, religion, ils sabrent tout. Ce n'est pas là qu'eût fait scandale le mot échappé un soir au vieux Fontenelle, dans une discussion religieuse chez Mme Helvétius : « Eh ! messieurs, ne disons pas de mal du Diable ; qui sait ? c'est peut-être l'homme d'affaires du Bon Dieu ».

Et le maître de la maison, M. Necker, direz-vous, que fait-il au milieu de tout ce monde ? Mon Dieu ! il se promène comme un étranger dans son propre salon, circulant au milieu des invités, toujours un peu froid, hautain même, ne parlant guère, et si d'aventure quelqu'un s'avise de l'interroger sur les mérites d'un livre nouveau ou les chances d'un candidat à l'Académie : « Plaît-il...? » répond le banquier d'un air distrait. Marmontel, assez peu bienveillant pour le ménage Necker, prétendait que Madame « ne recevait les gens de lettres que pour les faire sonner comme des trompettes en l'honneur de son mari. Celui-ci, ajoutait-il, est presque toujours muet, ce qui n'a rien de recréatif; il faut l'amuser chez lui, et le louer au dehors ». Et ce juge, si sévère dans ses Mémoires, était le plat courtisan qui, entendant Mme Necker parler d'un prochain voyage en Angleterre, s'écriait : « J'irai la rejoindre à la nage : pourquoi l'amitié n'aurait-elle pas son Léandre comme

l'amour ? » Qu'il eût été embarrassé, le pauvre homme, si on l'avait pris au mot !

L'abbé Morellet se plaignait des entraves que Mme Necker apportait aux hardiesses philosophiques de ses hôtes. Heureusement, la plupart du temps, elle était trop loin pour les entendre. Elle se tenait pelotonnée dans sa bergère, au coin de la cheminée, dirigeant la conversation avec un art exquis, et entourée d'un groupe diplomatique qui affectait de ne pas se mêler aux littérateurs. C'était d'abord milord Stormont, pour parler le langage des romans de Richardson, milord Stormont dit le Bel Anglais, ambassadeur de Sa Majesté Britannique ; le comte de Creutz, envoyé de la Suède ; le marquis Carracioli, qui fut plus tard nommé vice-roi des deux Siciles. Il adorait Paris. Reçu en audience par Louis XV qui le félicitait d'une si belle place : « Ah ! Sire, s'écria-t-il, j'en abandonne une bien plus belle, la place Vendôme ! » N'oublions pas M. de Beccaria, un Italien qui avait publié un volume, traduit par l'abbé Morellet, sur les crimes et délits, lequel volume concluait à l'abolition de la peine de mort. Justement, tout Paris s'occupait alors d'un misérable qui avait tué un jeune enfant, l'avait fait rôtir et l'avait mangé. « J'espère bien, avait dit Mme d'Houdetot à MM. de Beccaria, que vous ne lui feriez pas grâce à celui-là ; à quoi le condamneriez-vous ? — Mais à vivre de légumes le reste de sa vie », répondit flegmatiquement le philanthrope.

Tous les étrangers de distinction, de passage à Paris,

se faisaient présenter chez Mme Necker. Or, qui vit-elle un jour, entrer dans son salon ? L'ami de sa jeunesse, son ancien adorateur Gibbon, un peu vieilli, et devenu si pesant qu'il pouvait à peine se traîner. On racontait qu'en Suisse, dans un élan passionné, il s'était jeté aux pieds de la baronne de Montolieu, qui avait dû sonner un valet pour le relever. Cet illustre historien, avec sa taille de nain grotesque, son torse de Silène ventru posé sur des jambes grêles, ses pieds en dedans, son nez de Kalmouck, ses joues d'une grosseur invraisemblable, sa voix suraiguë, avait des prétentions à inspirer l'amour, et il s'étonnait de la confiance de M. Necker, qui s'en allait parfois se coucher le laissant seul en tête-à-tête avec sa femme. Le pauvre Gibbon n'était pas tourné de façon à donner grande frayeur aux maris. On n'aurait pu en dire autant d'un hôte familier de l'hôtel Necker, M. d'Angiviller, directeur des bâtiments civils de la Couronne. On l'avait surnommé *l'Ange Gabriel*, à cause de sa beauté. Naturellement toutes les femmes en raffolaient, mais il n'était plus à prendre, il retrouvait dans ce salon une bien-aimée, Julie de Marchais, dont Marmontel nous fait dans ses Mémoires un éloge enthousiaste. Figurez-vous une Titania espiègle, à la taille de sylphide, au pied d'enfant, à la main de poupée, n'ayant d'énorme dans toute sa personne qu'une chevelure si abondante que l'illustre friseur Léonard se déclarait impuissant à la contenir. Au moral, toutes les roueries coquettes — nos modernes diraient les rosseries — d'une petite-maîtresse

de l'époque. Cousine de Mme de Pompadour, et femme d'un des valets de chambre de Louis XV, elle accompagnait son mari dans tous les séjours à Marly ou à Fontainebleau, ce qui lui avait valu la connaissance d'une foule de grands seigneurs. Elle recevait à souper la Cour et la Ville ; ses amis l'avaient baptisée Pomone, à cause des corbeilles de fruits magnifiques, envoyés par M. d'Angiviller, qu'elle servait à ses convives. Hélas ! c'était encore un ménage à trois, et, dans sa correspondance très active avec Mme Necker, il est à remarquer que Julie de Marchais parle avec une égale tendresse de son mari et de son amant. Plus tard, ces dames se brouillèrent pour une vétille : cela arrive parfois aux femmes.

Mais Mme Necker avait une autre amie, plus chère à son cœur, et plus digne encore d'être appréciée : Amélie de Boufflers, duchesse de Lauzun et petite-fille de cette vieille joueuse cynique qu'on appelait la maréchale de Luxembourg. La protectrice de Rousseau n'avait pas eu la main heureuse en choisissant un mari pour sa petite-fille. Le duc de Lauzun ne valait guère mieux que son aïeul, qui traitait si cavalièrement la *Grande Mademoiselle* ; huit jours après son mariage, il avait cru de bon ton de laisser sa femme pour une bergère de l'Opéra. D'une beauté séraphique, toujours vêtue de blanc, la jeune duchesse apparaissait dans le monde comme ces madones auxquelles les peintres florentins mettent un lis dans la main. Refusant toute consolation, elle s'obstinait à aimer l'ingrat qui la dédaignait.

Était-ce bien lui qu'elle aimait ? N'était-ce pas plutôt le devoir, auquel elle voulait rester fidèle quand même ? En tout cas, elle ne devait pas faire école dans cette société corrompue.

Les femmes ne se rencontraient guère en majorité chez Mme Necker. Les philosophes encyclopédistes étaient mariés pour la plupart d'une façon provisoire, ou trop pauvres pour amener leurs compagnes légitimes dans un milieu si brillant. Seule, la jolie Mme Suard, une nouvelle mariée, s'y risquait timidement, pour la plus grande joie de l'académicien Laharpe ; il éprouvait pour cette petite femme une violente gourmandise qu'on devait satisfaire un peu plus tard, la cruauté n'étant pas le péché capital de nos aïeules. Mme du Deffand, infirme et maussade, ne voulait plus aller nulle part ; Mme Geoffrin commençait à tomber en enfance, gardée à vue par sa fille, la marquise de la Ferté-Imbault. Quant à Mme Hélvétius, veuve inconsolable, elle s'enfermait dans sa villa d'Auteuil, avec ses chers Idéologues et ses dix-huit chats angoras.

Mme Necker songeait toujours au plaisir de ses invités ; un soir, Clairon, la célèbre tragédienne, s'apprêtait à déclamer des fragments de la *Phèdre* de Racine, un de ses plus beaux triomphes. Marmontel et Laharpe devaient lui donner la réplique dans les rôles de Thésée et d'Hippolyte. Debout au milieu du salon, l'actrice va lancer de sa voix vibrante un premier alexandrin, lorsque la porte, masquée sous une tapisserie, s'ouvre doucement ; une petite fille de six ans, aux

grands yeux bleus, aux épais cheveux châtains, se glisse à travers le salon. C'est l'enfant de la maison, Germaine Necker, née en 1767. Son entrée fait sensation : chacun l'appelle, on se la passe de mains en mains comme un jouet favori. « Oh ! le cher petit cœur ! qu'elle est gentille ! » Toutes les femmes veulent l'embrasser. Elle, gravement, s'échappe de leurs bras, et va s'asseoir, toute droite, sur un petit tabouret de bois, à côté de sa mère. Cette belle compagnie ne se doute guère du génie qui sommeille sous ce jeune front. Une audition de la *Phèdre* de Racine n'était pas précisément une primeur pour ces blasés habitués de la Comédie-Française. Seule, la petite Germaine écoute avec extase la poésie de Racine tombant des lèvres passionnées de Clairon. L'actrice s'est tue, couverte d'applaudissements, et la fillette, tout émue, lance à brûle-pourpoint, d'un bout à l'autre du salon, cette question étrange dans une bouche enfantine : « Monsieur Marmontel, que pensez-vous de l'amour ? [1] » La mignonne aura peut-être de la peine à s'endormir dans son petit lit, ce soir-là.

Mme de Genlis, qui avait la prétention, assez justifiée du reste, de s'y connaître en éducation, reproche dans ses Mémoires, à Mme Necker, d'avoir laissé sa fille se mêler de trop bonne heure à une société peu édifiante, où l'enfance n'avait rien de bon à apprendre. S'il y eut en cette occasion, de la part de la mère, un peu trop de faiblesse, on ne saurait l'accuser de négligence en ce qui touchait l'éducation de Germaine ; elle n'était pas femme

1. Historique.

à abandonner son enfant à des gouvernantes, et personne mieux qu'elle n'avait le sentiment du devoir. « J'ai, disait-elle, vingt-quatre heures à remplir chaque jour ; j'en fait sept parts : une pour mon mari, mon enfant, mes amis, mes pauvres, mon ménage, la toilette et le monde. » Peut-être même poussait-elle un peu à l'exagération l'ordre et le règlement en toutes choses, si l'on s'en rapporte à certaine anecdote, contée par Mme de Genlis dans ses Mémoires. Un dimanche, il y avait grand gala à l'hôtel Necker. Un des invités, le chevalier de Chastellux, arriva un peu trop tard. Pour tuer le temps, il se promenait de long en large dans le salon désert, lorsqu'il aperçut un portefeuille qui gisait à terre ; avec plus de curiosité que de délicatesse, il le ramassa, l'ouvrit,... et que lut-il sur la première page, écrit de la main de Mme Necker ? l'argument de la conversation qui devait avoir lieu pendant le dîner : « Complimenter le chevalier de Chastellux sur sa jolie comédie d'*Agathe* ; faire parler Mme d'Angiviller sur l'amour ; provoquer une discussion littéraire entre M. Marmontel et le comte de Guibert, etc. ». M. de Chastellux se hâta de remettre le portefeuille sur un meuble. Peu après, un domestique entra chercher les tablettes que Madame avait oubliées. « Le plaisant, ajoute Mme de Genlis, est que tout se passa comme la maîtresse de maison l'avait arrangé, et le chevalier s'amusa comme un bienheureux. »

Cependant, la mère de Germaine savait parfois offrir à ses hôtes des distractions plus neuves qu'une tragé-

die de Racine. C'est dans son salon qu'eut lieu la première audition de *Paul et Virginie*. Lorsque l'auteur, un jeune créole aux longs cheveux bouclés, aux traits fins et réguliers, parut dans le salon, assis devant une table et déroulant son manuscrit, il excita tout d'abord une bienveillance générale. Malheureusement, sa prose n'eut pas le don de plaire à la brillante assemblée; les petites-maîtresses, qui se pâmaient à la lecture du *Sylphe* de Marmontel, ou qui se croyaient obligées d'avoir une attaque de nerfs en écoutant la *Mélanie* de M. de Laharpe, bâillaient de toutes leurs forces derrière leurs éventails ; les hommes murmuraient tout bas que c'était d'une fadeur intolérable ; M. Necker avait sur les lèvres un sourire railleur ; Thomas, le pédant, dormait ; M. de Buffon avait demandé sa voiture, et plusieurs personnes, rapprochées de la porte, s'étaient esquivées à l'anglaise. Heureusement, la postérité devait venger Bernardin de Saint-Pierre.

Nous n'étonnerons personne en disant que l'ex-présidente de l'Académie des eaux de la Poudrière exerça une influence sur certaine académie plus importante. Sa maison fut, comme l'avait été pendant un quart de siècle celle de la marquise de Lambert, l'antichambre de l'Académie. Lorsqu'après un dîner à l'hôtel Necker, les Immortels, mis en veine d'indulgence, discutaient les titres des candidats, on conviendra que l'opinion de la maîtresse du logis avait bien sa valeur. Dorat l'implorait, la suppliant d'appuyer sa candidature : « Ces messieurs, disait-il, ont autant de déférence pour votre

MADAME NECKER.

goût, que d'estime pour votre personne ». N'eût-elle pas d'ailleurs un peu mérité d'être académicienne, si ce paradis des lettres eût été ouvert aux dames ? Nous avons d'elle cinq volumes de *Mélanges* qui n'ont pas été mis dans le commerce, mais qu'on peut trouver à la Bibliothèque Nationale, Mélanges où se révèle parfois, avec un charme exquis, toute la délicatesse d'un noble cœur et d'un esprit d'élite. Dans ce temps-là, de grandes dames, comme la marquise de Montesson ou la comtesse Fanny de Beauharnais, ne dédaignaient pas, à l'occasion, de tacher d'un peu d'encre leurs doigts mignons.

Mais le temps et les événements allaient produire de grands changements dans ce salon. En 1777, M. Necker entrait de plain-pied dans la politique ; nommé par Louis XVI contrôleur des finances, il déploya dans ces hautes fonctions, quoi qu'aient pu en dire Turgot et quelques autres, une entente des affaires, une modération et une conscience d'honnête homme bien rare chez ses pareils, les financiers passés ou présents. Avouons que M. Necker était ambitieux, comme tous les hommes qui ont conscience de leur valeur ; Mme de Marchais disait de lui : « Il aime la vertu comme on aime sa femme, et la gloire comme on aime sa maîtresse ». Un nouvel élément se mêla dès lors à la société habituelle de Mme Necker ; des membres de l'aristocratie, admirateurs du ministre des finances, vinrent se joindre aux hommes de lettres que réunissaient chaque semaine les dîners et les soupers de cette maison hospitalière. Bien entendu, quand M. Necker fut

déchu du pouvoir, en 1781, on y fit de l'opposition à outrance. Les lettres ne venaient plus qu'en seconde ligne ; la politique absorbait tout ; on assistait à un drame autrement émouvant que ceux de Diderot ou de Beaumarchais : l'évolution d'une société qui se transformait, et chaque jour amenait une surprise nouvelle.

Ce n'est pas tout ; Germaine, la petite fille aux yeux bleus, avait grandi, et son intelligence, mûrie avant l'heure, comme les beaux fruits éclos en serre chaude, faisait l'admiration des familiers du salon de sa mère. A quatorze ans, elle tenait tête à Grimm, à Marmontel et à l'abbé Raynal, qui s'intitulaient ses serviteurs passionnés. Ici, nous touchons à un point délicat ; nous ne pouvons que l'effleurer en passant. Il y aurait pour un psychologue une curieuse étude d'âme à faire sur cette mère et cette fille qui chérissaient M. Necker d'une égale tendresse, mais avec des nuances de sentiment et de tempérament bien différentes. Imitons M. d'Haussonville : n'employons pas ici le vilain mot de jalousie, il peindrait imparfaitement la situation ; disons plutôt qu'il y avait, pour une même personne, rivalité de soins et d'affection entre ces deux femmes : l'une, d'une sensibilité raffinée, exaltée, maladive même, ne voyant au monde que ce mari toujours uniquement aimé par elle ; l'autre, passionnée, ardente comme la flamme — elle aurait pu prendre la devise de saint Bernard : « *Lucere et ardere* » ; — idolâtrant ce père qu'elle plaçait au-dessus de tout et de tous. « Dieu ! mon père et la liberté ! » s'écriait-elle plus tard avec un peu d'emphase. Comment

Mme Necker, avec sa santé chancelante, son esprit déjà tourné vers la mélancolie, eût-elle été capable de lutter avec cette jeune créature si robuste et si vivante, dont les saillies pouvaient seules dérider le front soucieux de M. Necker? Entre cet astre qui s'éteignait et cette étoile qui se levait, dans ce combat singulier d'une mère et d'une fille, l'avantage devait fatalement rester à Germaine. Mme Necker s'en irritait et s'en affligeait ; à son insu, peut-être, elle redoublait de sévérité envers l'enfant qu'elle eût voulu façonner à son image. Cette mésange avait couvé une aiglonne ; elle en ressentait quelque trouble. Mais la fougueuse Germaine échappait par sa nature même à l'influence maternelle ; faire d'elle une demoiselle bien posée, une poupée de salon, réprimer les élans et les fantaisies de cette vive imagination, c'eût été empêcher le torrent de couler. Un trait entre plusieurs, raconté par M. d'Haussonville. Un jour, pendant le repas de famille, on vint chercher Mme Necker pour quelque détail d'intérieur. En rentrant dans la salle à manger, elle resta pétrifiée d'étonnement à la vue de son mari et de sa fille qui s'étaient coiffés de leurs serviettes en guise de turban, et qui dansaient un pas échevelé autour de la table : une folie qui avait passé par la tête de Germaine, et à laquelle le père s'était complaisamment prêté.

A force de s'agiter et de se créer des chimères, Mme Necker finit par s'imaginer que son mari ne l'aimait plus. Il faut l'entendre épancher son cœur froissé dans le Journal de sa vie. « Lorsque sa pensée, nous dit

M. d'Haussonville, s'agitait trop fort au dedans d'elle, elle prenait une plume, et, d'une main fiévreuse, elle jetait sur le premier morceau de papier venu l'expression de sa tristesse. » Les âmes d'élite, que Dieu a rapprochées de l'infini, ont de ces désespérances : « Tout sentir, a dit Dante, c'est tout souffrir ». « Mon Dieu ! écrit Suzanne Necker dans un de ses accès de noire mélancolie, n'arrache pas de mon cœur un sentiment trop cher, mais diminue, si tu peux, le trouble qu'il y fait naître. » Heureux Necker ! Être aimé ainsi après plus de quinze années de mariage ! Il n'avait pourtant ni la figure ni la tournure d'un héros de roman, si l'on s'en rapporte au jugement des contemporains, mais Mme Necker le voyait avec d'autres yeux. Et puis, on le sait, lorsqu'il s'agit de tendresse, les femmes ne tiennent compte ni du temps ni des circonstances ; Mme Necker aurait voulu que cet homme accablé d'affaires, à la tête bourrelée de calculs financiers, soupirât à ses pieds comme jadis à ceux de Suzanne Curchod. Cependant, à la suite d'une grave maladie où elle faillit mourir et où elle fut soignée par sa fille avec un dévouement absolu, elle revint à une appréciation plus juste et plus saine des choses ; le calme rentra dans son âme, et tout malentendu cessa entre ces trois êtres si dignes de se comprendre.

Le 14 janvier 1786, eut lieu, dans la chapelle de l'ambassade de Suède, le mariage de Mlle Necker avec le baron de Staël Holstein qui avait succédé au comte de Creutz. Une nouvelle période s'ouvrit pour le salon

dont nous essayons ici de retracer l'histoire. Reine ayant cette fois volontairement abdiqué, Mme Necker n'y occupait plus la première place, et la jeune ambassadrice tenait sous le charme de sa parole tous ceux qui l'écoutaient. Parfois, durant les beaux soirs d'été, sur la terrasse du château que ses parents possédaient à Saint-Ouen, elle improvisait d'une voix grave et puissante, comme cette Corinne au Capitole que sa brillante imagination devait évoquer un jour.

En 1788, le banquier fut de nouveau rappelé au pouvoir. Maintenant il était trop tard pour réparer le mal ; M. de Calonne laissait les finances dans un état déplorable. D'ailleurs, M. Necker trouvait jusque dans le sein même de la famille royale des ennemis acharnés à paralyser ses efforts. Il fallait que les têtes fussent terriblement montées, pour que le comte d'Artois, rencontrant dans un couloir de Versailles le contrôleur des finances qui se rendait au conseil royal, osât l'apostropher ainsi en lui montrant le poing : « Où vas-tu, traître d'étranger ? Est-ce ta place, au conseil ? Fichu bourgeois, retourne dans ta petite ville, ou tu ne périras que de ma main ».

La poudre était dans l'air. Quelques jours plus tard, la Bastille était prise d'assaut par le peuple, et l'émigration de la noblesse allait commencer. Après quatorze mois d'exercice, M. Necker fut congédié sans cérémonie, et exilé par Louis XVI. Il était à table lorsqu'on lui apporta la lettre, cachetée au sceau royal, qui lui enjoignait d'avoir à quitter la France sous vingt-quatre

heures. Après avoir lu, le ministre disgracié mit tranquillement la lettre dans sa poche, et continua de causer comme si de rien n'était. Mais, aussitôt le repas terminé, il fit part de la situation à Mme Necker. Sans prendre congé de leurs hôtes, sans même embrasser Mme de Staël dont ils craignaient les explosions de douleur, tous deux se mirent en route vers Coppet, cette retraite que, depuis 1784, ils s'étaient sagement ménagée dans leur pays natal. En passant par Bâle, ils s'arrêtèrent à l'hôtel des Trois-Rois, et y trouvèrent Mme de Polignac qui fuyait aussi. La rencontre était piquante. Entre cette grande dame du parti de la Cour et le ministre défenseur des droits du peuple, l'entrevue fut néanmoins plus courtoise que celle que le hasard avait fournie à M. Necker avec le comte d'Artois. Mais ce n'était là qu'un faux départ. Rappelé presque immédiatement par une délibération des états généraux, et par une lettre personnelle de Louis XVI, le banquier consentit à se charger de nouveau du gouvernement des finances. Il le garda jusqu'en septembre 1790. Cette fois, ce fut lui qui donna sa démission, et il reprit, pour ne plus revenir, le chemin de la Suisse.

Au château de Coppet, un des plus anciens domaines du pays de Vaux, était attaché une baronnie, laquelle, par décision du Conseil de Berne, ne pouvait être possédée que par un membre de la religion protestante ; Voltaire ayant voulu acheter Coppet se l'était vu refuser, « et pourtant, écrivait-il à Mme d'Épinay, je suis un bien pauvre petit catholique ».

Lorsque, par un jour sombre et triste, M. et Mme Necker mirent pied à terre dans la cour d'honneur du vieux castel, ils eurent peine à reconnaître les lieux où ils étaient venus auparavant dans des dispositions d'esprit bien différentes. Les agitations de ces deux dernières années avaient achevé d'ébranler la santé délicate de Mme Necker. Si son mari pouvait encore se distraire par le travail, elle n'avait rien pour combattre l'ennui qui la dévorait, pas même une visite pour remplir le vide des journées de cette mondaine naguère si entourée ; personne, à l'exception de Gibbon qui se trouvait à Lausanne et qu'elle s'empressa d'inviter à passer quelques jours à Coppet. Le gros Anglais formait maintenant à lui seul tout le salon de Mme Necker. Cela ne paraît pas l'avoir beaucoup diverti, et il écrivait à un ami, avec une franchise un peu brutale : « J'ai trouvé M. Necker fort accablé ; Mme Necker a extérieurement meilleure attitude, mais je crois que le Diable n'y perd rien ».

Quant à Mme de Staël, elle avait, pour employer son expression, la Suisse dans une magnifique horreur. Venue à Coppet pour consoler l'exil de ses parents, elle ne cessait de regretter son ruisseau de la rue du Bac, et son cher Paris, qui n'avait alors rien de séduisant. Sa tête ardente travaillait sans cesse, organisant des projets de sauvetage pour des amies compromises et prisonnières dans leurs hôtels à Paris : la princesse de Poix et Mme de Simiane. Force fut pourtant à l'ambassadrice de se tenir en repos, tant que dura la Terreur, auprès de sa

mère dont la santé donnait les plus graves inquiétudes.

Mme Necker redoutait beaucoup la mort ; à ses croyances religieuses se mêlait l'effroi indicible de la destruction. Depuis longtemps dominée par l'idée de se préparer un dernier asile, elle avait d'abord songé à être inhumée à Saint-Ouen ; les circonstances ne l'ayant pas permis, c'est à Coppet, sur une colline solitaire, qu'elle fit élever le monument destiné à renfermer ses restes et ceux de M. Necker ; elle en surveillait elle-même la construction, pressant les ouvriers, car, hélas ! il n'y avait pas de temps à perdre, et s'occupant des plus tristes détails avec un sang-froid admirable. Déchirée, torturée, mais non vaincue par le mal, elle luttait héroïquement. Sa tendresse pour le compagnon de sa vie n'avait fait que s'accroître avec les années ; « le soir de la vie de deux époux qui ont couru ensemble une longue existence, dit-elle dans ses *Mélanges*, est comme un soleil couchant qui s'agrandit et se colore des beautés de la journée ». Elle trouve encore la force d'écrire une lettre destinée à être remise seulement après sa mort, à celui qu'elle va laisser sur la terre. Nous ne résistons pas au désir d'en citer les premières lignes : « Tu pleures, cher ami de mon cœur ; tu crois qu'elle ne vit plus pour toi, celle qui avait réuni en toutes choses son existence à la tienne. Tu t'abuses. Le Dieu qui avait joint nos deux cœurs, ce Dieu qui me combla de ses bienfaits, n'a point anéanti mon être. Quand j'écris cette lettre, un sentiment qui ne m'a jamais trompée répand un calme imprévu dans mon âme ; au

sein de Dieu, cette âme veillera encore sur toi, et jouira de ta tendresse pour celle qui t'a si ardemment aimé ».

Elle songe aussi à faire son testament ; la mort est déjà là qui guette : la main tremble, mais la volonté est ferme ; Mme Necker n'oublie personne, ni ses serviteurs, ni ses pauvres de Paris et de Saint-Ouen, ni les malades de l'hospice qu'elle avait fondé et qui porte encore son nom, ni des parents éloignés, peu favorisés de la fortune ; elle les recommande tous à la générosité de celui dont elle a, pauvre orpheline, tenu le bien-être et la richesse. N'est-ce pas, à tout prendre, une grande figure, que cette femme parfois méconnue de ses contemporains, à commencer par Marmontel, l'ingrat ! qui a essayé de ridiculiser dans ses Mémoires celle qu'il courtisait si platement ? Oui, c'est une grande figure, elle se détache, noble et pure, au milieu de cette galerie de femmes du XVIIIe siècle qui savaient si bien charmer et si mal pratiquer la vertu.

Cependant, les souffrances devenaient de plus en plus vives ; impossible pour Mme Necker de reposer un instant la nuit ; ce n'était que durant le jour qu'elle s'endormait parfois, accablée de fatigue, la tête languissamment appuyée sur l'épaule de son mari. « J'ai vu, raconte Mme de Staël, mon père rester ainsi des heures immobile, dans la crainte de réveiller ma mère. » La musique adoucissait seule les angoisses de ce mal cruel ; on avait placé dans la chambre voisine des violes et des harpes qui jouaient en sourdine, et dont

le son berça jusqu'à la dernière minute l'agonie de la malade. « Bientôt, nous dit M. d'Haussonville, la parole fit défaut à sa faiblesse » ; elle ne pouvait plus que lever les yeux vers le ciel où elle plaçait maintenant toutes ses espérances, puis les rabaisser vers cet époux qui avait été sa plus grande joie sur la terre. Enfin, le 6 mai 1794, ce cœur si tendre cessa de battre, et l'âme immortelle retourna vers son Créateur.

Fidèle aux dernières volontés de sa femme, M. Necker fit déposer son corps dans le monument qui venait d'être achevé. La crypte funèbre ne se rouvrit que dix ans plus tard, pour laisser passer M. Necker à son tour. Quant à Mme de Staël, sa *magnifique horreur* de la Suisse ne la préserva pas d'un long séjour à Coppet. En achetant ce domaine, ses parents ne soupçonnaient guère préparer un refuge pour leur fille bien-aimée. Tout le monde sait que, chassée de France par l'empereur Napoléon, c'est là que l'illustre écrivain passa de tristes jours d'exil, soutenue par la présence et l'affection de Mme Récamier.

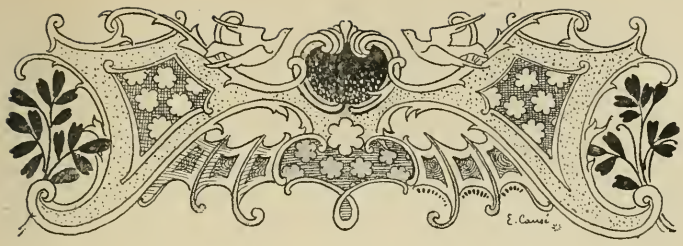
Cette année, voyageant en Suisse, nous nous sommes arrêtée à Coppet, pour visiter ce château dont une noble femme, héritière des vertus de son aïeule, garde pieusement les souvenirs[1]. Nous avons visité le grand salon où Mme Necker s'ennuyait si fort, malgré la compagnie de l'historien Gibbon, la chambre à coucher où dormit Mme de Staël, et, tout à côté, l'élégante bonbonnière que l'amitié s'était plu à orner pour Juliette Récamier. Nos

1. Mlle Annette d'Haussonville.

pas ont foulé la longue allée où l'auteur de *Corinne* se promenait avec Benjamin Constant, et, au bout d'un parterre fleuri, nous avons entrevu, sur la hauteur, l'enclos ombragé de cyprès où repose Mme de Staël, près des parents qu'elle a tant aimés. C'est le cœur saisi d'une respectueuse émotion que nous avons franchi le seuil de Coppet ; ces lieux, empreints de l'auguste mélancolie du passé, ont vu les trois choses les plus dignes d'admiration ici-bas : la vertu, la beauté et le génie !

OUVRAGES CONSULTÉS POUR « LE SALON DE Mme NECKER »

1° *Étude sur Mme Necker*, par le comte d'Haussonville.
2° *Mémoires d'un père* (Marmontel).
3° *Mémoires de la baronne d'Oberkirch.*
4° Id. *de Mme de Genlis.*
5° Id. *de l'abbé Morellet.*
6° *La société française au XVIIIe siècle*, par Bardoux.
7° *Cours et salons* (Nicolardot).
8° Mme Necker : *Mélanges.* (N'ont jamais été mis dans le commerce.)



LE SALON DE Mlle DE LESPINASSE

(1764-1776)

Pénétrons dans le vaste enclos du couvent des Dames de Saint-Joseph, là où, chaque année, vers la Pâques, Mme de Montespan venait se repentir et se faire absoudre des caresses royales. Tout est endormi et silencieux. Seule, à l'extrémité de l'aile gauche en retour sur la rue de Bellechasse, une fenêtre demeure éclairée ; dans une chambre, si étroite qu'on peut à peine s'y mouvoir, des servantes vont et viennent effarées, agitant des fioles, préparant des médicaments. Sur un petit lit de fer, une femme, jeune encore, échevelée, les membres convulsés, se débat, en proie à d'impitoyables souffrances. Agenouillée devant ce lit, une autre femme, à la chevelure blanche, implore, supplie : « De grâce, pardonnez-moi ». Mais, la malade, la repoussant avec un geste de malédiction : « Laissez-moi, madame ; il est bien

temps de pleurer, vous m'avez perdue, je vais mourir ».

Non, elle n'en mourut pas. La malheureuse avait avalé soixante grains d'opium : de quoi tuer un cent-suisse aux gardes de Sa Majesté ; elle, la créature débile et fluette, en réchappa. Fut-ce pour son malheur, ou pour son bien ? On en jugera.

Hâtons-nous de dire que les deux actrices de cette scène émouvante étaient la marquise du Deffand et sa lectrice, Mlle de Lespinasse. Née vers la fin du grand siècle, la marquise touchait alors à sa soixante-huitième année. Issue d'une famille de bonne noblesse, et élevée au couvent comme les filles de son rang, Marie de Vichy Chamrond n'en était pas plus dévote pour cela. Elle avait quinze ans lorsque sa tante, la duchesse de Luynes, chargea Massillon de ramener au bercail cette brebis rebelle. L'illustre prélat fut ébloui de la beauté et de l'esprit de sa pénitente, mais il ne réussit pas à la convaincre, et elle demeura toute sa vie peu orthodoxe. On maria Mlle de Vichy à un gentilhomme pauvre, officier dans les armées du roi, le marquis du Deffand. Cette union ne fut pas heureuse, et la jeune femme se laissa aller au courant de galanterie qui entraînait ses contemporaines. Quinze jours durant, elle fut la sultane favorite du régent Philippe d'Orléans, et la reine des petits soupers libertins du Palais-Royal. Heureusement, elle devait rencontrer sur son chemin des affections moins fugitives.

Veuve en 1750, elle devint aveugle quatre ans plus tard. Voltaire, apprenant le malheur qui lui était survenu, écrivait à un ami : « Ils étaient autrefois si

beaux et si brillants, ces yeux-là! Pourquoi faut-il qu'on soit puni par où l'on a péché, et quelle rage a la nature de détruire ses plus beaux ouvrages ? » Ce fut à peu près vers cette époque que Mme du Deffand se retira au couvent de Saint-Joseph [1] et que, pour se distraire, elle ouvrit ce fameux bureau d'esprit, titré, mitré et lettré, où les duchesses coudoyaient les littérateurs, et les financiers les grands seigneurs ; bureau d'esprit ou se dépensèrent pendant un quart de siècle tant de sophismes osés et de paradoxes impies. Mme du Deffand choisit pour l'aider à faire les honneurs de ces réceptions une jeune personne, fille naturelle de Mme d'Albon et, s'il faut en croire cette mauvaise langue de Bachaumont, du cardinal de Tencin : Julie-Eléonore de Lespinasse [2], née en 1732, laquelle, sœur de la comtesse de Vichy Chamrond, habitait dans la maison du comte frère de la marquise, élevant ses neveux en qualité d'institutrice. Mlle de Lespinasse avait vingt-deux ans ; plutôt que de subir davantage la domesticité où la réduisait sa situation de parente pauvre, elle allait se retirer dans un cloître. On juge si elle accepta avec enthousiasme la perspective de vivre à Paris. Mme du Deffand lui promettait de la traiter sur un pied tout amical, et Julie s'exalta à la pensée d'adoucir par ses soins l'infirmité de sa protectrice. Tout alla d'abord pour le mieux, et la marquise vantait à qui voulait l'entendre sa jeune compagne. Mais cette lune de miel ne pouvait toujours

1. Aujourd'hui le ministère de la Guerre.

2. Lespinasse était un des noms patronymiques des seigneurs d'Albon.

durer. Elle n'était pas d'un commerce facile, l'ex-jolie femme dont le caractère pouvait se résumer en deux traits distinctifs : l'ennui de vivre, et la crainte de mourir. Égoïste, exigeante à l'excès, quand elle ne jouait pas toute la nuit au pharaon, chez sa grande amie la maréchale de Luxembourg, il fallait que la demoiselle de compagnie lui lût jusqu'à l'aube pour l'endormir ; c'est en vain que, parfois, la pauvre fille, épuisée, demandait grâce. Jadis, Mme du Deffand, levée à six heures du matin, avant ses domestiques, se faisait faire la lecture par un invalide. « Que je voudrais être votre invalide ! » s'écriait galamment Voltaire ; Mlle de Lespinasse eut cette chance. Seulement, la marquise ayant changé ses habitudes, ce n'était plus à six heures du matin, mais à six heures du soir, qu'elle quittait son lit pour recevoir ses familiers. Inutile de dire qu'ils étaient légion : tout ce que Paris comptait alors de notabilités défilait de six heures à minuit dans ce salon où les armes de la Montespan s'étalaient encore au-dessus de la cheminée. Assise, droite et majestueuse, dans une sorte de niche qu'elle appelait son *tonneau*, la maîtresse du logis avait près d'elle ses deux fidèles : l'étourdi Pont de Veyle et le spirituel président Hénault ; ce dernier, devenu l'esclave de la peur après avoir été celui de l'amour, tremblant devant les colères de l'ancienne maîtresse dont il ne pouvait cependant se passer et à laquelle il envoyait aux eaux de Forges ce singulier compliment : « A dire vrai, je commence à m'ennuyer beaucoup, et vous m'êtes un mal nécessaire ». Six

heures n'ont pas sonné à l'horloge du couvent, qu'on voit arriver d'Alembert, l'illustre mathématicien, qui a le don d'égayer Mme du Deffand par ses imitations très réussies des hommes du jour ; Montesquieu qui a déposé le bonnet de coton et les sabots du vigneron de la Brède[1], pour endosser l'habit de soie brodé ; Marmontel, complimenteur et sucré comme le miel de Narbonne, se donnant toujours, disait Mme du Deffand, un mal inouï pour avoir de l'esprit ; l'abbé de Barthélemy, l'auteur du *Jeune Anacharsis*, que Mme de Choiseul appelait son grand polisson d'abbé ; l'archevêque de Toulouse, Loménie de Brienne, neveu de Mme du Deffand ; des ducs à cordon bleu, comme au petit lever de l'Œil-de-Bœuf : Nivernais, Mirepoix, Lauzun le mauvais sujet, venu là pour faire de nouvelles conquêtes ; le ministre Choiseul, le marquis Carracioli, ambassadeur de Naples, que Mme d'Houdetot définissait plaisamment : « une cervelle de singe dans une tête de veau » ; le docteur Gatti, l'inventeur de l'inoculation ; les princes de Beauvau et de Beauffremont ; le *dieu* Voltaire, de passage à Paris pour une reprise de l'*Orphelin de la Chine* : il dépose un tendre baiser sur les doigts ridés de celle qu'il admirait jadis. Voici encore le gros Gibbon, qui a pardonné l'erreur dont il fut un jour l'objet, lorsque la marquise, trompée par le toucher, prit son visage pour une tout autre partie de sa personne. Et Hume, et Horace Walpole, le lion de ce salon, l'heureux mortel en faveur duquel

1. Nom du château et des domaines et vignobles appartenant à Montesquieu.

s'est attendri le vieux cœur desséché de la maîtresse de céans. Il est vrai qu'on ne la paie guère de retour. Ce seigneur d'outre-Manche, dont le chétif physique est aussi sec que le moral, et qui a de l'esprit comme dix, passe sa vie à se moquer des gens; il n'épargne personne, ni morts ni vivants, depuis le duc de Mirepoix qu'il traite de momie ambulante, jusqu'à Montaigne, « ce pédant radoteur, dit-il, qui veut nous apprendre à mourir, comme si ce n'était pas la chose du monde qu'on est le plus sûr de faire sans l'avoir apprise ».

Quant aux Encyclopédistes, à l'exception de d'Alembert, ils brillaient généralement par leur absence. Diderot ne vint qu'une seule fois chez Mme du Deffand; « il n'y a pas d'atomes crochus entre nous », écrivait-il à Sophie Volland. Pour la marquise, quoiqu'elle plaçât, ce qui était tant soit peu matérialiste, le siège de l'âme dans l'estomac, elle goûtait médiocrement ces grands démoliseurs du trône et de l'autel.

Les dames, qui se sont un peu attardées à leur toilette, paraissent à leur tour : c'est la maréchale de Luxembourg, veuve en premières noces du duc de Boufflers. Dernièrement, elle a causé quelque scandale dans le bureau d'esprit, en donnant un soufflet au comte de Tressan qui s'était imprudemment déclaré l'auteur du quatrain bien connu :

Quand Boufflers parut à la cour,
Chacun crut voir la mère d'Amour;
Chacun s'empressait de lui plaire,
Et chacun l'avait à son tour.

Derrière la maréchale entrent successivement les duchesses d'Aiguillon, d'Anville, de Mirepoix, de Châtillon, de Valentinois; la comtesse de Flamarens, une Vénus de l'*Énéide*, pour laquelle avait soupiré jadis le président Hénault ; Mme de Stainville qui, tandis que son mari entretenait la Beaumesnil, nymphe d'Opéra, filait le parfait amour avec l'acteur Clairval, de la Comédie-Italienne ; la duchesse de la Vallière, quinquagénaire mais belle encore, qui avait une intrigue avec le chanteur Jélyotte ; la comtesse de Boufflers, l'*idole du Temple*, dont Walpole disait : « Il y a en elle deux femmes : celle d'en haut et celle d'en bas ». « Laquelle des deux préfère Mgr le prince de Conti ? » demandait un malin. — Ma foi, répondait-on, cela dépend de l'heure et du moment. » En résumé, sauf Mme Necker, qui représentait la vertu, beaucoup de femmes légères dans ce salon *dernier bateau* de l'époque, si l'on nous permet l'expression toute moderne, ce qui inspirait à un familier de l'endroit, M. du Bucq, cette pensée philosophique peu flatteuse pour le sexe : « Nous prenons les femmes pour ce qu'elles ne sont pas, et nous les quittons pour ce qu'elles sont ».

N'oublions pas la tribu des Boufflers qui est là, depuis la marquise, jadis perle de la petite cour du roi Stanislas, jusqu'au chevalier, l'auteur d'*Aline*, gentil papillon qui devait, hélas ! finir dans la peau d'un académicien maussade. On se chuchote derrière l'éventail les petits vers assez lestes que lui suggéra, deux jours auparavant, une gravure biblique représentant

Loth, le patriarche, un peu agacé par ses filles :

Il but,
Il devint tendre,
Et puis il fut...
Son gendre.

Mais chacun se tait ; Mme du Deffand vient de recevoir une de ces lettres que Marmontel lisait à haute voix, et qui faisaient les délices des habitués. Du fond du château où il avait été ensevelir sa douleur et ses regrets, le chevalier d'Aydie écrivait souvent à la marquise. C'est dans son salon qu'avait commencé, dix ans auparavant, cette touchante idylle, ce roman si tristement dénoué des amours du chevalier avec la jeune Circassienne Aïssé qui traversa le XVIIIe siècle comme une vision radieuse, et dont lord Bolingroke disait : « J'aimerais mieux avoir découvert le secret de lui plaire, que la quadrature du cercle ».

Seuls, d'Alembert et Mlle de Lespinasse n'écoutent pas ; ils se sont ménagé un tête-à-tête derrière un paravent. La demoiselle de compagnie semble émue, sa voix tremble, et ses yeux sont baignés de larmes.

« Non, non, dit-elle, n'essayez plus de me retenir ; cette fois, c'est décidé, je romprai ma chaîne, je fuirai cette maison où l'on m'accable de fatigues et d'humiliations. »

D'Alembert la regarde avec une commisération attristée.

« De grâce, mon amie, calmez-vous ; on ne vous abandonnera pas ; nous nous concerterons tous pour

vous assurer une existence honorable. Tâchez seulement de supporter quelque temps encore cette vieille Parque grognon, que je déteste pour le martyre qu'elle vous inflige.

— Eh ! le puis-je ? Je suis à bout de forces et de patience. La petite rente de cent écus que m'a laissée ma mère suffira à mes besoins. Du pain noir et la liberté, c'est tout ce que je réclame. »

Elle n'en peut dire davantage, on l'appelle ; elle essuie précipitamment ses yeux, et s'en va, moitié servante, moitié demoiselle, remplir les devoirs qui lui incombent : avancer un fauteuil, attiser le feu, ou allumer les lampes.

La scène que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur se renouvela plus d'une fois. Sans d'Alembert qui la soutient et la console, il y a longtemps que Lespinasse aurait quitté Mme du Deffand. La conformité de leur naissance a rapproché ces deux enfants de l'amour. Mais si le philosophe éprouve une de ces tendresses aveugles, tenaces, absolues, qui ne finissent qu'avec la vie, Julie n'a de son côté qu'une amitié très solide et très douce que nous appellerions volontiers la raison du cœur. Mlle de Lespinasse n'avait plus alors l'éclat de la prime jeunesse ; dix ans de veilles et de luttes quotidiennes la vieillissaient avant l'âge ; n'importe, brune, mince, élégante, la petite vérole, dont elle avait subi les atteintes, n'enlevait rien au charme piquant de sa physionomie. Une gravure du temps nous la montre, l'ovale allongé, les yeux pleins de flamme, le teint pâle, les lèvres très en relief, dessinées tout exprès pour le

baiser. C'est bien ainsi qu'on pouvait se la figurer. Mme Suard, dans ses Souvenirs, la déclare laide ; c'est un peu sévère ; laide ou non, elle séduisait quand même, et davantage que les belles ; elle aurait pu, à bon droit, s'appliquer ce mot célèbre d'une ambassadrice : « Je ne suis pas jolie, je suis pire ! » Dans ce salon, dont la maîtresse prétendait la traiter en subalterne, elle était reine ; on faisait cercle autour d'elle pour écouter cette parole à laquelle la chaleur de l'âme prêtait une émotion communicative, et, dans son « tonneau », la vieille du Deffand en séchait de jalousie. Jusqu'au président Hénault qui, prétend Laharpe, eut un instant quelque velléité d'épouser la demoiselle de compagnie ; en tout cas, il l'admirait fort, crime irrémissible aux yeux de la marquise. Une découverte qu'elle fit acheva de l'exaspérer. Chaque jour, avant que son salon s'ouvrît, tandis qu'elle dormait encore, d'Alembert, Marmontel, Chastellux, Condorcet et quelques autres, avaient pris l'habitude de venir deviser dans la cellule de Lespinasse. Là, on s'en donnait à cœur-joie ; c'était le fruit défendu, et, peut-être, le meilleur moment de la soirée, de telle sorte que six heures sonnaient parfois sans que personne, à commencer par Julie, songeât à aller retrouver Mme du Deffand. Certes, Mlle de Lespinasse était répréhensible d'avoir souffert et même provoqué ces réunions clandestines ; il y avait là un oubli des convenances qui devait profondément blesser une femme rendue plus susceptible encore par sa cruelle infirmité. L'indiscrétion d'un serviteur révéla ce qu'on s'efforçait de cacher.

Dieu sait à quels éclats, à quels cris et quelles injures s'emporta la marquise, lorsqu'elle connut ce qu'elle appelait : « la trahison du serpent nourri et réchauffé dans son sein ». C'est à la suite de cette explication violente que la pauvre fille, éperdue, ne sachant que devenir, tenta de s'empoisonner. Le raccommodement qui suivit ne dura guère, et, quelque temps après, Mlle de Lespinasse quitta définitivement la maison, pour aller s'installer rue Saint-Dominique, presque en face du couvent Saint-Joseph. De ses fenêtres, elle pouvait apercevoir la lucarne de cette chambrette où elle avait si souvent pleuré.

D'Alembert ne se trompait pas en comptant sur le zèle des amis. En vain, Mme du Deffand voulut-elle leur imposer l'option entre elle et sa lectrice ; presque tous se montrèrent récalcitrants. La maréchale de Luxembourg, et ce ne fut pas un mince crève-cœur pour sa vieille amie, offrit un mobilier complet ; le duc de Choiseul obtint du roi une gratification annuelle de 1.500 livres ; Mme Geoffrin joignit à la pension de 1.000 écus, servie généreusement par elle à Mlle de Lespinasse, la moitié du produit de la vente de trois beaux tableaux du peintre Vanloo. Le tout réuni permit à la transfuge de tenir un train modeste mais convenable. Il paraît qu'au XVIIIe siècle on trouvait encore des amis dévoués jusqu'à la bourse.

Grimm, dans un de ces prônes facétieux adressés aux fidèles de l'*Encyclopédie*, écrivait : « Sœur Lespinasse fait savoir que sa fortune ne lui permet pas

d'offrir à dîner ni à souper, mais qu'elle n'en a pas moins envie de recevoir les frères qui viendront digérer chez elle ».

Le salon était assez vaste pour les contenir tous; si l'on n'y voyait pas, comme chez Mme du Deffand, des tentures de moire bouton-d'or rattachées par des rubans couleur de feu, les meubles y abondaient. Écoutez plutôt cet inventaire digne d'un commissaire-priseur: une toilette en acajou, un secrétaire à cylindre de bois garni d'ornements de cuivre doré, une armoire en bois de rose formant bibliothèque, une autre en bois de placage; une table ronde en acajou, une table carrée couverte de livres et de brochures, également en acajou, une petite chiffonnière en merisier, deux commodes Régence en bois de rose, à ventre rebondi; trois bergères garnies de coussins de damas vert, et deux autres en satin Dauphine à fond blanc; une ottomane en velours d'Utrecht cramoisi, sept fauteuils *idem*, deux fauteuils-cabriolet et un de l'espèce dit à la Reine, plus un fauteuil de bureau recouvert de maroquin rouge, quelques chaises éparses çà et là; sur la cheminée, une pendule de chez Masson, accompagnée des bustes de d'Alembert et de Voltaire; appendues aux murs, des estampes, entre autres la *Petite fille*, de Greuze, *pleurant la mort de son oiseau*, l'*Embarquement à Cythère*, de Watteau, et vous aurez l'idée de cette pièce spacieuse, au mobilier disparate, qui, le jour, se transformait à volonté en cabinet de toilette ou de travail. Sur ces fauteuils à la Reine et ces bergères en velours

d'Utrecht, qu'une épicière dédaignerait aujourd'hui, venaient s'asseoir Grimm, Condorcet, Turgot, Saint-Lambert, Condillac, Suard, Diderot, d'Holbach, et même le président Hénault qui, une fois par hasard, avait du caractère.

Julie ne subissait plus aucune contrainte, et pouvait donner l'essor à ses brillantes facultés. « Elle jouait de la conversation, nous dit Marmontel, avec un art qui tenait du génie ; chez elle les gens les plus divers, pris çà et là dans le monde, étaient si bien assortis, qu'ils s'y trouvaient en harmonie comme les cordes d'un instrument monté par une main habile. Dans aucun salon la conversation n'était plus vive ni plus déliée ». Recevoir tous les jours pendant quatre heures, soutenir l'entretien sans langueur et sans vide, avec ce talent de jeter la pensée en avant, de la donner à débattre à des hommes supérieurs comme Condillac ou Diderot, discuter soi-même avec une précision logique, quelquefois avec une chaleureuse éloquence, évoquer à propos des idées nouvelles, et varier l'entretien avec l'aisance et la facilité d'une fée qui change le décor d'un coup de sa baguette magique, telle apparaissait celle que Mme du Deffand appelait ironiquement la Muse de l'Encyclopédie, et que nous nommerions, nous, la Muse de la conversation. Pas même une table de jeu ou un clavecin, dans ces réceptions dont l'esprit faisait seul tous les frais. Mlle de Lespinasse ne pouvait donner à ses hôtes que quelques verres de limonade ou quelques bonbons épars dans des boîtes sur la cheminée, mais

avec quelle gentillesse elle les offrait! Le témoignage d'une femme n'est pas suspect! « Nulle mieux qu'elle, dit Mme Suard dans ses Souvenirs, n'avait la perfection des grâces que donne l'habitude du monde, la noblesse du maintien, le naturel parfait et le sentiment exquis des convenances. » Laharpe, Grimm, Marmontel, l'abbé Morellet, tous sont d'accord pour rendre justice à l'incomparable maîtresse de maison; pas une seule note dissonante, dans ce concert de louanges. De 1764 à 1776, époque de sa mort, la société la plus nombreuse et la plus choisie ne manqua jamais à Mlle de Lespinasse.

Dans une de ses *Causeries du lunai*, Sainte-Beuve nous dit: « Quand Mlle de Lespinasse et la marquise du Deffand se séparèrent, les amis furent forcés d'opter entre l'une ou l'autre, et il n'y eut moyen pour aucun de continuer de se maintenir auprès des deux rivales ». Nous sommes fâchée de donner un démenti à l'illustre mort; il n'a pas pris la peine ou il n'a pas voulu se renseigner auprès des contemporains qui, tous, nous affirment que Mme du Deffand n'en prenait pas son parti, mais qu'au sortir du couvent de Saint-Joseph ses familiers eux-mêmes venaient rendre hommage à la Muse qui les accueillait à merveille. Sans fortune et sans beauté, cette femme avait su se créer une puissance; l'esprit alors n'était-il pas souverain? Grandes dames ou financières, toutes, amies de Mme du Deffand, ne dédaignaient pas de venir dans ce modeste logis prendre part à ces joutes brillantes de l'esprit. C'était bien entendu la maréchale de Luxembourg; puis cette belle duchesse

de la Vallière qui inspirait à Mme d'Houdetot les vers suivants :

La nature, prudente et sage,
Força le temps à respecter
Les charmes de ce beau visage,
Qu'elle n'aurait pu répéter.

C'était encore la duchesse de Châtillon, admiratrice passionnée de Mlle de Lespinasse[1] ; la comtesse de Brionne, que Marmontel comparait à Minerve ; Mmes de Flamarens, de Marchais et Necker, la comtesse de Forcalquier, surnommée la Bellissima, petite personne très mignonne et très formée, comme Rousseau aimait les femmes et comme Fragonard les peignait. C'est elle qui, un jour, ayant reçu une gifle de son mari, courut chez un avocat, lequel lui dit que, pour tirer parti de la chose, il fallait absolument des témoins; sur quoi, elle retourna en hâte à son hôtel et, appliquant à son tour un soufflet sur la joue du brutal : « Tenez, monsieur, voilà votre soufflet, je vous le rends, je n'en peux rien faire ». En ce moment, dans le salon de Mlle de Lespinasse, elle est en coquetterie avec Condorcet, le philosophe timide qui, à l'occasion, savait si bien parler rubans et dentelles aux femmes ; il raconte à la Bellissima que, jusqu'à l'âge de huit ans, sa mère l'a habillé en fillette, et voué à la Vierge, ce qui ne le rendit pas plus dévot par la suite. Pendant ce temps Marmontel se glisse dans les coins pour faire sa cour aux jolies personnes ; Laharpe écarquille ses gros yeux pour admi-

1. Celle-ci laissa par testament son perroquet à la duchesse de Châtillon.

rer Mme Suard, l'idole qui l'enchaîne pour l'instant ; le comte de Schomberg lit au chevalier d'Aguesseau et au comte de Crillon un article de la *Gazette de Hollande* où il est question d'une histoire de revenants ; ce brave à tous crins ne croit pas en Dieu, mais il croit fermement aux revenants ; l'abbé Arnaud emplit le salon des éclats de sa voix tonnante, se chamaillant avec Chastellux, Saint-Lambert et Roucher au sujet du nouvel opéra de Gluck. Condillac et Turgot, plus calmes, causent d'économie politique ; l'abbé de Boismont se vante effrontément d'avoir joué la veille, avec succès, chez la Guimard, le rôle de Scapin dans la comédie de Molière ; plus canonique, l'abbé de Saint-Pierre[1] tâche de recruter des partisans pour une grande réforme de l'orthographe qu'il médite ; l'abbé Raynal confesse à Mme Necker que, étant jésuite à Pezenas, il prêchait pas mal, mais qu'il avait un *assent* de tous les diables ; et le marquis Carracioli, retour de la Grande-Bretagne, déclare à Mlle de Lespinasse, qu'en Angleterre, en fait de fruits mûrs, il n'a mangé que des pommes cuites.

De cinq heures à dix heures du soir, c'est une allée et une venue continuelles ; pas une minute l'ennui ne se glisse dans ce salon dont on pourrait dire, parodiant le mot de Talleyrand[2] : « Qui n'a pas causé chez Mlle de Lespinasse ignore la douceur de la conversation ». Point d'entraves mises, comme dans d'autres salons,

1. Qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, né un demi-siècle plus tôt.

2. « Qui n'a pas vécu sous le Directoire, ignore la douceur de vivre. »

à la liberté de la discussion : politiques ou religieuses, toutes les questions hardies, à l'ordre du jour, trouvent là un écho complaisant. Le règne des journaux et des assemblées parlementaires n'était pas encore venu ; c'est donc dans les bureaux d'esprit que pouvait se manifester le grand courant de l'opinion publique. Quant aux conférences, si à la mode aujourd'hui, elles étaient inconnues ; les lectures y suppléaient. Les titulaires des bureaux d'esprit tenaient à honneur d'offrir à leurs habitués la primeur des œuvres d'écrivains en renom. C'est ainsi que Laharpe lut chez Mlle de Lespinasse sa tragédie de *Barnevelt*, et que Bernardin de Saint-Pierre, plus heureux que dans le salon de Mme Necker, lorsqu'il y lut *Paul et Virginie*, obtint un succès éclatant avec la relation de son voyage à l'île de France. Il courait sur le jeune auteur une légende qui le rendait intéressant, et que les dames se contaient à l'oreille. A Dresde, où il était allé comme ingénieur des ponts et chaussées, il fut un soir enlevé par une courtisane de grande marque, et traité comme Renaud dans les jardins d'Armide. Après huit jours de fêtes et d'ivresses, on lui rendit la liberté. Revenu à Paris, il y végétait, donnant des leçons de mathématiques, et son logis mesquin de la rue des Maçons-Sorbonne ne ressemblait guère au palais de l'enchanteresse. Ils ne roulaient pas précisément sur l'or, ces hommes de lettres recherchés dans les cercles élégants de la finance et de la noblesse. Marmontel logeait chez une fruitière, dans la vilaine petite rue du Paon qui, depuis, a fait

place au boulevard Saint-Germain ; il vivait de fromage et de charcuterie, en commun avec son ami Beauvin, aussi pauvre que lui ; le ménage Suard, le petit ménage, comme l'appelait les intimes, n'aurait pas toujours eu le nécessaire sans la bonne Mme Geoffrin ; le poète Roucher et sa jeune femme étaient des plus misérables, vivant d'amour et d'eau claire. Dorat n'avait jamais un sou vaillant, et, une heure avant sa mort, il but un bouillon qu'une voisine lui donna par charité. Ce rimeur prétentieux n'était pas de la coterie de Mlle de Lespinasse, et elle s'employa de son mieux pour l'empêcher d'entrer à l'Académie. En revanche, elle crocheta les portes de la docte assemblée pour y faire pénétrer son protégé, le chevalier de Chastellux, causeur spirituel, mais prosateur médiocre, dont la postérité n'a pas daigné se souvenir. On accusait Julie de s'immiscer un peu trop dans les choses académiques. La vérité est que, dans le salon de la rue Saint-Dominique, on faisait et on défaisait les candidatures ; d'Alembert, l'oracle, le grand prêtre du lieu, était alors secrétaire perpétuel de la Compagnie fondée par Richelieu. Lors de la rupture de Mme du Deffand avec Mlle de Lespinasse, il jura ne ne plus remettre les pieds au couvent de Saint-Joseph, et il tint parole ; mais, chaque jour, pendant une année, il fit le voyage de la rue Michel-Lecomte à la rue Saint-Dominique. Le correspondant du roi de Prusse habitait toujours chez la vitrière, sa nourrice, couchant dans le petit lit à tombeau qui servait jadis à l'écolier, et chiffrant de l'algèbre toute la journée

dans une chambre mal aérée. Rien d'étonnant à ce qu'il finît par contracter une fièvre putride. On le transporta chez ses amis Watelet, faubourg du Temple, et Julie s'installa à son chevet, le soignant comme la plus dévouée des sœurs de charité. Revenu à la santé, il vint habiter le troisième étage de la maison occupée par son amie. Les deux appartements étaient reliés par un escalier intérieur aboutissant à la cuisine. Quoiqu'on fût d'une extrême indulgence au XVIIIe siècle, ces petits arrangements firent un peu jaser ; on alla même jusqu'à parler d'un mariage prochain ; d'Alembert s'en indigna. « Je vous jure, écrivait-il à Voltaire, qu'il n'y a entre moi et Mlle de Lespinasse que l'estime et la douceur de l'amitié. Que deviendrais-je avec une femme et des enfants ? Cette fausse nouvelle a dû être lancée par un des dix locataires qui habitent notre maison, ou plutôt par Mme du Deffand : une vieille et infâme catin comme elle ne croit pas aux femmes honnêtes ; heureusement, elle est connue, et crue comme elle le mérite. » Pourquoi cette grande colère ? Ici, le rédacteur en chef de l'*Encyclopédie* nous semble un peu jésuitique. Certes, il ne pouvait le nier, il aimait d'amour, quoiqu'on ne le payât pas de la même monnaie. Malgré tout son esprit et son talent, il n'était pas taillé de façon à tourner la tête aux femmes, avec son buste étroit, ses petits yeux de souris, son nez pointu, son sourire amer et sa voix perçante qui rappelait — faut-il le dire ? — celle de certains artistes de la chapelle papale. Marmontel nous affirme que les rapports de

d'Alembert et de Mlle de Lespinasse restèrent toujours dans les bornes d'une chasteté absolue. Nous ne demandons pas mieux que de le croire. Peut-être y avait-il pour cela de bonnes raisons. Les médisants prétendaient que le Grand Turc aurait pu impunément confier au philosophe la garde de ses trésors féminins. « C'est un dieu ! s'écriait un admirateur enthousiaste de d'Alembert. — Eh bien ! si c'est un dieu, répliquait la duchesse de Chaulnes qui avait volontiers le mot leste, il aurait bien dû commencer par se faire homme. » Et Rousseau, dans ses *Confessions*, parlant des relations du grand mathématicien et de son amie, nous dit perfidement : « Ils ont même fini par faire ménage ensemble, en tout bien tout honneur, s'entend ; et cela ne peut même s'entendre autrement ».

Quoi qu'il en soit de racontars vrais ou faux, que nous donnons ici sous toutes réserves, il est certain que Julie n'était pas d'humeur à se contenter d'une tendresse égale et tranquille, sans ravissements et sans orages. Étant chez Mme du Deffand, elle aima passionnément un noble Irlandais, sir Taaffe, et elle avait beaucoup pleuré lorsqu'il reprit le chemin de son île natale. Elle vécut quelque temps dans cette douce indifférence, ce Nirvâna du cœur qui a bien aussi son prix. Vers la trente-cinquième année, moment de crise si redoutable pour les femmes, l'amour devait la ressaisir comme une proie magnifique, et lui faire payer capital et intérêts. Il y avait à Paris un jeune Espagnol fort apprécié dans la haute société : le marquis de Mora, fils

MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

du comte de Fuentes, ambassadeur d'Espagne. Homme d'un mérite supérieur, et destiné au plus brillant avenir, doué de la plus jolie figure, d'un de ces tempéraments, à la fois doux et impétueux, qui plaisent tant aux femmes, le marquis était un charmeur. On le présenta un soir chez Mlle de Lespinasse ; ce fut pour tous deux le coup de foudre des romans de l'Astrée. Ainsi que cela arrive quelquefois, les vingt-cinq ans de Mora s'attachèrent éperdûment à la maturité savoureuse de Lespinasse ; elle, de son côté, trouvait en lui l'idéal longtemps rêvé. De part et d'autre, l'ivresse fut indicible. Mais tous les grands bonheurs se paient cher, et Julie devait bientôt l'éprouver. Le climat de Paris, la vie mondaine, avaient ébranlé, surmené la santé délicate du méridional. Peut-être aussi sa famille craignait-elle de le voir assez sérieusement épris pour épouser l'objet de sa flamme. Toujours est-il que, s'arrachant avec désespoir des bras de son amie, Mora retourna en Espagne. Il écrivait chaque jour, plutôt deux fois qu'une, à sa bien-aimée, et d'Alembert, le pauvre homme ! allait lui-même chercher les lettres à la grande poste. Mais la correspondance est une faible consolation pour un cœur qui souffre. Les amis de Julie s'efforçaient vainement d'adoucir sa peine, et elle-même cherchait, sans y parvenir, à oublier. Un matin, par un beau soleil printanier, elle partit pour aller passer la journée à Argenteuil, au Moulin-Joli, chez le peintre-littérateur Watelet. Cette journée-là devait faire époque dans sa vie.

Le dîner, arrangé pour distraire la mélancolie de

Lespinasse, réunissait plusieurs célébrités du jour, Julie n'en distingua qu'une seule : c'était un colonel de vingt-neuf ans, le comte de Guibert, dont la société parisienne s'était engouée depuis peu. Non content d'avoir déjà publié plusieurs traités de tactique militaire, il écrivait des tragédies, avec la prétention d'être joué au Théâtre-Français. Il venait, comme tout homme de lettres qui se respectait, de faire le pèlerinage de Ferney, et Voltaire, rendant compte de cette visite à d'Alembert, écrivait : « Ce docteur en l'art d'assassiner les gens m'a paru le plus doux et le plus poli des hommes ». Le roi de Prusse, le Grand Frédéric, moins indulgent, ajoutait un peu plus tard : « Ce monsieur-là veut aller à la gloire par tous les chemins ».

Lespinasse fit trêve à son chagrin pour conquérir cet auditeur qui en valait bien la peine ; jamais elle n'avait tiré de son esprit plus éblouissantes fusées ; lui, semblait l'écouter avec une admiration recueillie, et, le dîner terminé, il lui offrit le bras pour passer dans les jardins que Laharpe, avec le langage prétentieux du temps, proclamait élyséens. Mme Vigée-Lebrun nous a tracé, non avec le pinceau mais avec la plume, un séduisant croquis de ces jardins du Moulin-Joli, des premiers qui aient été dessinés à l'anglaise. Qu'on se figure un parc coupé en deux par la Seine ; on accédait de l'un à l'autre bord par un pont de bateaux, orné de caisses fleuries et de sièges rustiques. Des arbres de haute futaie, d'un ton vigoureux, ombrageaient les deux rives. Traversant le pont, Julie et son compagnon s'engagèrent dans

une allée où les saules pleureurs s'arrondissaient en berceaux, laissant mollement tomber dans la Seine leurs grappes d'un vert pâle. A l'extrémité de l'île, un de ces saules, d'énorme dimension, formait comme une voûte, sous laquelle un banc de mousse invitait au repos et à la rêverie. Ce fut vers cette poétique retraite que les deux promeneurs dirigèrent leurs pas. Hasard ou préméditation, personne ne les avait suivis. Ce jour-là tout chantait le printemps ; le ciel était si bleu, l'eau si limpide, les oiseaux si gais, et M. de Guibert si pressant ! Parfois, les absents ont tort ; Lespinasse se défendit mal ; un instant, elle oublia l'amant idolâtré qui souffrait loin d'elle. Quand elle revint de cette minute d'égarement, hélas ! il était trop tard. Le remords, et ce fut là son châtiment immédiat, devait la poursuivre sans relâche jusqu'à la tombe ; désormais, elle put répéter ce refrain du doux poète Florian, que toutes les belles dames soupiraient devant leur clavecin : « Plaisir d'amour ne dure qu'un moment ; chagrin d'amour dure toute la vie ».

C'est un cas psychologique bien étrange que cette dualité d'affection, contre laquelle Julie se débattra vainement, comme l'oiseau pris au piège ; elle a trahi Mora, qu'elle adore toujours, et celui pour lequel elle l'a trahi, elle l'aimera aussi, éperdûment, follement. Qu'on ne la condamne pas trop vite, ce n'est point une dépravée comme la plupart des femmes de son époque, c'est, avant tout, une cérébrale, victime brûlante et dévorée de son imagination et de ses nerfs, témoins les lettres

dont elle accable le comte de Guibert, ces lettres qui restent, nous dit Sainte-Beuve — et ici nous sommes de son avis, — comme un des monuments les plus curieux et les plus mémorables de la passion. Écoutez-la plutôt, l'exaltée : « Mon ami, je vous aime comme il faut aimer : avec folie, transport, désespoir ». Et, après une scène violente : « Mais quand je vous hais c'est que je vous aime à un degré de passion qui égare ma raison ». Et ailleurs : « Aimer et souffrir, le ciel et l'enfer, voilà à quoi je me dévouerais, voilà le climat que je voudrais habiter, et non cette zone tempérée dans laquelle vivent les sots et les automates qui nous entourent ». Qu'elle est vraie cette maxime de la Rochefoucauld : « L'esprit des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison ». Lespinasse en est la preuve vivante ; elle divague parfois assurément, mais aussi ne fait-elle pas pitié, la pauvre névrosée, lorsqu'elle se plaint d'une façon si touchante : « Vous savez combien cette âme, entraînée par une force irrésistible, a peine à se modérer et à se calmer ; elle vous désire, elle vous craint, elle vous aime, elle s'égare, et, toujours, elle est à vous et à ses regrets ! » Ses regrets, elle y revient, elle y insiste, parlant sans cesse de l'autre. Quelquefois même elle éclate en reproches : « C'est vous qui avez troublé, renversé le bonheur de cette âme si tendre ; c'est vous qui nous avez condamnés tous deux à un malheur affreux, et c'est vous que j'aime ! » N'est-il pas navrant, cet aveu échappé à des lèvres repentantes ? Comme la Phèdre antique, jouet de la fatalité et des

passions, on sent que Julie se méprise, qu'elle a honte d'elle-même. Pour tendres qu'ils fussent, ces reproches n'amusaient pas toujours M. de Guibert. En échange de l'adoration dont il était l'objet, il ne pouvait rendre qu'une affection courtoise, dosée, intéressée même, car l'influence de Julie dans les choses littéraires n'était pas à dédaigner. Certes, il n'était pas le premier venu, celui qui sut inspirer une telle passion à Mlle de Lespinasse, et qui devait être plus tard le premier amour de Germaine Necker : c'était, paraît-il, dans la destinée de cet homme, de conquérir les femmes d'élite. S'il ne possédait pas les hautes capacités de M. de Mora, il avait l'intelligence facile, prompte, ouverte sur toutes espèces de sujets, et quoiqu'il ne s'élevât guère au-dessus du médiocre, l'habileté de se faire passer auprès de bien des gens pour un génie supérieur. Préoccupé avant tout de visées d'ambition, cet égoïste était incapable d'une passion sérieuse ; Lespinasse s'en désespérait. Qu'il ressemblait peu à l'autre, l'Espagnol avec lequel son cœur battait si bien à l'unisson ! Le comte avait dû blesser au vif sa trop impressionnable amie, le jour où elle lui écrivit, à propos du *Livre de l'Esprit* qui valut tant de blâme à son auteur : « Helvétius à raison ; c'est l'intérêt personnel qui couvre tout, qui anime tout ; les imbéciles qui attaquent Helvétius n'ont sans doute jamais aimé ni réfléchi ». Plus loin elle ajoute : « Que j'aurais de mal à dire de la vie, si je n'avais connu M. de Mora ! »

Au milieu de cette correspondance si active, Julie envoie toujours des lettres en Espagne. Mora se dou-

tait-il de l'infidélité dont il avait été victime ? Lespinasse eut-elle toujours assez d'empire sur elle-même pour ne pas laisser entrevoir son secret ? Que sont devenues ces lettres, qui brûlaient sans doute le papier, comme celles que Julie adressait à M. de Guibert ? Voilà ce qu'on ignore généralement, mais nous avons là-dessus la bonne fortune de pouvoir renseigner le lecteur : grâce à l'obligeance d'une personne de la famille de Mora, nous savons que le comte de Fuentes, qui n'aimait guère Mlle de Lespinasse, et l'accusait d'être la cause indirecte de la mort de son fils, avait fait un autodafé de toutes les lettres qu'il eût été si intéressant de connaître [1].

Le drame, en effet, va se compliquer. Depuis trois ans qu'il avait quitté la France, Mora n'y pouvait tenir : à tout prix, il lui fallait revoir son amie. Il se met en route pour Paris ; il voudrait brûler étapes et relais ; le mauvais état de sa santé, les fatigues du voyage qui, alors, ne se faisait pas si commodément qu'aujourd'hui, l'obligent à s'arrêter à Bordeaux. Bientôt son mal s'aggrave, la vie abandonne ce corps épuisé. Sur son lit de mort, la main tremblante, les yeux déjà voilés, le front mouillé d'une sueur d'agonie, il trace ces mots à peine lisibles : « J'allais vous revoir ; ce voyage m'a tué, il faut mourir, quelle affreuse destinée ! Mais vous m'avez aimé, et je meurs pour vous, c'est encore du bonheur ! »

Quelle femme n'eût été touchée jusqu'au fond de l'âme, d'un pareil adieu ? En le recevant, Lespinasse voulut mourir ; si le rocher de Leucade s'était trouvé

1. La Vie du comte de Mora, écrite en espagnol, n'a jamais été traduite.

sur les bords de la Seine, elle se fût précipitée comme cette Sapho d'ardente mémoire, à laquelle Marmontel la comparait volontiers. On devine que la première explosion de sa douleur se tourne contre M. de Guibert. « Et c'est vous qui m'avez rendue infidèle ! » s'écrie-t-elle. Peut-être y a-t-il là un peu d'injustice, et, dans cette faute irréparable, il faut avouer que Julie est bien pour quelque chose. N'importe, la blessure est inguérissable, elle ne se refermera jamais. A partir de ce moment, la fièvre la brûle, ses nerfs sont dans un état d'ébranlement perpétuel ; sans l'opium, elle ne saurait reposer un instant, et sa poitrine, affaiblie par le métier de lectrice nocturne qu'elle a fait si longtemps, est sérieusement attaquée. Ses lettres deviennent de plus en plus sombres, et, il faut l'ajouter, de plus en plus éloquentes. Signalons entre autres celle datée : Minuit 1775, commençant par ces mots : « Il y a un an, qu'à pareille heure, M. de Mora fut frappé du coup mortel ; mon cœur, mes yeux, sont pleins de larmes ; ah ! mon ami, je n'aurais pas dû vous aimer ! »

C'est là son éternel refrain, l'obsession qui la tue ; elle voudrait de bonne foi, ne plus aimer cet homme, et donner au mort la fidélité qu'elle n'a pas su conserver au vivant, mais la force lui manque pour accomplir son sacrifice, en finir avec l'amour, arracher cette tunique de Nessus que les passionnées ne dépouillent qu'avec les lambeaux de leur chair. Un jour, elle redemande impérieusement ses lettres ; le lendemain, elle fait amende honorable, s'accusant, s'humiliant avec toutes

les lâchetés d'un cœur épris. A ces lamentations son correspondant répond le plus souvent par de froides impertinences. L'ignorait-elle donc? aimer un homme, c'est lui donner le droit de vous martyriser. Ce n'est pas encore assez: le bourreau ne veut-il pas se marier? Il l'annonce, sans trop de préambule, à son amie. C'est la dernière station de ce calvaire qu'il lui faut gravir. D'abord elle s'indigne, elle se révolte ; puis elle courbe la tête, et se résigne au plus douloureux des supplices : voir l'homme aimé s'unir à une autre. L'occasion est belle pour rompre sa chaîne ; elle jure de ne plus revoir celui qui la fait tant souffrir, mais cet amour insensé est de ceux que n'arrêtent ni les barrières, ni les impossibilités sociales ; elle persiste, malgré tout, à adorer M. de Guibert, sans rien lui demander que la faveur de se laisser aimer. Plus d'une fois, dans le monde, elle rencontrera la comtesse de Guibert ; elle aura le courage de la saluer, et de lui sourire. « J'ai été au-devant de votre femme, écrit-elle ; je lui ai parlé de sa santé, de ses talents, de tout ce qui était dans le salon autour de nous ; j'ose vous répondre que vous entendrez dire que je suis bien aimable, et que vous n'en croirez rien. » Mlle de Lespinasse ne se doutait guère alors que l'épouse dont elle enviait le bonheur, publierait un jour ces lettres où la passion jaillit comme la lave du volcan, ces lettres que, pour notre satisfaction, le vaniteux Guibert eut le tort de ne pas détruire. Détail curieux : Barrère, le Barrère de la Terreur, qui raffolait de littérature sentimentale, devait aider la comtesse à mettre au jour

cette correspondance. Heureux celui qu'on appelait l'Anacréon de la guillotine, s'il n'avait jamais eu de crime plus lourd sur la conscience !

Dans sa douleur Julie se cramponne au monde, comme une autre, plus croyante, se rattacherait à la dévotion. Jamais son salon n'eut plus de vogue qu'en ces moments où son cœur est si déchiré. Les carrosses de la noblesse encombrent l'étroite rue de Bellechasse, les falbalas des grandes dames traînent le long des marches de son escalier obscur; les émotions qui l'agitent, loin de rien enlever à l'attrait de sa conversation, la rendent plus vive, plus étincelante. Le comte de Guibert lui-même, quand il est là, reste sous le charme; elle ne déraisonne que lorsqu'il s'agit d'amour, la pauvre créature! Mais, le dernier des visiteurs parti, le masque tombe subitement, et, comme l'actrice qui rentre dans la coulisse, Julie s'affale, épuisée, sur un fauteuil, secouée de spasmes nerveux, criant, sanglotant ; qui reconnaîtrait la gracieuse mondaine de tout à l'heure? D'Alembert, éperdu, s'empresse autour d'elle, la conjurant de se calmer; elle le repousse avec une sorte d'horreur. Est-ce le remords de répondre si mal à tant d'affection? Serait-ce plutôt un effet de la cruelle indifférence des femmes pour une tendresse qu'elles ne partagent pas? Vingt fois son ami est sur le point de lui demander pourquoi elle a changé, et quel crime il a commis pour être traité de la sorte. Mais, à cent lieues de soupçonner la vérité, il met sur le compte de la maladie et de la nervosité féminine ces variations

d'humeur qui le désolent; il reçoit, sans le comprendre, le contre-coup de ces désespoirs dont il ignore la cause. On connaît mal parfois ceux avec lesquels on vit dans la plus étroite intimité, et d'Alembert, ayant à faire le portrait à la plume de Mlle de Lespinasse, écrivait : « Je ne vous dis cela qu'à l'oreille : il n'y a guère de passion chez vous ». Il se méfie si peu, qu'il fait couronner par l'Académie son heureux rival, pour un éloge du maréchal Catinat. Tout cela semble bien romanesque, nous n'inventons rien, cependant: c'est de l'histoire, pure et simple, que nous racontons ici. A ces luttes quotidiennes, les ressorts de la vie s'usent peu à peu chez Mlle de Lespinasse; une toux convulsive déchire sa poitrine. Elle essaie encore de se rendre chez Mme Geoffrin, au dîner des gens de lettres, où, seule de son sexe, elle a le privilège d'être admise ; elle se traîne à une soirée chez l'ambassadeur de Naples, si pâle sous son rouge, qu'on croirait voir une morte en rupture de cercueil. On est obligé de la ramener précipitamment chez elle, prise de convulsions d'estomac. Cette nuit-là même, aussitôt la crise passée, encore brisée, elle saisit une plume pour écrire à M. de Guibert.

En dépit des efforts de la volonté, il lui faut fermer son salon; c'est maintenant autour de sa chaise-longue que viennent se grouper les intimes ; elle leur dit toujours des choses charmantes, mais cette voix a perdu son timbre vibrant ; ce n'est plus qu'un souffle, un murmure qui bientôt va s'éteindre, et elle le sent mieux que personne. Elle n'a plus même la force de s'agiter;

désormais, ses lettres n'ont ni acrimonie, ni effusions trop passionnées ; elles sont douces et tristes comme le chant mélancolique du cygne blessé qui va mourir : « Adieu, mon ami, ne m'aimez pas puisque ce serait contre votre devoir et votre volonté, mais souffrez que je vous aime et que je vous le redise, cent fois, mille fois ; jamais avec l'expression qui répond à ce que je sens ». Souffrant lui-même, M. de Guibert ne peut aller chez son amie, mais on vient souvent de sa part savoir des nouvelles de la malade ; elle l'en remercie, tout attendrie : « Oh ! le meilleur des hommes ! il a envoyé deux fois cette nuit prendre de mes nouvelles ».

Au milieu du délire et des visions fantastiques de la fièvre, Julie croit apercevoir l'ombre irritée de Mora, et, sous l'empire de cette impression, elle écrira, quelques heures avant sa mort, la dernière lettre reçue par M. de Guibert : « Que vous êtes bon ! mon ami. Vous voulez ranimer et soutenir une âme qui succombe sous le poids de la douleur ; il fut un temps où être aimée de vous ne m'aurait rien laissé à désirer ; aujourd'hui, je ne veux plus que mourir. Il n'y a point de dédommagement, point d'adoucissement à la perte que j'ai faite, il n'y fallait pas survivre ! » L'obstinée y revient encore, et l'on peut dire que Mora a sa pensée suprême !

On a prétendu que, à ses derniers moments, Mlle de Lespinasse avait refusé de voir d'Alembert et M. de Guibert, ne voulant pas leur laisser l'effrayant souvenir de ses traits bouleversés. Ce serait bien humain, bien

féminin surtout ; mais, en ce qui concerne d'Alembert, c'est absolument faux. Pas une minute il ne consentit à s'éloigner de l'amie qui, avant de mourir, lui demanda, sans s'expliquer davantage, pardon des torts qu'elle avait eus à son égard. Seule la philosophie veilla au chevet de cette libre penseuse ; elle n'appela aucun ministre de Dieu pour la soutenir dans l'épreuve suprême ; ni la foi ni la religion ne vinrent planer au-dessus de cette couche d'agonie ; sans consolation et sans espérance, Lespinasse s'endormit pour l'éternité !

C'était le 23 mars 1776 ; elle avait quarante-deux ans. En la voyant étendue sur son lit, immobile, calme enfin après tant d'orages, on pouvait lui appliquer ce vers de Métastase que Mme de Staël se plaisait souvent à répéter :

Fermosi al fin il cuore che balza tanto.

« Il s'est enfin arrêté, ce cœur qui battait si vite. » La douleur de d'Alembert fut navrante ; plus théâtrale, mais sincère aussi, fut celle de M. de Guibert. Les égoïstes ne perdent pas sans regrets l'admiration et la tendresse où se complaisait leur vanité. Sous ce titre, *Eloge d'Éliza*, le comte rendit un hommage public à celle qui l'avait si follement aimé. Quant à Mme du Deffand, qui déclarait qu'elle ne voudrait pas devoir à Mlle de Lespinasse de la sauver de l'échafaud, la mort ne la désarma pas. Elle avait fait guetter le dernier soupir de la mourante, pour l'expédier tout chaud à Horace Walpole, et Mlle Sanadon, la lectrice qui avait remplacé Julie, écrivit sous sa dictée : « Je ne sais pourquoi

Mlle de Lespinasse est morte cette nuit, à deux heures après minuit : ça aurait été pour moi autrefois un grand événement ; aujourd'hui, ce n'est rien du tout ». Et le soir, recevant ses familiers, elle disait : « Cette demoiselle aurait bien dû mourir quinze ans plus tôt ; je n'aurais pas perdu d'Alembert ».

Celui-ci allait connaître la plus amère des douleurs : celle de découvrir, alors que tout espoir d'explication et de retour est impossible, la trahison d'un être aimé. La veille de sa mort, Mlle de Lespinasse l'avait prié de brûler, sans les lire, tous les papiers contenus dans un grand portefeuille noir : c'étaient les lettres du marquis de Mora. Le malheureux philosophe ne sut pas résister à la tentation, il lut, et apprit ce que lui seul ignorait : l'ami était l'amant. Quelle surprise ! quelle désillusion ! « J'ai perdu avec cette femme seize ans de ma vie, » s'écria-t-il dans son désespoir. Mais la colère céda vite place à l'attendrissement ; dans les promenades qu'il faisait le soir aux Tuileries avec Marmontel, il épanchait son cœur, parlant sans rancune de l'infidèle. « Oui, disait-il, elle était changée, mais je ne l'étais pas, moi ; elle ne vivait plus pour moi, mais je vivais pour elle ! En rentrant, tout à l'heure, je ne vais plus retrouver que son ombre. Ce logement du Louvre, où j'habite désormais, me semble un tombeau, et je n'y entre qu'en tremblant. »

Quelques années plus tard, dans un éloge de Louis de Sacy, le secrétaire perpétuel de l'Académie, faisant allusion à l'amitié qui unissait la marquise de Lambert

à l'académicien, toucha vivement son auditoire ; on sentait qu'une chère image avait posé devant lui, et lui inspirait ces accents qui allaient droit au cœur.

D'Alembert essaya de recevoir trois fois par semaine, et de tenir chez lui des assemblées qu'on appelait conversations. Mais rien ne pouvait le distraire, et il mourut inconsolable, sept ans après la perte de son amie.

N'a-t-il pas été parfois un peu calomnié, ce pauvre charmant dix-huitième siècle ? N'en déplaise à ses détracteurs, il s'y trouvait encore des êtres capables d'une tendresse véritable, et d'un souvenir fidèle pour les morts tant chéris.

OUVRAGES CONSULTÉS POUR « LE SALON DE Mlle DE LESPINASSE »

1° *Mémoires d'un père* (Marmontel).
2° *Mémoires du président Hénault.*
3° *Correspondance de Mme du Deffand.*
4° *Correspondance de Grimm.*
5° *Souvenirs de Mme Suard.*
6° *Salons, Ruelles et Cabarets* (Colombey).
7° *Mémoires de Mme Vigée-Lebrun.*
8° *Lettres de Mlle de Lespinasse*, avec *préface* d'Eugène Asse.
9° *Causeries de Sainte-Beuve.*
10° Laharpe, *Correspondance* (Fait partie des *Mélanges littéraires*, 16 vol. publiés en 1821).
11° *Retratos de Autanó*, par le Révérend Colonna. (N'a jamais été traduit.)
12° *Grandes dames* (Baron Imbert de Saint-Amand).

LE SALON DE Mme DE MONTESSON

(1772-1785)

La maîtresse du salon dont il s'agit fut une de ces favorites du destin que le charme, et surtout l'habileté, élevèrent aux plus brillantes destinées. Jadis les femmes ne réclamaient pas comme aujourd'hui tous les droits de l'homme; elles se contentaient de la dictature de l'éventail, ce qui, soit dit en passant, valait bien une carte d'électeur. L'histoire de la marquise de Montesson est là pour prouver que le sexe sur la faiblesse duquel s'attendrissent nos contemporains savait être très fort à l'occasion, quand il combattait avec les armes que la nature lui a données.

Jeanne Bérard de la Haie, née en 1737, était fille de Françoise Dessaleux et du beau de la Haie de Riou, pour lequel la duchesse de Berry s'était prise d'un violent caprice. La famille, du reste, s'en faisait gloire, et

gardait précieusement un tableau où la fille du Régent était représentée sous les traits de la nymphe Europe enlevée par Jupiter.

A dix-neuf ans, Mlle de la Haie, qui avait déjà le sens pratique de la vie, choisit entre tous ses prétendants le lieutenant général marquis de Montesson, âgé de soixante-dix-huit ans, et riche de quatre-vingt mille livres de rente. Elle eut bientôt sujet de s'en repentir. Le vieux jaloux la confinait au logis, et il refusa de la laisser présenter à la Cour. De petite taille, un peu ramassée, la nouvelle mariée, sans être régulièrement jolie, avait une physionomie piquante et les grâces minaudières qui convenaient alors aux femmes du beau monde, sachant à l'occasion avoir ses nerfs, ses vapeurs, et même, ce qui était du meilleur genre, *s'évanouir à l'à-propos*. De plus, remplie de finesse et d'habileté, ainsi que le prouve sa conduite envers Mgr le duc d'Orléans. L'histoire vaut la peine d'être racontée ici.

C'était dans une chasse à courre, au milieu de la forêt de Villers-Cotterets. Hasard ou préméditation, la marquise avait poussé son cheval derrière celui de Monseigneur. Le prince était d'un embonpoint très développé, témoin ce bal masqué chez la reine, où un domino, apercevant le duc d'Orléans au milieu de la foule, cria : « Laissez passer la cathédrale de Reims ». Il faisait une chaleur accablante ; le cerf poursuivi se défendait vaillamment. Un peu fatigué, le noble chasseur descendit de cheval pour s'asseoir à l'ombre. Il

était en nage, et demanda à sa compagne la permission de se mettre à l'aise. Il ôta son col, déboutonna son habit, soufflant et respirant d'une façon si bruyante que la jeune femme partit d'un franc éclat de rire. Écuyers, chambellans, amazones, galopaient à travers les allées de la forêt ; aucun témoin du tête-à-tête, si ce n'est les petits oiseaux qui chantaient sous le bocage. Jeanne de Montesson s'enhardit jusqu'à frapper sur l'épaule de l'Altesse en l'appelant *gros père* ! Cette familiarité imprévue, succédant sans transition aux façons les plus respectueuses, acheva de gagner le cœur du prince. Depuis longtemps déjà, il avait remarqué cette jeune femme engagée dans des liens si mal assortis; mais, quoique prince, il était timide, et n'osait se déclarer. Entraîné par la circonstance, il avoua son amour ; Mme de Montesson l'écoutait triomphante. Pour son premier voyage à Villers-Cotterets, conquérir d'emblée le maître de céans, c'était un beau début qui promettait. Décidément, les d'Orléans avaient un faible pour cette famille de la Haie. Jeanne rêvait déjà un mariage princier. Pourquoi pas? la veuve Scarron avait bien épousé Louis XIV.

Louis-Philippe d'Orléans, quatrième du nom, petit-fils du Régent, n'était ni un débauché comme son grand-père, ni un dévot comme son père qui passa une partie de sa vie à l'abbaye de Sainte-Geneviève. C'était un brave officier, qui s'était vaillamment comporté durant les guerres de Flandre et d'Allemagne. Il se reposait présentement sur ses lauriers, jouissant de la

vie dans sa délicieuse maison de Bagnolet ou dans ses châteaux de Sainte-Assise et de Villers-Cotterets. Ayant alors dépassé la quarantaine, une tendresse paisible et décente avec une femme du monde lui convenait mieux qu'une liaison tapageuse avec une nymphe d'Opéra. La jeune ambitieuse le comprit, et manœuvra en conséquence. Monseigneur avait la passion du théâtre, et des salles de spectacle étaient installées dans toutes ses résidences. Un soir, à Bagnolet, lui-même avait joué avec succès le rôle de Michau dans la *Partie de chasse de Henri IV*. Désormais, Jeanne de Montesson accepta des rôles dans les pièces qu'on représentait au château de Villers-Cotterets ; elle eut soin de se faire louer devant Monseigneur, soit par des amis, soit par Collé et Monsigny qui dirigeaient les répétitions. Elle n'ignorait pas que le prince, d'un caractère un peu faible, s'en rapportait plutôt au jugement des autres qu'au sien propre. Entendant sans cesse vanter sa bien-aimée, il lui croyait de bonne foi tous les talents. Les femmes elles-mêmes l'entretenaient dans ces douces illusions, charmées que Son Altesse revînt à la bonne compagnie. Lorsqu'elle avait pour maîtresse une danseuse, Mlle Marquise, les hommes étaient seuls invités aux réceptions de Villers-Cotterets. Mais la nouvelle favorite voulait frapper un coup d'éclat, et montrer à l'auguste galant qu'elle se sentait capable de produire une œuvre littéraire. A cette époque, les bas bleus étaient beaucoup mieux portés qu'aujourd'hui, et les femmes du grand monde s'improvisaient volontiers auteurs. Jeanne

de Montesson découpa dans le roman musqué et précieux de Marivaux, intitulé *Marianne,* une comédie en cinq actes. Cela ne lui avait pas coûté grand effort d'imagination, mais le sujet — « l'amour triomphant des préjugés et rapprochant les distances » — s'adaptait merveilleusement à la circonstance. La pièce, écrite d'un bout à l'autre, fut lue à Son Altesse qui la déclara charmante. « Eh bien! Monseigneur, dit la dame, je vous la donne ; gardez-moi le secret, et daignez lire cette pièce à nos amis comme si elle était de vous. Je jouirai bien davantage de votre triomphe, que du mien. » Touché d'un procédé si généreux, le duc fit cependant quelques objections, mais la marquise insista tellement, qu'il finit par se laisser convaincre.

Les familiers de Villers-Cotterets n'en revenaient pas. Quoi! Monseigneur, dont les talents dramatiques se bornaient d'ordinaire à représenter avec rondeur les paysans, avait composé une pièce en cinq actes! On pensa que Collé, le metteur en scène des spectacles du château, y était au moins pour les trois quarts. Mme de Montesson, l'hypocrite! feignait de grandes inquiétudes; si la pièce allait échouer? Ah! vraiment, Monseigneur avait bien tort de se lancer dans une pareille aventure.

Au jour convenu, l'élite de la société du prince solennellement convoquée, la lecture commença. Tout d'abord, dans le grand salon boisé, aux trumeaux peints par Vanloo, on eût entendu une souris trotter; Molière n'aurait pas été plus religieusement écouté. Les applaudissements, réprimés par le respect, éclatent à la fin du

premier acte. Le succès grandit d'acte en acte, et finit par tourner au délire. Attendri jusqu'aux larmes, la voix altérée par l'émotion, le duc achève sa lecture. On l'entoure, on le félicite. « Sublime ! admirable ! s'écrie-t-on de toutes parts. Depuis longtemps, rien de semblable ne s'était produit. » Dans leur enthousiasme, les femmes sollicitent la permission d'embrasser Son Altesse. Seul, le véritable auteur se tient à l'écart, pâle de joie et d'orgueil. Le duc n'y peut tenir, il réclame le silence :

— Malgré mes promesses, dit-il, je ne puis usurper plus longtemps pareille gloire : ce bel ouvrage n'est pas de moi, mais de Mme de Montesson.

Quelle douche glacée tombant sur le front de tous ces courtisans ! On ne vit jamais changement à vue plus rapide. Toutes les physionomies se rembrunissent ; les éloges rentrent dans la gorge des flatteurs, un morne silence succède à l'agitation ; le dépit des femmes, surtout, est visible. Mais le mal est sans remède ; impossible de rétracter tant de louanges ; bon gré mal gré, il faut soutenir que *Marianne* est un chef-d'œuvre.

Heureusement, on se dédommagea dans le particulier ; la pièce fut déclarée insipide, prétentieuse, et dépourvue d'aucun intérêt. Les intimes de Villers-Cotterets ne pardonnaient pas à la belle amie du prince le tour qu'elle leur avait joué, et ils prirent leur revanche. Quelques jours après, *Marianne* fut représentée sur le théâtre du château. Mme de Montesson remplissait le rôle de l'héroïne. Il s'en fallut de beaucoup que le succès fût aussi vif qu'à la lecture. La marquise était

assez fine pour s'en apercevoir. N'importe, son but était atteint, et ce prétendu triomphe porta au comble la passion de Monseigneur.

Trois ans plus tard, M. de Montesson se décida enfin à mourir, âgé de quatre-vingt-dix ans. Nous n'oserions affirmer que sa veuve n'eût parfois pensé qu'il s'attardait un peu trop en ce bas monde. Toujours pleine d'habileté, la marquise s'en alla passer à Barèges, dans les Pyrénées, les premiers mois de son veuvage. Elle espérait que l'absence stimulerait ce bel amour qui faiblissait un peu depuis la mort de M. de Montesson. Le prince devinait les espérances de son amie, et s'effrayait à l'idée d'épouser, lui premier prince du sang, une simple particulière. A son retour de Barèges, la sirène sut vaincre les dernières hésitations de son adorateur, et il comprit que, désormais, il ne pouvait plus vivre sans elle. Jeanne de Montesson fut enfin présentée à la Cour, le même jour, coïncidence singulière ! que la du Barry. Elle en profita pour s'insinuer dans les bonnes grâces de la dame qui daigna s'intéresser aux amours, ou plutôt, à l'ambition de la marquise. Le duc d'Orléans lui-même fit sa cour à la favorite, la suppliant d'intercéder auprès du roi pour qu'il consentît à ce mariage si fort désiré des deux parts. « Eh bien ! épousez toujours, gros papa, nous verrons après », répliqua la Vaubernier avec cette familiarité cynique dont elle était coutumière. Monseigneur ne suivit pas ce conseil ; il attendit patiemment. Le consentement du roi et du duc de Chartres, fils du duc d'Orléans, fut enfin accordé,

de fort mauvaise grâce. Les conditions posées par Louis XV étaient dures : le mariage ne serait pas déclaré, la marquise garderait son nom ; elle ne paraîtrait jamais à la Cour, et ne jouirait d'aucun des privilèges attachés aux princesses du sang ; en cas de désobéissance, on la jetterait à la Bastille sans miséricorde. Mme de Montesson avait espéré mieux ; elle accepta néanmoins l'ultimatum royal ; huit jours après, l'archevêque de Paris célébrait, à minuit, dans sa chapelle particulière, le mariage du duc d'Orléans et de la veuve de Montesson. M. de Damas et le comte de Latour-Maubourg, tous deux chambellans du prince, servirent de témoins. On leur demanda le secret, que personne, à commencer par l'intéressée, ne se souciait de garder. Bientôt nul n'ignora qu'une cérémonie nuptiale venait de consacrer le bonheur des deux amants, et toute la maison de Monseigneur traita désormais Jeanne de Montesson en princesse. Elle eut un hôtel splendide rue de la Grange-Batelière, des équipages merveilleux, la livrée et les armes des d'Orléans, sans parler de la tendresse du prince, que le sacrement sembla redoubler. Ce fut un ménage modèle, comme on en voyait peu au XVIIIe siècle. Les railleurs prétendaient que, n'ayant pu réussir à faire de Mme de Montesson une duchesse d'Orléans, Son Altesse avait pris le parti de devenir M. de Montesson ; il entrait, disait-on, beaucoup trop dans la peau du personnage, s'identifiant plus qu'un seigneur de son rang n'aurait dû le faire, avec les petites rancunes et les bavardages de cette bien-aimée qu'on aimait, ajoute la baronne

d'Oberkirch dans ses Mémoires, juste assez pour ne pas la détester. Cette appréciation nous semble un peu rigoureuse. Mme de Montesson, âgée alors de trente et un ans, était encore charmante, et susceptible de captiver un époux; elle se montra digne du rang auquel le destin l'avait élevée, faisant un noble usage de sa fortune, et répandant autour d'elle d'intelligentes charités. Elle avait renoncé au titre de marquise, le jugeant indigne de la femme d'un duc d'Orléans. C'est après son mariage qu'elle ouvrit ce salon élégant où l'on retrouve, mieux que dans tout autre, la physionomie exacte de l'époque. Cette épouse morganatique d'une Altesse possédait la science mondaine nécessaire pour tenir avec honneur un bureau d'esprit. Sans être aussi brillante parleuse que ses émules, les du Deffand, les Geoffrin et les Doublet, elle gardait des façons plus affinées, elle était plus grande dame. Ce discernement, cet art exquis des nuances, cette habileté à fondre les éléments les plus divers, et à rapprocher, sans le moindre choc, même des rivaux de gloire, cette politesse discrète, cette bienveillance universelle, qu'on aurait pu taxer d'égoïsme déguisé, aucune de ces qualités ne manquait à Jeanne de Montesson. Du reste, l'époque frivole par excellence s'harmonisait à merveille avec cette nature de femme un peu artificielle et compliquée. C'était le temps où les colonels faisaient de la tapisserie, où l'on découpait des estampes et l'on parfilait du galon ; où un *Bouquet à Chloris* faisait le tour du monde, et un quatrain habilement rimé enfonçait les portes de l'Aca-

démie ; où l'on croyait aux sorciers, et où les petits-maîtres donnaient mille louis à Cagliostro pour souper avec Phryné, Laïs, Aspasie et même Cornélie, la mère des Gracques ; où les femmes, insoucieuses de l'orthographe, apprenaient surtout de Vestris, le maître des ballets de la Cour, à faire avec grâce la grande révérence. Mais qu'on ne s'y trompe pas : en dépit de ses travers, de ses ridicules, cette société aristocratique ne se départ jamais des lois d'une politesse absolue. Personne n'a garde d'y manquer, chez une maîtresse de maison qui avait pour principe que la médisance gâte le ton des femmes. D'ailleurs, Mmes de Luxembourg et de Boufflers, les éducatrices de la jeunesse de cour des deux sexes, ne sont-elles pas là pour veiller à la parfaite correction de ce salon, et rendre des arrêts sans appel ? La première avait eu une vie orageuse ; tout le monde connaissait ses aventures, jusqu'aux palefreniers de Versailles, eux-mêmes, qui, en étrillant leurs chevaux, fredonnaient le fameux quatrain du comte de Tressan :

Quand Boufflers parut à la Cour.....

Cette femme, à laquelle il avait fallu beaucoup pardonner dans sa jeunesse, était devenue d'une sévérité impitoyable dans sa vieillesse. Son éducation, comme celle de ses contemporaines, avait été fort négligée ; elle y suppléait par un tact et une finesse remarquables. Quoique très fière, elle aimait et protégeait les gens de lettres, depuis Rousseau qu'elle appelait le *hibou de Minerve*, jusqu'à M. de Laharpe qui l'accompagnait dans les promenades à pied que le

docteur Tronchin lui ordonnait pour sa santé. Et, comme une amie la plaisantait sur le chevalier qu'elle avait choisi : « Que voulez-vous, ma chère, répondait-elle, il donne si bien le bras ! » Quant à Mme de Boufflers, c'était bien l'esprit le plus mordant qu'on pût voir, un hérisson faisant sa boule, avec des piquants de tous côtés ; mais aussi que de verve et d'originalité !

Autour de ces deux astres gravitaient bon nombre de planètes : Mme de Blot, dame d'honneur de Mme la duchesse de Chartres, beauté languissante et vaporeuse qui, ayant manifesté un jour le désir d'avoir le portrait de son serin favori enchâssé dans une bague, vit ce vœu innocent exaucé par Monseigneur le prince de Conti. Seulement, au lieu de verre, on s'était servi d'un gros diamant, taillé aussi mince que du cristal, pour recouvrir la peinture. La dame s'aperçut de cette magnificence ; elle fit démonter la bague, et renvoya le brillant à Monseigneur. Celui-ci ordonna qu'on réduisît sur-le-champ la pierre précieuse en poudre, et il s'en servit pour sécher l'encre du billet qu'il écrivit en cette occasion à Mme de Blot. N'oublions pas, parmi les intimes du logis, Septimanie d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu, la minaudière par excellence ; la marquise de Livry, charmante espiègle qui, au milieu d'une discussion, jetait, en guise d'argument suprême, sa mule à la face de ses interlocuteurs, histoire de montrer qu'elle avait le pied de Cendrillon ; la belle Mme de Châlons, née d'Andlau ; Mme de Laval qui, à l'instar de certaine présidente coiffée par Léonard avec

la culotte de velours du président, se montra à une grande fête les cheveux accommodés d'une serviette damassée, et trouva moyen d'être ainsi jolie à ravir. Citons encore Mme de Gourgues, la meilleure amie de Mme de Montesson, les deux princesses de Chimay; Mme de la Reynière, une financière égarée parmi toutes ces patriciennes, et fort marrie de n'être pas du monde de la cour [1]; Fanny de Beauharnais, un bas-bleu, qui avait aussi un bureau d'esprit fort achalandé; la duchesse de Chaulnes, délaissée le soir même de ses noces par un fou qui partit pour l'Égypte et qu'on ne revit jamais; Mme de Coigny, une mignonne créature qui avait la passion de l'anatomie, et ne voyageait jamais sans un cadavre dans la bâche de sa voiture; la duchesse de Mazarin, grande dame sur le compte de laquelle la malignité parisienne s'égayait fort. Tout lui tournait à mal; aussi l'avait-on surnommée *la fée Guignon*. Sa beauté fraîche, mais un peu débordante, ne plaisait à personne; elle était bonne, on la prétendait méchante; elle possédait les plus beaux diamants de Paris: lorsqu'elle s'en parait, on disait qu'elle ressemblait à un lustre; ses soupers étaient exquis, on les déclarait indigestes et malfaisants. Un jour, elle s'avisa de donner une fête champêtre dans son bel hôtel du faubourg Saint-Germain. Derrière le salon principal, lambrissé de hautes glaces, se trouvait un cabinet décoré pour la circonstance de fleurs et de verdure. Là,

1. C'était la mère de Grimod de la Reynière, qui a laissé un nom célèbre dans les fastes de la gourmandise.

à travers un transparent qui permettait de voir du grand salon, un troupeau de moutons conduit par une bergère de l'Opéra, de jolis moutons peignés, savonnés, parfumés, enrubannés, dignes de figurer dans les tableaux de Watteau, devaient défiler dans le bocage improvisé. On avait compté sans la déveine habituelle de la pauvre Guignon. Au moment de paraître en scène, voilà les moutons qui s'échappent, sans chien ni bergère, et s'en vont donner tête baissée dans les glaces du salon où l'on dansait le menuet ; le verre se brise, retombant en pluie sur la tête des invités ; les hommes rient aux éclats, les femmes crient ou s'évanouissent ; bref, c'est une panique générale. Pendant huit jours, les récits de cette pastorale, si mal réussie, défrayèrent le petit lever des élégantes, et les après-dîner des oisifs du cours La-Reine.

Mais la personnalité féminine la plus marquée du salon, c'était sans contredit la nièce de la maîtresse du logis, Félicie de Genlis, qui devait élever des rois pour la postérité. Dans les Mémoires que nous a laissés cet écrivain, perce une malveillance et une rancune singulière contre cette tante qui nous est dépeinte comme « un modèle d'astuce et d'hypocrisie, plus rouée que Machiavel lui-même. En revanche, peu familière avec l'orthographe et la géographie, plaçant la mer Baltique en vue de Constantinople, et n'ayant de sa vie lu deux pages d'un livre, pas même d'un roman ». « Je lui donnais des leçons de harpe, ajoute Mme de Genlis ; c'est une écolière qui ne m'a jamais

fait honneur. » Les appréciations de Félicie sont fort suspectes. Une autre femme, moins partiale[1], nous assure au contraire que l'épouse de Monseigneur savait tenir tête aux gens les plus instruits, et causer sans pédanterie sur toute espèce de sujets. La vérité est qu'il existait une rivalité entre cette tante et cette nièce, que neuf années séparaient à peine, toutes deux ayant d'égales prétentions à la beauté et à la littérature ; si l'une avait écrit *Marianne* et devait publier un jour huit volumes de *Mélanges*, l'autre allait bientôt faire paraître, après le *Théâtre d'éducation* et divers autres ouvrages, *Adèle et Théodore*, livre d'une morale austère que son auteur se gardait alors de pratiquer. Cet antagonisme n'empêchait Mme de Genlis ni de se targuer de l'amitié du prince qui daignait l'appeler ma nièce, ni d'apporter aux réceptions de l'hôtel de Montesson cette harpe qu'on entendait dans tous les cercles à la mode, et qui fut l'effroi d'une génération. Virtuose infatigable, la dame, qui prétendait lutter avec les Séraphins, trouvait encore moyen de jouer du piano-forte, de la viole, du tympanon ; de figurer avec succès dans les charades, proverbes et comédies de société ; de faire de la botanique, de l'anatomie, voire même de la dissection ; de composer des romans, d'écouter des déclarations et, entre temps, de mettre des enfants au monde. Elle passait pour jolie ; du moins, elle l'affirme dans ses Mémoires. Impossible d'en juger d'après l'unique portrait d'elle conservé au

1. Georgette Ducrest.

Musée de Versailles. Dans la petite vieille, au bonnet tuyauté, qui écrit, penchée sous la lueur d'une lampe, comment reconnaître la séduisante actrice des théâtres du Temple et de Villers-Cotterets ?

Du côté des hommes, la réunion n'était pas moins brillante. Se montrer assidu chez Mme de Montesson, c'était faire sa cour à Monseigneur ; rien d'étonnant à ce que le dessus d'un panier mondain affluât dans l'hôtel de cette quasi princesse. On y voyait le chevalier de Barbantane, un de ces hommes aimables du XVIIIe siècle, dont l'esprit semblait dégagé de tout souci, uniquement occupé de s'amuser en amusant les autres ; le comte d'Albaret, artiste inimitable lorsqu'il contrefaisait Voltaire, dans un de ces soupers où Félicie de Genlis lui donnait la réplique, grimée en vieille, sous le costume de Mme du Bocage. M. d'Albaret, ayant été plusieurs fois à Ferney, savait son personnage sur le bout du doigt ; il récitait des vers, contait des anecdotes, lançait le trait malin sur les poètes, et complimentait la du Bocage sur sa beauté, le tout avec une verve que n'avait plus celui qu'il imitait. Divertissement un peu enfantin, peut-être, que *ces soupers de Mme du Bocage*, mais qui exigeaient une souplesse d'esprit qu'on ne se donnerait guère la peine de déployer aujourd'hui. Fort goûté aussi dans cette belle compagnie le chevalier de Jaucourt, dit Clair-de-Lune, à cause de la pâleur qu'il devait à certaine aventure de sa jeunesse. On racontait qu'une nuit, étant encore enfant et couché dans la manoir paternel,

un fantôme, descendu d'une tapisserie qui couvrait les murs de sa chambre, lui remit une clef en disant : « Quand le moment sera venu, n'hésite pas à prendre la clef des champs ». C'est pourquoi, sans doute, M. de Jaucourt fut un des premiers à fuir lors de l'émigration. L'histoire est absurde, mais la crédulité marche volontiers de pair avec le scepticisme ; on niait Dieu, on croyait aux revenants. Le comte de Coigny — Mimi Coigny pour les dames, — autre familier du salon, avait aussi des prétentions à l'esprit. Très fier de sa jolie figure, il ne se prodiguait pas comme MM. de Barbantane et d'Albaret. Quand il avait lancé un mot pour être colporté le lendemain dans les ruelles et les boudoirs, il disparaissait, jugeant avoir assez fait pour sa gloire et l'amusement général. Moins infatué de sa personne était le marquis de Lusignan, surnommé *la Grosse Tête*. Excellent homme, le confesseur en frac choisi par les belles dames à cause de sa naïveté qui lui faisait croire au platonisme de toutes les intrigues. C'est lui qui inspira à Mme de Genlis son joli conte du *Palais de la Vérité*. Il exprimait volontiers sa pensée sans la revêtir d'aucun déguisement ; témoin certain jour où, apercevant le portrait d'une dame d'Egmont qui avait trahi la foi conjugale et à laquelle un mari jaloux coupa la tête, il s'écria, se tournant vers la belle Septimanie : « Mon Dieu, madame, est-ce que ce tableau-là ne vous fait pas peur ? Heureusement, ajouta-t-il en manière de correctif, les d'Egmont n'ont plus cette férocité ». La dame, qui eût mérité cent fois

d'avoir la tête coupée, en rougit sous son fard, et son amie, Mme de Montesson, faillit s'en évanouir. Ce n'est pas l'élégant Vaudreuil qui eût commis pareil impair. Cette ingénuité n'était pas son fait, mais il possédait un beau visage, la plus noble tournure et les façons les plus aristocratiques. A soixante ans passés, il inspirait encore des passions folles. Il était, avec M. de Pont, l'intendant de la ville de Moulins, et M. de Caumartin, maître des requêtes, l'un des meilleurs acteurs du théâtre de Villers-Cotterets. Dans le rôle de Philinte, du *Misanthrope*, on prétendait qu'il surpassait Molé lui-même, mais ne faut-il pas toujours en rebattre un peu de ces réputations d'amateurs que le monde décerne si facilement ?

Sur cette liste d'intimes, il serait dommage d'oublier le marquis de Clermont, ambassadeur à Naples, un des hommes les plus spirituels de son temps, le comte de la Marche, plus tard prince de Conti, et M. de Morfontaine, ce généreux financier qui fit aux rosières de Salency une donation à perpétuité, et qui, chose moins méritoire, composait d'assez méchants vers, lesquels inspirèrent au malicieux Boufflers le quatrain suivant :

Mon pauvre Morfontaine,
Dis-moi à quelle fontaine
Tu puises tes couplets,
Pour n'y puiser jamais.

Aux jours de grande réception, la présence des hommes de lettres venait apporter un élément nouveau. Rousseau et les philosophes avaient mis les idées

égalitaires à la mode. Une révolution se faisait dans les mœurs, avant de s'opérer dans les institutions. La classe bourgeoise se dégageait progressivement des liens étroits où on l'avait retenue jusque-là. Par ses habitudes, et même par ses désordres, elle commençait à se rapprocher de cette caste privilégiée que, bientôt, elle allait dominer par ses lumières. Fard aux joues et paniers aux jupes, la démocratie descendait maintenant les escaliers de Versailles, personnifiée par de nobles impudentes, insoucieuses de l'avenir. Ceux que, vingt-cinq ans auparavant, on n'eût pas tolérés dans un milieu aristocratique, y figuraient alors avec honneur. Ainsi que la maréchale de Luxembourg, Mme de Montesson suivait le mouvement général. Laharpe, Dorat, Marmontel, faisaient les délices de ses soirées de gala. Quand le premier y lisait *Mélanie*, toutes les femmes se pâmaient, pleurant ou trépignant d'admiration ; quelques-unes même se croyaient obligées à une attaque de nerfs. Il fallait entendre Dorat, le correcteur musqué des vers de Fanny de Beauharnais, tirer de son esprit d'éblouissantes fusées, riant de tout, comme le Figaro de Beaumarchais, pour n'en pas pleurer, affligé qu'il était, le malheureux ! d'une maladie de poitrine inguérissable. Quant à Marmontel, il avait aussi ses fanatiques, en dépit de cette épigramme d'un confrère :

Ce Marmontel si long, si lent, si lourd,
Qui ne parle pas, mais qui beugle,
Juge la peinture en aveugle,
Et la musique comme un sourd.

MADAME DE MONTESSON.

Tantôt, c'était le jeune Delille, titulaire de l'abbaye de Saint-Séverin, qui lisait une pièce de vers, tantôt un proverbe de Carmontelle, représenté par l'élite de la troupe du petit théâtre que Mme de Montesson avait fait organiser dans son hôtel pour amuser Monseigneur. Ces soirs-là, on voyait, dans l'assistance, presque autant de littérateurs que de gentilshommes : au premier rang, l'auteur d'*Aline*, le chevalier de Boufflers qui avait le pied dans les deux camps : roture et noblesse ; le vieux Colardeau, choyé dans le beau monde à cause de ses bonnes manières, mais n'ayant qu'un bagage littéraire des plus légers ; l'aimable Monsigny, venu pour applaudir ses interprètes favoris ; Sédaine, le paysan du Danube, toujours bourru, causant avec Collé, l'auteur de la *Partie de chasse de Henri IV*. Derrière eux, Sainte-Foix, dont la petite pièce en un acte, *L'Oracle*, avait été jouée avec succès au Théâtre-Français ; il est là avec son ami Bertin, le poète traducteur d'Horace ; tous deux exhibent volontiers de compagnie, l'un, son visage sombre et farouche, l'autre, sa face pâle et décharnée, ce qui faisait dire à une femme d'esprit : « Le premier ressemble au crime, le second au remords ». Dans un coin, Hubert, le dessinateur, découpe à l'emporte-pièce la silhouette des spectateurs ; on s'arrachera le lendemain, ces instantanés, l'équivalent de nos modernes photographies.

Parfois, Mme de Genlis daignait interpréter sur le théâtre de la rue Grange-Batelière, un proverbe de sa tante. Certain soir, toute l'assemblée, Monseigneur le

duc d'Orléans en tête, attendit vainement l'actrice. On commençait à désespérer de la voir. Dans la coulisse, l'auteur et maîtresse du logis, si calme d'ordinaire, s'agitait, pestant intérieurement contre cette nièce fantasque qui se permettait de faire croquer le marmot à un prince du sang. Félicie arriva enfin, escortée de M. de Fleurieu, un petit-maître qui ne manquait pas une seule des représentations de Molé, et s'étudiait devant son miroir à reproduire toutes les attitudes du comédien.

« Ma tante, s'écria la retardataire, qui aimait autant à donner ce titre que Mme de Montesson aimait peu à le recevoir, remerciez M. de Fleurieu : sans lui, je manquais à toutes mes promesses. Imaginez-vous que mes femmes n'en finissaient pas de coudre cette garniture de fleurs ; M. de Fleurieu arrive : je lui conte mon embarras ; il demande des ciseaux, une aiguille, et travaille si bien, qu'au bout d'une heure mon habit se trouvait terminé. »

Disons, en passant, que M. de Fleurieu était un plaisant original. Appelé plus tard par Louis XVI au ministère de la Marine, il s'y montra moins habile qu'à confectionner les robes de Mme de Genlis. Très jeune encore, il aima une femme d'un âge mûr, qui le patronna dans le monde. Puis, il s'aperçut un jour que sa protectrice avait une fille adorable, et, pendant dix ans, il demeura enchaîné au char de cette belle personne. Ne s'avisa-t-il pas enfin de découvrir que la fille de sa bien-aimée devenait charmante à son tour ?

Cette fois l'hymen couronna la flamme de cet amoureux si constant dans ses affections..... pour la famille.

Une autre soirée donna de plus vives émotions encore à Mme de Montesson. Le comte du Nord, fils de Catherine II et héritier présomptif du trône de Russie, étant venu en France avec sa femme Marie-Féodorowna, Marie-Antoinette reçut les deux augustes voyageurs. A son tour, le duc d'Orléans voulut leur donner une fête, sous le couvert de Mme de Montesson. L'élite de la cour et de la ville avait été conviée. Pour commencer, Comus, le prestidigitateur à la mode, qui fut le grand-père du tribun Ledru-Rollin, avait émerveillé l'assistance par ses tours de physique amusante ; mais le comte et la comtesse du Nord ne paraissaient pas. Monseigneur était sur des charbons ardents. Marie-Féodorowna entra enfin, accompagnée de sa suite. Le prince Paul n'avait pu ou n'avait pas voulu aller chez Mme de Montesson. Un peu déçu, le duc d'Orléans offre le bras à la future impératrice, pour la conduire aux places d'honneur. Des indiscrets se sont emparés des fauteuils réservés, et Son Altesse reste debout, attendant. O protocole ! où étais-tu ? Le duc, le plus doux des hommes à l'ordinaire, fit sur-le-champ expulser sans pitié les auteurs du méfait, et la soirée, un peu troublée par cet incident, suivit son cours. Les premiers sujets du Théâtre-Français et de l'Opéra se firent tour à tour applaudir. Marie-Féodorowna, aussi gracieuse que la jeune souveraine récemment acclamée par nous, donna plusieurs fois le signal des bravos. Elle daigna assister

au souper magnifique, consigné dans les fastes de l'époque. Rien de plus original que la décoration des tables, dressées dans une demi-rotonde, à l'extrémité des salons. On sentait que, sous le luxe de la patricienne, se cachait la magnificence d'une Altesse. En guise de surtout, au milieu de chaque table, de véritables artistes, appelés *sableurs*, avaient improvisé avec de la poudre de marbre, du sucre pilé et de la mie de pain colorée, de charmants paysages : des bergeries, des forêts, des cascades, un pont du Diable, sur lequel deux amoureux se risquaient en tremblant. « Absolument nature », déclarait Mimi Coigny, qui avait passé la saison précédente en Suisse. Des pyramides gigantesques de fruits et de pâtisseries s'élevaient aussi raides que le *chapeau de Servandoni* — on appelait ainsi celle des tours de Saint-Sulpice, qui attend encore aujourd'hui l'achèvement de sa toilette ; — des vases antiques, des flacons de Bohême contenaient les liqueurs et les vins dont les nuances diverses, opale, rubis ou topaze, brillaient sous le cristal transparent. Quatre vasques de marbre laissaient échapper des jets rafraîchissant l'atmosphère saturée de parfums et de lumières. Ici, on servait le thé, la boisson chinoise dont Mme d'Egmont était la marraine ; plus loin, le chocolat mousseux à l'espagnole, ou le sorbet à la napolitaine, sans compter le champagne français dont l'assistance n'avait pas besoin pour s'égayer et dire des folies. On se pressait dans la galerie du buffet ; les falbalas craquaient, les dentelles s'étiraient, les garnitures de point restaient suspendues

au fourreau des épées ; que d'ouvrage le lendemain pour Mlle Bertin, la modiste de la Cour !

Après douze ans d'union, l'amour de Monseigneur était à son comble ; dominé comme un petit garçon, il faisait l'étonnement de toute la cour. Un matin, vers sept heures, sa belle-fille, la duchesse de Chartres, le vit arriver de Sainte-Assise, préoccupé, la mine anxieuse. Il venait lui demander le modèle d'une garniture de corsage en diamants dont Mme de Montesson avait envie. « Voyons, dit-il, soyez gentille, faites mieux que de me prêter ce bijou, cédez-le moi, je vous en rendrai un autre bien plus riche. — Mais, monsieur, j'en ai besoin ; il faudra m'en passer pendant qu'on m'en refera un autre. — Bah ! Qu'est-ce que cela vous fait ? vous n'êtes pas vive et nerveuse comme mon amie. Ne me refusez pas ; je la rendrai si heureuse, et cela me fera tant de plaisir ! »

La duchesse se laissa attendrir, mais son beau-père ne jouit pas longtemps du bonheur de satisfaire les fantaisies de Mme de Montesson, il tomba malade, à son château de Sainte-Assise, au commencement de novembre 1785. Ses fils naturels, les abbés de Saint-Albin et de Saint-Phar, l'assistèrent à ses derniers moments. Avant de mourir, il recommanda sa bien-aimée aux duchesses de Chartres et de Bourbon. Ces deux princesses ramenèrent à Paris, dans leur carrosse, la veuve désolée. Louis XVI, qui ne voyait pas de meilleur œil que Louis XV la mésalliance de son oncle, fit défendre à Mme de Montesson de draper ses

voitures et de mettre ses gens en deuil. Il est vrai que, pour la dédommager de tant de rigueur, il lui accorda un douaire considérable. La marquise se soumit sans murmure, et prit le sage parti de s'établir pendant une année au couvent de l'Assomption, où elle pouvait faire la princesse à son aise. Mais, à partir de la mort de Monseigneur, le cercle de Mme de Montesson ne s'ouvrit plus que pour les intimes.

Quelques années plus tard éclatait la Révolution. Lorsque Mme de Montesson, qui s'était tenue à l'écart pendant la tourmente, rentra à Paris, elle fut une des premières à laquelle le premier consul fit rendre ses biens ; l'amie de Fanny de Beauharnais tante de Joséphine, ne détestait pas les puissants du jour, et elle donna des déjeuners à la future impératrice comme elle donnait des soupers à Monseigneur le duc d'Orléans. Napoléon avait un faible pour ceux qui faisaient partie de l'ancienne cour ; il préférait voir sa femme liée avec la douairière de Montesson, plutôt qu'avec les jeunes évaporées du Directoire, les Tallien et les Hamelin. Un jour, dans un secrétaire de la Malmaison, il avait découvert une lettre de Mme de Montesson, écrivant à Joséphine : « N'oubliez jamais, chère amie, que vous êtes la femme d'un grand homme ». Le grand homme, conquis instantanément, témoigna en toute occasion une bienveillance marquée à Jeanne de Montesson. « C'est la seule femme de lettres, disait-il, avec laquelle on puisse causer agréablement, sans être obligé de lui parler de ses ouvrages ».

Lorsque le roi et la reine d'Étrurie vinrent à Paris, le premier consul pria la veuve du duc d'Orléans de donner une fête en leur honneur. Cette fête eut lieu à Courbevoie, dans la maison de campagne que possédait Mme de Montesson. La noblesse du faubourg Saint-Germain, ou du moins celle qui se trouvait alors à Paris, fut conviée. Malgré l'éclectisme politique de la maîtresse du logis, les invités témoignèrent d'un enthousiasme royaliste qui ne plut guère à Bonaparte. Ce fut la dernière grande réception de cette femme, qui avait tenu une place si distinguée dans les fastes mondains du XVIIIe siècle.

Au retour de l'émigration, Mme de Genlis se plaignit d'avoir été reçue froidement par cette tante qu'elle ne pouvait souffrir. L'amie de Mme Bonaparte craignait sans doute de se compromettre en ouvrant sa maison et ses bras à l'ex-*gouverneuse* des princes d'Orléans. Ce n'était peut-être ni très noble ni très courageux, mais, après tant de luttes et d'aventures, on avait soif de repos. Mme de Montesson ne jouit pas longtemps du bien-être qu'elle avait su reconquérir. En 1806, elle s'éteignit, sans vives souffrances, d'une maladie de langueur, conservant jusqu'à la fin sa parfaite connaissance, et quittant ce monde aussi correctement qu'elle y avait vécu, en paix avec le Ciel, et munie des sacrements de l'Église. Félicie de Genlis devait lui survivre de longues années, et mourir seulement après avoir vu son élève, Philippe d'Orléans, monter sur le trône.

Rendons justice à cette habile entre toutes : non seulement son salon fut le modèle des traditions les plus courtoises, mais elle sut toujours y maintenir une discipline salutaire. On n'y faisait pas de politique ni de bavardage à outrance comme chez la vieille Doublet ; on n'y entendit jamais, comme chez le baron d'Holbach ou chez Mme d'Epinay, facéties graveleuses ou sarcasmes impies. Les ouvriers de cet atelier de doctrines subversives qu'on appelait l'*Encyclopédie,* n'y discutaient pas la régénération du monde, le dos appuyé à la cheminée. L'amour même y restait enveloppé de voiles discrets, au lieu de s'étaler impudemment comme dans d'autres salons à la mode.

Mais la tempête révolutionnaire eut vite dispersé toute cette brillante compagnie sur les bords du Rhin, dans les brouillards de l'Angleterre, sous le couteau de la guillotine ; elles disparurent, nos adorables grand'mères, ainsi que leurs aimables et frivoles compagnons. En vain la société, ébranlée sur ses bases, devait se réorganiser un jour ; un génie puissant pouvait bien reconstituer le Code civil et faire de la France la maîtresse du monde ; son pouvoir n'allait pas jusqu'à ressusciter les façons exquises de l'ancien régime : l'urbanité, la politesse française, enviées de l'Europe entière, n'existaient plus !

OUVRAGES CONSULTÉS
POUR « LE SALON DE Mme DE MONTESSON »

1° *Mémoires de Mme de Genlis.*
2° *Mémoires de Mme d'Oberkirch.*
3° *Souvenirs d'un page.* (D'Hezecques.)
4° *Mémoires d'un père* (Marmontel).
5° *Chroniques du Palais-Royal* (Saint-Marc).
6° *Portraits intimes du XVIIIe siècle* (MM. de Goncourt).

LE SALON DE LA COMTESSE DE BEAUHARNAIS

(1760-1793)

Dans cette seconde moitié du XVIIIe siècle, chaque salon a son caractère spécial, sa physionomie distincte ; les philosophes et les Encyclopédistes se réunissent de préférence chez Mme Necker et chez la duchesse de Luxembourg ; les économistes et les financiers chez Turgot et chez Mme Aurore Dupin ; les artistes chez Falconnet et chez Rameau ; les grands seigneurs chez Mme de Montesson et dans les cercles princiers du Temple ou du Palais-Royal. Le salon que nous présentons ici au lecteur fut l'asile de la littérature, le temple de la poésie légère et galante.

Il y avait une fois certaine jolie fille d'un receveur général, Fanny Mouchard, — le nom était peu aristocratique, — qui épousa vers l'âge de quinze ans le

comte de Beauharnais, issu de vieille noblesse tourangelle. Comme beaucoup de ses contemporaines, elle ne fut pas heureuse, ou ne sut pas l'être ; séparée au bout de quelques mois d'union, elle se consacra à la littérature, qui lui fit oublier ses déboires conjugaux. Fanny était de l'école de la duchesse du Maine, et, comme la belle-fille du Roi-Soleil, elle répétait aux poètes ses amis : « Des vers, je vous en prie, les vers me consolent de tout ». C'est pourquoi, non satisfaite d'en entendre, elle prit le parti d'en faire elle-même. Elle avait du reste commencé de bonne heure ; à dix ans, pensionnaire au couvent, elle composa un poème, que les religieuses s'empressèrent de jeter dans le feu. Plus tard, Voltaire, Rousseau, et même le Grand Frédéric, devaient louer courtoisement cette poésie de grande dame. Heureuses les Muses qui ne prennent la place de personne, et dont un laurier, facilement obtenu, ombrage le front souriant ! La collaboration des hommes du métier ne nuisit pas aux productions de la comtesse. Durosoy, Dorat, Cubières, eurent tour à tour l'honneur de corriger les hiatus et les rimes défectueuses qui avaient échappé à cette plume aristocratique. Dieu sait les moqueries dont on accablait la Muse qui ne pouvait se hisser toute seule sur le Parnasse. Ce n'était un secret pour personne : « Chloé, belle et poète, faisait son visage et ne faisait pas ses vers ». Dans les ruelles et boudoirs, on la chansonnait, on la portraiturait à l'emporte-pièce. Dès 1764, dans la comédie du *Cercle à la Mode*, le salon de Mme de Beauharnais fut caricaturé

pour la grande joie des Parisiens. Les esprits malicieux se plurent à reconnaître dans le bellâtre, médecin chéri des dames, Lorry, l'Esculape à la mode, guérisseur des migraines, syncopes et vapeurs plus ou moins sincères. Dans le mélomane enragé on retrouvait l'abbé de Lacroix, ainsi que Durosoy, ce poètereau qu'il suffisait de toucher pour en faire tomber impromptus et madrigaux. Enfin, dans la précieuse Araminte, chacun voulait voir le portrait frappant de la maîtresse du logis. Cette satire mordante, qui fut représentée au Théâtre-Français, décida de la vogue du salon de Mme de Beauharnais : on était curieux de juger *de visu* ce qui avait soulevé tant de railleries. Le tout-Paris d'alors, et la fleur de la république des lettres, accoururent à ces réceptions, où l'on trouva une maîtresse de maison aimable, bienveillante, ne se permettant jamais une méchanceté, tout au plus une malice ; fort séduisante, d'ailleurs, avec sa chevelure splendide, ses traits d'une finesse exquise et ses beaux grands yeux si doux. Après avoir quitté son mari, Fanny s'était réfugiée rue Montmartre, chez son père. Là se forma le cénacle éclectique qui devait être, pendant les dernières années du règne de Louis XVI, le grand bureau d'esprit de Paris. Aux littérateurs et aux artistes vinrent se joindre les seigneurs qui avaient de l'esprit et les femmes intelligentes, duchesses ou actrices de la Comédie-Française. Pourquoi pas ? La fière marquise de Lambert avait bien reçu dans son intimité Adrienne Lecouvreur. Chez Mme de Beauharnais, les causeurs n'étaient pas bridés par le ton de réserve des

salons Geoffrin ou Necker; ils jouissaient d'une liberté complète ; on touchait à tout, on tranchait sur tout, le système s'exposait tout vif, et l'anecdote du jour se débitait toute fraîche, comme la marée au fond d'un panier d'algues marines. Philosophie, morale, contes, nouvelles, médisances de tous les mondes, rien n'était oublié dans ces soirées où l'on s'efforçait de ressusciter les fameuses « nuits blanches » de Sceaux. Des hommes sérieux tels que l'historien Mably, Dussaulx, le traducteur de Juvénal, et même Buffon, un des adorateurs de Fanny, ne dédaignaient pas de paraître à ces réunions ; mais c'était surtout l'école des poètes musqués qui régnait dans le salon de la rue Montmartre, l'école dont le mousquetaire Dorat, une des individualités les plus originales et les plus recherchées de l'époque, fut le chef. Ce n'était pas, tant s'en faut, un poète crotté, que ce fils d'Apollon, qui avait voiture, chevaux et maison montée. On lui reprochait l'abondance de ses productions : « Que voulez-vous, disait-il ; nous ressemblons au laboureur qui sème ses grains sans économie, sachant bien que tous ne lèveront pas ». En effet tous ne levaient pas, et la littérature coûtait plus qu'elle ne rapportait à ce gentilhomme, qui appelait toutes les ressources de l'art à l'ornementation de sa poésie : estampes en taille-douce, culs-de-lampe et vignettes, dus au crayon d'Eisen ou de Marillier, tenaient dans les *Baisers* ou les *Fables*, autant de place que le texte, ce qui faisait dire à l'abbé Galiani : « Cet homme se sauve du naufrage de planche en planche ». On raconte qu'un jour,

Dorat se trouvant chez son libraire, un amateur entra pour acheter le poème des *Baisers*. Séance tenante, il en détacha toutes les vignettes, et laissa dédaigneusement le reste sur le comptoir. Dorat en eût volontiers pleuré de colère et d'humiliation. On prétendait aussi que la représentation de ses pièces ruinait le poète ; pour donner à son œuvre l'air d'être suivie, il distribuait gratis une foule de billets, et peuplait la salle d'amis complaisants, si bien que, après chaque nouveau succès, on pouvait lui appliquer le mot d'un Hollandais après la bataille de Malplaquet : « Encore une pareille victoire, et nous sommes ruinés ! » *Régulus* et la *Feinte par Amour*, jouées le même soir, semblaient avoir obtenu une certaine vogue auprès du public ; tout compte fait, il se trouva que l'auteur, loin de rien toucher, devait 700 livres aux comédiens. Aussi quelqu'un disant un soir, chez Mlle de Lespinasse, que le public était aux ordres de Dorat, « dites à ses frais », répliqua vivement d'Alembert. Les Encyclopédistes goûtaient peu le talent maniéré du poète. Ils tenaient également rigueur à son Égérie, et ne mettaient pas les pieds dans son salon. Fanny ne s'en inquiétait guère, et continuait à triompher au milieu de tous ces jeunes papillons de lettres : Colardeau, Pezay, Bonnard, Bertin, Parny, Cubières, Palmézeaux et bien d'autres, bande formidable qui, de 1750 à 1800, rassasia les contemporains de ses madrigaux et de ses élégies.

En 1773, Mme de Beauharnais publia sous ce titre : *A tous les penseurs, salut !* une brochure qui fit sensation ;

c'était une critique assez vive des travers des hommes, et de leur injustice à l'égard des femmes. Ainsi la croisade en faveur du sexe faible, qu'on mène aujourd'hui avec tant d'énergie, avait déjà trouvé, il y a plus d'un siècle, un apôtre dévoué dans Fanny de Beauharnais, et Dorat, féministe par excellence, ne pouvait manquer d'encourager son amie dans cette voie. Mais un pareil écrit, bien innocent après tout, déchaîna des tempêtes contre son auteur. Il lui valut jusqu'à cinq épigrammes de ce Pindare aux lèvres méchantes et pincées, qu'on appelait Lebrun. Il y eut contre les dames auteurs une levée de boucliers, Palissot et Laharpe s'en mêlèrent : « Fanny, s'écriait l'auteur du *Cours de littérature*, plus dur encore que Lebrun, Fanny n'est pas plus belle qu'elle n'est poète, et si elle fait son visage, cet ouvrage-là ne vaut pas mieux que les autres ». M. de Laharpe n'était pas tendre pour les bas-bleus. La vérité est que Mme de Beauharnais, qui avait été fort jolie et qui s'opiniâtra longtemps à l'être, suppléait par quelques artifices à cette fraîcheur éclatante dont la nature doua sa jeunesse. Sans s'émouvoir des attaques, elle publia successivement, de concert avec Dorat, deux romans : *Les Malheurs de l'Inconstance* et *Les Sacrifices de l'Amour*. Toutes les lettres, contenues dans ces deux ouvrages, étaient dues à la plume de Mme de Beauharnais, et elles furent estimées le meilleur de l'œuvre. Dorat l'avouait lui-même avec une touchante naïveté. Il prônait volontiers les talents de son amie et, en 1775, il lut aux comédiens ordinaires du roi une pièce en trois

actes : *La Fausse Inconstance*, attribuée à Mme de Beauharnais. Les médisants assuraient qu'il avait dans le cœur de la dame un titre infiniment plus doux que celui de collaborateur, ce qui ne veut pas dire qu'elle n'ait jamais donné de rivaux à Dorat. Lui-même en présenta un très redoutable dans le cercle de cette moderne Sapho. C'était un jeune débutant, échappé du séminaire Saint-Sulpice, Michel de Cubières, l'élève et le protégé de Dorat. Il était venu un matin montrer à l'auteur des *Baisers* quelques vers *enfants de son loisir*, sollicitant des conseils. Il ne pouvait mieux s'adresser ; Dorat l'envoya papillonner dans l'Almanach des Muses, ce bosquet fleuri d'où s'échappaient les gazouillements de tous les poètes du jour. Cubières profita des bons avis ; il relut les *Tourterelles de Zulmis*, un modèle du genre précieux, il eut un habit à la française, lamé de taffetas rose, et une place d'écuyer chez la comtesse d'Artois. Il ne lui manquait qu'une maîtresse bien posée, une femme de condition qui le mît en relief dans le monde. Son choix s'arrêta sur celle qu'il rencontrait souvent dans l'escalier de Dorat, et il envoya à Fanny de Beauharnais une pièce de vers, dithyrambe à toute volée, qui se terminait ainsi :

Car ce n'est qu'en voyant ses yeux
Qu'on peut oublier ses ouvrages.

Amour l'avait bien inspiré. Doublement chatouillée dans sa vanité de femme et de poète, Fanny se laissa attendrir ; ces vers pansaient la blessure faite par l'épi-

gramme de Lebrun. L'héritière des Mouchard aimait à badiner avec le feu ; elle était fort coquette, témoin les récits que nous a faits le secrétaire de Buffon ; il paraîtrait qu'elle venait souvent au *Muséum* relancer l'illustre naturaliste, coiffée à la *girafe*, — c'était en situation, — avec des panaches d'un pied de haut, et des paniers qui mesuraient chacun un mètre de large. En homme d'esprit qu'il était, Dorat ne vit pas, ou ne voulut pas voir, qu'il avait un coadjuteur. Alors ce n'était guère que les petites gens, maris ou amants, qui prenaient l'amour au sérieux. Quoi qu'il en soit, l'introduction de Cubières apporta un élément varié chez Mme de Beauharnais. Plus fécond, s'il est possible, que son maître, on lui reconnaissait de la légèreté, du tour de main, *un aimable délire*, et parfois de l'esprit. Mais, ce qui faisait son succès, c'était une aptitude spéciale pour l'adulation. Il improvisait sans cesse madrigaux et bouquets à Chloris en l'honneur des belles. Le *Mercure de France*, l'*Almanach des Grâces*, les *Étrennes lyriques*, les *Veillées des Muses*, étaient inondés de ses productions. Aussi inventa-t-il un M. Palmézeaux qu'il rendit responsable du trop-plein de cette fontaine poétique.

Sébastien Mercier, le réaliste qui appelait Boileau et Racine les *pestiférés de la littérature*, était aussi un des familiers de Mme de Beauharnais. Le futur auteur du *Tableau de Paris*, alors dans la fleur de l'âge, avait la tournure un peu épaisse, mais la physionomie expressive : œil ouvert et souriant, nez moqueur, bouche fine et spirituelle. Le théâtre l'avait tenté ; ses essais ne

furent pas heureux, et son succès fut plus vif dans les coulisses que sur la scène. La bonne chère, et, plus encore, les jolies femmes, l'enivraient; en leur présence sa langue se déliait; sa conversation devenait étincelante, il *girandolait*, pour employer un de ses néologismes favoris. Très lié avec Cubières et Dorat, les malveillants prétendaient qu'ils formaient le triumvirat du mauvais goût. Pour rien au monde ce triumvirat n'eût manqué un seul des vendredis très suivis de Mme de Beauharnais. Beaucoup de gens venaient là au sortir des soirées de Mme Necker qui finissaient de bonne heure. Chez Fanny, c'était comme à la préfecture de police, il n'y avait, à proprement parler, jamais de nuit. De huit heures du soir à cinq heures du matin, on était sûr de trouver la maîtresse du logis. Lorsque les visiteurs avaient traversé plusieurs salons, décorés dans le goût de Wateau ou de Boucher, ils pénétraient dans un boudoir drapé de bleu de ciel, qu'éclairait à peine une lampe d'albâtre. La maîtresse de céans — et pour cause, — ne pouvait souffrir les lumières éclatantes. Assise sur un sofa, le visage déjà un peu fripé et outrageusement fardé, le chignon poudré à frimas et surmonté d'une couronne de roses, elle tendait sa main à baiser aux arrivants. On faisait cercle autour d'elle, circulant comme des ombres et tâtonnant pour trouver un siège. Voici Dorat qui se glisse près du canapé — il a bien droit à cette place d'honneur, — tandis que Laus de Boissy, Mercier, Cubières, Baculard d'Arnaud, Ducis, l'auteur tragique, et Delille, le poète des jardins,

se tiennent debout devant la cheminée; Dorat, aussitôt arrivé, s'empare de la parole, il a en poche une histoire qui fera la joie de ses auditeurs. Il s'agit du critique Laharpe, qui n'est pas précisément en odeur de sainteté dans la maison. On venait de représenter, au Théâtre-Français, *Les Barmecides*, que le public avait paru médiocrement goûter. « Or, mesdames et messieurs, fit Dorat, vous saurez que le sieur Laharpe se promenait hier en carrosse de gala au bois de Boulogne, avec une marquise et une duchesse. Passe un marchand criant : « Qui veut m'acheter des cannes à la Barmecide ? » « — Ah ! dit la duchesse, voilà qui vous regarde, mon cher poète ; permettez-moi de vous offrir une de ces cannes en mémoire de votre grand succès ».

— Peste ! interrompt Cubières, la dame n'est pas difficile, elle appelle cela un succès !

— Attendez la fin, réplique le conteur. On appelle le marchand, il exhibe trois ou quatre bâtons noueux très laids, surmontés d'une pomme d'ivoire, et, avec un sourire malicieux, démontant la pomme, il montre un gros sifflet caché dans l'intérieur de la canne. A cette allusion délicate aux vers que vous connaissez tous :

> Non, Laharpe au serpent n'a jamais ressemblé :
> Le serpent siffle, et Laharpe est sifflé.

le poète blémit ; les grandes dames se pâment de rire derrière leur éventail, et le marchand, sans comprendre au juste l'impair commis, s'enfuit à toutes jambes avec ses cannes.

— Fort jolie votre histoire, s'écrie Chamfort qui vient d'apparaître sur le seuil du boudoir, mais j'ai plus neuf à vous offrir. Ce matin, Mme de Chaulnes visitait la petite maison de Mlle d'Hervieux, un régal que nos belles se paient volontiers, et d'Hervieux, la bonne fille, s'y prête complaisamment. Arrivée au boudoir, Mme de Chaulnes s'écrie, moitié dédaigneuse, moitié enthousiaste : « Mais c'est un conte des *Mille et une nuits !* » D'un œil-de-bœuf, adroitement dissimulé sous une rosace de cristal, surgit la tête et la voix de la d'Hervieux : « Oui, madame, c'est un conte des *Mille et une nuits*, et je doute fort qu'une seule des vôtres vous en ait jamais rapporté autant ».

— Voyez-vous l'insolente ! dit Mercier ; sur ma parole, mériterait-elle pas qu'on la conduise au For-Lévêque ?

— Bah ! réplique Cubières, elle était dans son droit ; tant pis pour la duchesse ! Comme Psyché, elle a été punie de sa curiosité.

— Messieurs, messieurs, dit Fanny, passe pour M. de Laharpe, je vous l'abandonne volontiers, mais, de grâce, laissez en repos la duchesse, qui est mon amie ; vous savez que je ne puis souffrir les médisances. Écoutez plutôt Mlle Clairon, qui veut bien nous dire ce soir quelques fragments de *Rhadamiste.* »

Chacun se tait, et Clairon, reine tragique, même dans un salon, se pose majestueusement pour dire les vers de Crébillon père, l'aigle qui avait couvé un voluptueux ramier. Tandis que l'actrice débite sa tirade,

Nicolas Chamfort, qui aime mieux parler qu'écouter, s'est retiré dans un salon contigu au boudoir, et s'entretient à voix basse avec Cazotte et Restif. Chamfort donne un démenti aux préjugés ataviques ; quoiqu'il passe pour le fils d'un épicier, il a la tournure d'un gentilhomme, une jolie figure, beaucoup de fatuité, un aplomb imperturbable, un esprit endiablé et une méchanceté féroce, bref toutes les qualités nécessaires pour réussir dans la carrière d'homme de lettres.

Clairon a fini son audition. Le souper, toujours assez médiocre et un peu en retard dans ce logis désordonné, va être enfin servi ; il est près de minuit, lorsqu'un mouvement inusité se produit à l'entrée des salons, trahissant une visite d'importance. Une toute jeune femme, escortée de plusieurs cavaliers élégants, s'avance vers la maîtresse du logis qui l'embrasse avec effusion. « C'est un rêve, une vision, murmure le poète Ducis ; la Créole, avec toutes ses grâces et ses ensorcellements ! » Cette délicieuse personne, qui s'appelle Joséphine de la Pagerie, native de la Martinique, vient d'épouser Alexandre de Beauharnais, le neveu de Fanny. La vicomtesse de Beauharnais fait sensation dans tous les cercles à la mode, et, dans la demi-obscurité du boudoir de Fanny, sa beauté éclate comme une fanfare. Dorat d'improviser sur-le-champ un madrigal en l'honneur de la nouvelle venue : Restif, baissant les yeux vers deux adorables mules de satin, de s'écrier qu'il vient d'apercevoir le *pied de Fanchette*, et Mercier

de se plaindre que l'*Enfant malin* l'ait subitement frappé d'un trait acéré. On passe dans la salle du souper. Le souper, une des quatre fins de l'homme, disait Mme du Deffand, n'a jamais été plus gai, et Joséphine encourage, d'un doux sourire, cet esprit parisien qu'elle ne soupçonnait guère dans son île lointaine.

Mais la soirée n'est pas terminée ; après minuit commence la lecture : vers, tragédies, fragments de confession, chapitres de roman. Là, Dorat lut ce joli conte un peu léger, *Les Cerises*, illustré par le fin crayon d'Eisen ; Cazotte donna la primeur du *Diable amoureux*, et le marquis de Lagrange évoqua ces curieux souvenirs d'une vie agitée, qui devaient servir à Restif pour les aventures des *Posthumes*. Le soir dont il s'agit, c'est le premier chapitre de *La vie de mon père*, que les familiers du salon vont entendre. L'élégante Joséphine, et les petits-maîtres qui l'accompagnent, regardent avec étonnement ce nouveau Diogène à la chevelure broussailleuse, à la barbe hirsute, à l'habit râpé, dont la personne offense à la fois la vue et l'odorat, Jean-Jacques du ruisseau que de grandes dames avaient toléré, patronné, et dont la prose était aussi emmêlée que la chevelure. Les heures s'écoulent. Entraîné par son sujet, l'ouvrier-imprimeur ne s'apercoit pas qu'il va bientôt être cinq heures du matin, et que plusieurs l'admirent en dormant. Mais la maîtresse du logis tient bon, et personne n'ose bouger. Cette prose vulgaire a d'ailleurs pour ces palais blasés une saveur de ragoût

pimenté. Il est bien près de six heures, lorsque les noctambules se décident enfin à partir. Quand la lecture finissait plus tôt, vers trois heures du matin, alors c'était un tumulte indescriptible ; échauffés par ce qu'ils venaient d'entendre, tous se mettaient à discourir comme au sortir d'une représentation ; on discutait, on se renvoyait les nouvelles et les anecdotes échappées aux journaux secrets ; c'était le point culminant de la causerie. Qu'était devenue la parfaitement bonne compagnie telle que l'entendaient Mmes de Boufflers et Luxembourg ?

En 1780, Dorat, jeune encore, se mourait, surmené, épuisé par l'abus des plaisirs ; ses finances n'étaient pas en meilleur état que sa santé. Complètement ruiné, il avait accepté, pour vivre, de diriger avec Berquin le *Journal des Dames*. Ce n'était pas là précisément une besogne qui pût lui permettre d'enfoncer les portes de cette Académie rebelle à son ambition. Il s'y était présenté seize fois, et seize fois il avait été repoussé, malgré la protection de Mme Necker, et celle de Fanny de Beauharnais qui écrivit à ce sujet à Voltaire, le suppliant d'appuyer la candidature du bien-aimé. Mais il y avait à l'Académie un groupe influent qui ne voulait à aucun prix de celui que Laharpe et Morellet appelaient le coryphée de la basse littérature, et la dernière fois que Dorat tenta d'obtenir les suffrages de l'illustre Compagnie, on lui préféra Ducis. Comme les dédaignés, le poète s'en vengea par des épigrammes. En dépit de l'insouciance qu'il

affectait, quoiqu'on le comparât pour la froideur et la sécheresse à une colonne de marbre, il est probable que tant de déceptions contribuèrent à précipiter ses jours. Un peu avant de mourir, il trouva encore la force d'écrire à son élève, Michel Cubières, une épître en vers où il ne semblait guère se louer des bienfaits de la littérature. L'amitié du moins lui fut fidèle jusqu'au dernier moment. Chaque matin, Mme de Beauharnais venait le voir rue d'Enfer, lui apportant des friandises, biscuits et confitures, qu'une autre amie du poète, Mlle Fanier, de la Comédie-Française, dévorait le soir. Dorat était à la tête de deux maîtresses et d'une femme légitime, sans compter le casuel : c'était beaucoup pour un homme seul, et surtout pour un malade. Il s'était marié quelque temps auparavant, on ne sait trop pourquoi. Sa vie décousue se fût terminée dans une véritable détresse, sans les secours généreux de Beaumarchais et de la comtesse Fanny. Le curé de Saint-Sulpice guettait la conversion du moribond ; il lui fit plusieurs visites, qui furent reçues avec politesse, mais qui n'eurent aucun résultat. Comme le prince de Conti, Dorat esquiva les sacrements. Il mourut en épicurien, ainsi qu'il avait vécu, entre les bras de Mme de Beauharnais et de Mlle Fanier.

La sensible Muse eut un violent chagrin de la mort de son ami, et les médisants assuraient *qu'elle en avait perdu l'esprit*. Pour leur donner un démenti, elle continua à faire des vers. Elle avait, il est vrai, sous la main, un autre *teinturier*, pour employer l'expression

familière : il s'appelait désormais Dorat-Cubières ; non content d'avoir pris au défunt sa maîtresse, il lui prenait maintenant son nom, et dans le monde, on ne le désignait plus que sous ce nom : le petit Dorat. Mme de Beauharnais, encouragée par les flatteurs qui peuplaient son salon, s'avisa de présenter au Théâtre-Français une pièce en trois actes : *La Fausse Inconstance*, qui avait déjà été lue au comité douze ans auparavant. Elle eût mieux fait de la laisser dormir au fond d'un carton. Jouée après bien des démarches et des pourparlers, le 31 janvier 1787, cette pièce ne put même être achevée. La malveillance s'en mêla, et le public fut sévère, sinon cruel, pour la protectrice de Dorat ; on dut baisser le rideau, avant la fin du troisième acte, sous les huées et les sifflets. Après un échec aussi bruyant, la pauvre Fanny n'eut rien de plus pressé que de fermer son salon, et de se retirer dans une de ses terres, à la Rochelle, avec son compagnon fidèle, Michel de Cubières. La nostalgie de Paris ne tarda pas à saisir l'exilée, et elle vint reprendre son train de Muse.

Les événements apportaient des modifications dans les cercles mondains : le salon de la rue de Tournon, où Fanny habitait alors, était moins exclusivement littéraire, mais beaucoup plus politique et frondeur que celui de la rue Montmartre. Amours et Zéphires semblaient un peu délaissés ; pour le quart d'heure, c'étaient les réformes et les grands problèmes sociaux qu'on agitait dans ces réunions. Le petit salon bleu

et argent entendait d'étranges thèses et d'étourdissants paradoxes, accueillis par la maîtresse de céans avec un bienveillant éclectisme. Aux littérateurs, comme Restif et Mercier qui, pour rien au monde, n'eût manqué une seule de ces soirées et venait à pied du Grand-Montrouge, se joignaient Anacharsis Clootz, Bailly, Rabaud de Saint-Étienne, Louvet, Boissy d'Anglas, et plusieurs députés de la Gironde. Qui le croirait ? Cubières, l'admirateur enthousiaste de Dorat, qui avait inspiré à Rivarol cette mauvaise charade :

> Avant qu'en mon dernier mon tout se laisse choir,
> Ses vers à mon premier serviront de mouchoir.

Cubières, le *chiffonneur* de rubans, de guirlandes et d'éventails, se réveilla un jour farouche, révolutionnaire. Il paraît que la vue des ruines de la Bastille détermina cette étrange conversion. La Commune de Paris fit de ce rimeur son greffier général, et, brûlant tout ce qu'il avait adoré, Cubières jeta l'insulte à la reine, cette Euménide, disait-il, et au roi qu'il appelait le dindon Capet. Il chanta le vertueux Marat et l'incorruptible Robespierre, comme il avait chanté Iris ou Hébé. Que les déesses de l'Olympe lui pardonnent ! Un soir, il se présenta à la barre de la Convention pour prononcer un discours et déclarer que la poésie et l'éloquence n'avaient jamais fleuri sous les rois — autrement dits les tyrans — et n'avaient eu de grandeur que sous les républiques. Bien entendu, il

rejeta le nom de Dorat, cet adulateur des grands et des princesses. Le pauvre sire se donnait un mal inouï pour prouver qu'il n'était qu'un roturier, un simple vilain, tout ce qu'il y a de plus peuple. Les sans-culottes ne s'y laissaient pas prendre ; ils se méfiaient d'un néophyte si zélé ; parfois, ils s'en moquaient, et le rudoyaient un peu. Certain jour, Cubières entra chez Chaumette, tenant une liasse de papiers à la main. « Encore des chansons ! fit dédaigneusement le doux procureur de la Commune. — Non, citoyen ; tout simplement un poème que je veux dédier à ta vertueuse femme. — Va-t'en au diable ! La prends-tu par hasard pour une femme de lettres ? Regarde, ses œuvres sont là, dans le tiroir de ma commode. » Et il montrait de vieux bas soigneusement ravaudés. Le tendre berger de Mme de Beauharnais, réprimant une grimace, se le tint pour dit, et se sauva tout penaud avec son poème. Il se dédommagea en faisant pour le calendrier républicain de petits vers badins qu'il récitait chez son amie :

Germinal me verra caresser ma Lisette,
Floréal de bouquets orner sa collerette.

Malgré sa métamorphose, il continuait à être le majordome du salon Beauharnais. Fanny ne semblait pas trop s'effrayer des nouvelles opinions de l'ancien écuyer de Mme la comtesse d'Artois, et sa philosophie souriante résistait aux transformations de son galant, bien heureuse, après tout, qu'il ne s'avisât pas de présenter rue de Tournon sa protégée Olympe de

Gouges, ou quelque Marseillais affublé de la carmagnole et du bonnet phrygien. Cubières avait alors changé au physique comme au moral ; sa petite tête devenue chauve, ses traits alourdis et communs, n'avaient pas l'heur de plaire à la citoyenne Roland : « Impossible, disait-elle, de voir une figure plus répugnante, une physionomie plus insolente et plus basse ». Quel contraste avec la tête fine et busquée de Dorat ! Mais le greffier de la Commune couvrait de sa haute protection le logis de son amie, dont la somptuosité et le parfum aristocratique pouvaient paraître suspectes au terrible Comité de Salut public ; seul, le salon de Mme de Beauharnais resta ouvert pendant la période révolutionnaire, tandis que les autres s'étaient successivement fermés ; on massacrait, on guillotinait dans toute la France ; chez Fanny, on chantait encore parfois les Grâces et l'Amour. La comtesse de Beauharnais se flattait d'être à l'abri de tout danger. Un jour arriva, pourtant, où le patriote Cubières demeura impuissant à défendre une ci-devant. Arrêtée le 4 novembre 1793, Fanny fut conduite à Sainte-Pélagie. On l'y laissa attendant chaque jour la mort, et épargnée, grâce sans doute à l'influence de Cubières. Ce fut dans sa prison qu'elle apprit la mort de Robespierre, et la délivrance de la France. Deux mois plus tard, rendue à la liberté, elle retrouvait ses amis : Restif, Mercier, Baculard d'Arnaud, Delille, Louvet le député, devenu boutiquier au Palais-Royal. Ce fut une ivresse ; on s'embrassait, on se félicitait d'avoir échappé à tant de

périls. Ceux mêmes qui, auparavant, ne pouvaient se souffrir, semblaient transportés de se revoir. Quelle joie d'être de nouveau réunis dans ce salon hospitalier, où l'on avait passé tant d'heures charmantes ! Une troisième période s'ouvrit pour le dernier survivant des bureaux d'esprit du XVIIIe siècle, et ce ne fut peut-être ni la moins joyeuse, ni la moins brillante. On vit Fanny reparaître dans l'arène littéraire. En 1802, à une séance du Lycée des Arts, elle récita des vers en l'honneur de Mme du Boccage qui venait de mourir à quatre-vingt-douze ans, oubliée depuis longtemps, et se survivant à elle-même. Ce fut un vrai triomphe. Le chirurgien Larrey, présent à l'audition, déclara que, malgré son âge, Mme de Beauharnais possédait une voix douce et mélodieuse, qu'on pouvait comparer à celle de Mlle Mars. Ajoutons qu'Alexandre de Beauharnais était mort sur l'échafaud, que sa veuve s'était remariée, et que Fanny avait maintenant un neveu par alliance qui faisait un assez beau chemin dans le monde. La tante de Joséphine, la marraine d'Hortense, ne pouvait manquer d'être plus adulée que jamais. Nous savons, toutefois, que Napoléon ne faisait pas grand cas de la tante de sa femme, « une vieille toquée, disait-il, qui s'est toute sa vie entourée de rimeurs prétentieux ». De son côté, Mme de Beauharnais n'abusa guère des privilèges de la parenté. Elle parut rarement aux fêtes des Tuileries, et ne sollicita pour elle aucune faveur. Après le divorce de sa nièce, elle demanda seulement à l'Empereur de nommer son fils unique, Claude de

Beauharnais, chevalier d'honneur de Marie-Louise. Durant les deux dernières années de sa vie, Fanny ne recevait plus que son vieil ami Cubières et quelques intimes. Elle s'éteignit doucement en 1813, âgée de soixante-quinze ans, juste assez tôt pour ne pas voir la chute de l'Empire. N'en eût-elle pas d'ailleurs aussi facilement pris son parti que de la chute de la monarchie? Cette nature bienveillante manquait d'énergie : on aurait souhaité un peu plus d'indignation généreuse et un peu moins de condescendance pour les évolutions politiques de ce pantin qui avait nom Michel de Cubières. Rendons pourtant justice à la Muse tant raillée, qui frisait parfois le ridicule. Si on accusait les poètes de corriger ses vers, en revanche sa prose, qui lui appartenait en propre, était délicate et spirituelle. Écrire semblait pour elle un besoin, un bonheur, et il est injuste de dire, ainsi que l'a fait un de nos contemporains, qu'elle se servit de la rhétorique comme d'un pot de fard ou d'une boîte à mouches[1]. Épistolière de mérite, c'était aussi une causeuse charmante. Lamotte-Langon prétend que, à ses réceptions, Mme de Beauharnais toussait beaucoup plus qu'elle ne parlait. L'auteur des *Chroniques de l'Œil-de-Bœuf* ne pouvait guère juger en connaissance de cause, n'ayant connu la dame qu'à son déclin. En tout cas, cette contemporaine de Voltaire et de Rousseau laissa derrière elle des regrets sincères. Restif était mort en 1806, mais Cubières et Mercier survécurent à leur amie. Le

1. Monselet.

gazetier turbulent, enfant terrible du journalisme, eut maille à partir avec le ministre de la Police, Rovigo, à propos d'un article assez insolent où Napoléon était traité de *sabre organisé*. Appelé dans le cabinet ministériel, Mercier se défendit avec une telle véhémence, que le ministre s'écria : « Mais vous cassez les vitres, monsieur ! — Et pourquoi diable avez-vous des vitres ? répliqua le journaliste. — Silence ! monsieur ; si vous recommencez à écrire des choses pareilles, je vous ferai (Ici un mot soldatesque que nous n'osons reproduire) — je vous ferai... jeter à Bicêtre. — Allons donc ! je vous en défie, on ne m'escamote pas comme une muscade : oubliez-vous que je porte un nom européen ! » Et, enfonçant son chapeau sur sa tête, il s'éloigna jusqu'à la porte. Puis, revenant sur ses pas, et se cabrant fièrement : « Oui, monsieur, je vous en défie ». Rovigo, le jugeant un peu timbré, le laissa sortir, et il n'en fut que cela. S'il n'était pas mûr pour Bicêtre, Mercier était au moins fort excentrique. Il adorait les livres, mais, lorsqu'il en achetait de reliés, il n'avait rien de plus pressé que de les dépouiller de leur couverture : c'est ce qu'il appelait leur casser le dos. Quelque temps avant sa mort, un de ses confrères de l'Institut le rencontra rue du Coq, dans un état d'ébriété visible, mais ravi de l'épitaphe qu'il venait de faire, pour être gravée sur sa tombe :

Cit-gît Mercier, qui fut académicien,
Et qui cependant ne fut rien.

LA COMTESSE DE BEAUHARNAIS.

Quant à Cubières, qui avait produit cent cinquante volumes, tant prose que poésie, le malheureux ! et qui n'était pas même académicien, sa fougue républicaine avait passé depuis longtemps. Désormais, il chantait la gloire du vainqueur de l'Égypte et des Pyramides ; il vécut assez pour célébrer le retour des Bourbons, mais ses plates adulations ne l'enrichissaient guère. Après la mort de Mme de Beauharnais, il tomba dans un état voisin de la misère : à peine lui restait-il quelques sous pour acheter tous les jours, chez une fruitière de la rue du Dragon, deux œufs rouges qu'il s'en allait manger chez un marchand de vins de la Croix-Rouge. C'était là... le dîner et le souper de cet homme qui avait fréquenté les salons les plus recherchés du dernier siècle. Ne le plaignons pas trop : les ingrats ne méritent point de pitié.

Caprices bizarres de la destinée ! L'amie intime de ce bohème, qu'on aurait pu inscrire au Bureau de charité, devait faire souche de maison princière. Stéphanie de Beauharnais, fille de Claude, épousa le grand-duc de Bade. Très liée avec l'impératrice Eugénie, elle vint à la cour de Napoléon III où elle fut reçue avec les honneurs dus à une princesse souveraine.

Mais faut-il s'étonner de rien, dans le milieu plein de contrastes où vivait Fanny de Beauharnais ? Son salon, qui a une physionomie distincte de tous les autres bureaux d'esprits, fut bien le reflet de cette époque transitoire où l'on prétendait faire autrement et mieux que les devanciers ; où, affamés de nouveau, d'inédit,

les contemporains le demandaient aux choses surnaturelles comme aux basses réalités, engoués des préciosités anacréontiques de Dorat, ou des baquets magnétiques de Mesmer, comme des brutalités pornographiques de Restif ; — société décadente s'il en fut jamais, qui allait finir dans le sang de la Terreur et la boue du Directoire !

OUVRAGES CONSULTÉS POUR
« LE SALON DE LA COMTESSE DE BEAUHARNAIS »

1° *Dictionnaire des dames françaises.* (Mme Briquet.)
2° *Les originaux du siècle dernier.* (Monselet.)
3° *La femme au XVIIIe siècle.* (Goncourt.)
4° *Le Chevalier Dorat et les poètes légers du XVIIIe siècle.* (Desnoireterres.)
5° *Epicuriens et lettrés au XVIIIe siècle.* (Desnoireterres.)
6° *Anecdotes sur Chamfort.* (Paris, Hetzel.)

LE SALON DES DAMES DE SAINTE-AMARANTHE

(1775-1792)

Tout d'abord, il nous faut demander grâce au lecteur pour l'époque sombre où nous allons l'introduire, et pour le tragique dénouement qui brisa la vie de nos deux héroïnes. Nous clôturerons par leur salon ces souvenirs du passé.

C'est le 1er janvier 1791, triste année qui se lève sur Paris. La fièvre est dans l'air. Prisonnière aux Tuileries, la Royauté n'existe plus que de nom. Les clubs ont remplacé les couvents ; le prestige mondain s'est évanoui, et la tourmente révolutionnaire a dispersé au loin toute cette brillante société parisienne. Pourtant, rue Sainte-Anne, le portail d'un vieil hôtel reste encore ouvert ; dans la cour, les lumières contrastent avec la morne clarté des réverbères de la rue ; devant

le perron viennent s'aligner les wiskis et les cabriolets, d'où s'échappent d'élégantes silhouettes. Dans cet hôtel, le philosophe Helvétius tint jadis ce que Maïa Garat appelait les états généraux de l'esprit humain ; là, on rêva le progrès ; Diderot, d'Alembert, Condorcet, Turgot, Raynal, Marmontel, Hume, Franklin, discutèrent la régénération sociale. C'est maintenant la demeure d'une jolie femme dont le logis hospitalier s'ouvre pour les amis qui n'ont pas eu le courage d'abandonner la capitale [1]. Si Mme de Sainte-Amaranthe appartient par sa naissance à l'aristocratie, les hasards de la vie l'ont classée dans la catégorie des femmes légères, pour ne pas dire galantes. Mariée fort jeune, contre le gré de sa famille, au capitaine Desmier de Sainte-Amaranthe, Louise de Saint-Simon d'Archiac avait été aimée deux mois, puis ruinée et quittée par son mari. Le prince de Conti [2], la seule Altesse qui trouvait grâce devant la misanthropie de Rousseau, se présenta pour faire oublier à la belle les torts de l'hymen ; il réussit du moins à réparer ceux de la fortune. Tandis que le capitaine de cavalerie, troquant ses éperons contre un fouet, végétait, s'il faut en croire les mauvaises langues, cocher de fiacre à Madrid, une pluie d'or se répandait sur la tête de sa femme : ce n'était plus Ariane, mais Danaé. Monseigneur avait eu

1. Les dames de Sainte-Amaranthe n'habitaient pas en garni, rue Vivienne, comme le dit G. Lenôtre dans sa belle étude sur le baron de Batz.

2. Le prince de Conti, mort en 1776.

bon nombre de rivaux et de successeurs; mais, au XVIIIe siècle, qui s'inquiétait de pareilles bagatelles? Une société indulgente se garda bien de tenir rigueur à cette lionne pauvre. En dépit de la quarantaine qui allait bientôt l'effleurer de son aile grise, elle était partout admirée, et n'avait qu'une rivale sérieuse : sa fille Émilie, alors dans tout l'éclat d'une incomparable beauté. Ce n'était plus la tête fantasque et mobile, la tête à *giboulées* de la mère, comme disait l'acteur Fleury, mais le visage le plus noble et le plus régulier : de grands yeux aux prunelles irisées, nageant dans une buée opaline, un sourire d'ange, l'ovale d'une pureté à faire honte aux Fiancées de Greuze, le port d'une déesse échappée de l'atelier de Phidias, telle apparaissait Émilie dans le salon maternel. « Je n'ai vu dans aucun pays, écrivait le comte de Tilly, rien d'aussi absolument parfait, rien qui me l'ait rappelée ou qui me l'ait fait oublier; mon cœur a pu aimer davantage, mes yeux n'ont jamais autant admiré. » On comprend facilement l'attrait que ces deux femmes exerçaient sur la société parisienne. Certes, on ne pouvait accuser Mme de Sainte-Amaranthe d'être, comme Mmes Helvétius et Dupin, une patronnesse de la confrérie des philosophes; elle n'était pas femme à cacher sous son chevet l'*Émile* de Rousseau, ni même la *Pucelle* de Voltaire. Fort peu lettrée, elle avait du moins ce mérite des du Deffand et des Geoffrin : faire valoir l'esprit des autres. C'était bien la plus jolie machine à salon qu'on pût trouver à la fin du

XVIIIe siècle, sachant mieux que personne distribuer révérences, sourires ou grimaces, tantôt impertinente, tantôt gracieuse, selon l'occasion ; mondaine avant tout, ne vivant, ne respirant qu'aux bougies, et ne tolérant le soleil que par égard pour ses fermiers. Chez elle, nous ne retrouvons ni les raouts aristocratiques de Mme de Montesson, ni le cénacle disert de Mme Necker ; c'est le salon frivole par excellence, où, à la veille d'une révolution, l'esprit français s'épanouit avec une verve intarissable. Il y a environ un demi-siècle, la duchesse d'Abrantès promettait à ses lecteurs une esquisse de la physionomie toute spéciale du salon de la rue Sainte-Anne. Essayons de faire ce que la mort ne permit pas à Mme d'Abrantès de réaliser.

Très parées, Mme et Mlle de Sainte-Amaranthe reçoivent les visiteurs dans un grand salon où s'étalent sur les murs des bergeries de Lancret et des panneaux de Fragonard. Elles n'ont pas voulu sacrifier aux modes grecques que la Révolution met en honneur, et s'entêtent à garder rouge et mouches, poudre et paniers, tout le charmant attirail de nos grand'-mères. Seul, Louis de Sainte-Amaranthe, un bambin de quatorze ans, subit la contagion des idées nouvelles, et se refuse à dénaturer sa belle chevelure sous la poudre. Il est un peu démocrate, le pauvre enfant ; sa mère l'en gronde doucement : « Lili, je n'approuve pas votre rébellion », dit-elle en caressant les boucles brunes de son fils. Mais voici venir le flot des visiteurs apportant leurs compliments de bonne année : le duc de Nivernais, ce seigneur qui

savait si bien baiser la main aux femmes ; l'excellent Monville, jadis propriétaire du *désert de Marly*. Il a fait des vers et joué de la flûte comme Amphion ou Orphée. Mais la banqueroute a passé par là ; le domaine est vendu, et la flûte brisée. A peine reste-t-il au généreux financier quelques louis pour offrir à ses belles amies un gigantesque cornet de bonbons, enjolivé de devises et de rubans. Derrière Monville se glisse l'abbé Lageard de Cherval, futur membre de l'Académie des Inscriptions, modestement descendu d'une de ces voitures publiques appelées turgotines, en mémoire de leur fondateur, l'économiste Turgot. Dans la cour, l'abbé a failli être écrasé par les chevaux fringants du prince de Ligne. Un joli homme que ce Belge qui a presque autant de conquêtes à son actif que le maréchal de Richelieu, aristocrate jusqu'au bout des ongles, mais, avant tout, prince de l'esprit et digne de se mesurer avec Antoine Rivarol, le rédacteur des *Actes des Apôtres*, qui vient justement d'entrer avec son ami Champcenetz ; Rivarol, auquel Laharpe refusait tout sens critique, et dont le malicieux personnage se vengeait en disant : « Comme ce serait heureux pour le public si M. de Laharpe n'avait jamais rien lu ! » Quant à Champcenetz, bon gentilhomme et neveu du gouverneur des Tuileries, il fallait l'entendre dans un souper aiguiser l'épigramme ou lancer le couplet d'actualité avec un léger bégaiement qui, loin d'atténuer, accentuait encore la piqûre. On prête volontiers aux riches ; aussi attribuait-on à Champcenetz une foule de bons mots qu'il n'avait jamais

dits. Doué d'une imperturbable mémoire, il retenait tout, prenait tout, hasardait tout. Paris et l'entresol de la rue Notre-Dame-des-Victoires, où habitait Rivarol, étaient pour lui l'univers. On le pressait d'émigrer : « Quitter mes livres, mes estampes, répondait-il, pour aller représenter le Juif errant à travers l'Europe, non pas ; j'aime la vie, mais plus encore la paresse ». Champcenetz, Rivarol et Ginguené, l'auteur de la *Confession de Zulmé*, le sensible Ginguené, disait Chateaubriand, étaient à peu près les seuls représentants de la littérature dans le salon de Mme de Sainte-Amaranthe. Volney y parut un soir, mais ce n'était pas là le milieu qui lui convenait, et on ne le revit point dans cette réunion, qui était plutôt le rendez-vous de la noblesse turbulente et folle, pariant aux courses, se ruinant au jeu et protégeant ce conservatoire des petites danseuses qu'on appelait le Magasin de la rue Saint-Nicaise. Voici encore Félix de Saint-Fargeau, un élégant, qui fait de la démocratie légère à la façon d'Alcibiade, et qui, sous la Terreur, s'enrôlera parmi les loups pour ne pas être dévoré ; M. de Fagan, un héros de roman à la chevelure blonde, à l'œil rêveur, qui tourne la tête des femmes, à commencer par celle de la maîtresse du logis ; le vicomte de Pons, un des heureux prédécesseurs de M. de Fagan ; il passe pour ne pas être étranger à la naissance d'Émilie. Jadis, le vicomte a fait partie du cercle que présidait Mlle de Lespinasse et où elle traduisait si bien le langage de la passion. Mais les cours d'amour ont fait leur temps ; bien démodées après

quatre-vingt-neuf, les sentimentalités de Rousseau et les idylles de Florian, des *moutonnades*, disait dédaigneusement le grand Mirabeau. Trois fils de ministres font à la fois leur entrée : M. de Maupeou, muscadin accompli ; le comte de Miromesnil, long, sec et bilieux personnage ; M. de Sartines, gros garçon à la face large et rubiconde, à l'encolure massive que le tailleur en vogue s'efforçait en vain de dissimuler. Tilly, le libertin qui donne le ton à la jeunesse oisive, paraît enfin, irréprochable dans sa mise quoiqu'il vienne en droite ligne de l'hôtellerie du *Juste*, sise à Versailles, rue des Réservoirs. Le vent des collines de Meudon n'a pas dérangé sa chevelure d'un goût soigné et mousseux — c'était l'expression consacrée ; en descendant du cabriolet qui l'amène, il a remisé sous le vestibule pelisse et manchon ; de sa veste brodée s'échappe une breloque à deux montres, frétillant sur une culotte vert tendre ; il porte de hauts talons, avec une boule d'or sur le coup-de-pied ; une petite bourse, dite crapaud, rattache ses cheveux sur le sommet de la nuque ; un diamant se joue au milieu de son col de batiste plissée ; il tient sous le bras un chapeau à la *brigadière*, et marche, en se dandinant, comme un homme qui s'imagine que tous les yeux sont fixés sur lui. Sans aucun scrupule, aussi hâbleur que le fameux Casanova, il laissait partout des dettes criardes et des femmes trahies. Talleyrand le dépeignait d'un trait : « Un gredin de bonne compagnie ». On le rencontrait dans les tripots à la mode et les endroits mal famés. Sa double et orageuse liaison

avec deux ingénues de la Comédie-Italienne, Mlles Adeline et Rosalie, ne l'empêchait pas d'afficher une passion éperdue pour Émilie de Sainte-Amaranthe. Mais, dans un temps où rien n'étonnait, quand on se montrait à l'Opéra, en grande loge, le lendemain d'un duel où on avait tué son homme, Tilly lui-même ne pouvait causer scandale. De tenue moins muscadine était le sentimental et distrait chevalier de Panat qui arrive, un peu en retard, avec son inséparable le chevalier de Coupigny. Ces deux originaux font la paire. Lieutenant dans la marine royale, Panat, entre une croisière sur la côte d'Afrique ou dans les mers du Nord, venait reprendre terre à Paris. Son esprit et sa malpropreté étaient légendaires ; on racontait qu'un jour, tombant à la campagne que Rivarol habitait l'été sur les bords de la Seine : « Ah ! mon ami, s'était-il écrié, je meurs de chaud, permets-moi de jeter mon habit sur ton lit. — Je veux bien, répliqua le caustique pamphlétaire, mais, après, où jetterai-je mon lit ? » La duchesse de Fleury affirmait que le chevalier ne quittait ses bas que quand ses bas le quittaient. Certes, il fallait toute la grâce de ce charmant esprit pour que le beau monde acceptât des détails aussi répugnants. Panat faisait quand même des conquêtes. « Ma chère, disait-il à une bien-aimée, gardez-vous de jamais me tutoyer : le *tu* est plus familier, mais le *vous* est plus tendre ». Moins nuageux et plus soigné était Coupigny qui, toutes les cinq minutes, prenait une prise dans sa tabatière d'écaille, ayant grand soin de faire observer aux dames

que les deux faces de la boîte, représentant, d'un côté une tête de femme, de l'autre une tête de chatte, se ressemblaient d'une façon frappante. « Au surplus, ajoutait sentencieusement le chevalier, femmes et chattes, au moral comme au physique, c'est identique. »

Dans un semblable milieu, la société devait être nécessairement moins choisie parmi les femmes que parmi les hommes. Quelques beautés faciles, demi-mondaines qui se montraient volontiers dans tous les lieux de plaisir, venaient grossir la cour de Mme de Sainte-Amaranthe. Deux seulement méritent ici une mention : la marquise de Bordeaux, sœur de la maîtresse du logis, et une très jeune femme, à la démarche enfantine, au minois piquant : Lucile de Barréron, une Titania qui avait su enchaîner un colosse, et dont le roman avec Mirabeau défrayait quelques mois auparavant les commérages parisiens. A treize ans mariée à un vieux financier, à quatorze ans jetée au couvent par lettre de cachet, et délivrée grâce à une émeute populaire, Lucile inspira au grand tribun le dernier caprice d'une vie orageuse, caprice si violent que la mignonne faillit être immolée, au milieu d'un transport jaloux, par son redoutable amoureux. La mort de Mirabeau avait rendu le repos et la liberté à Mme de Barréron. Très liée avec les dames de Sainte-Amaranthe, elle devait laisser sur cette intimité des Mémoires qui n'ont jamais été publiés, et dans lesquels nous avons parfois puisé au cours de cette étude [1].

1. « La famille Sainte-Amaranthe », par Mme Armande Roland qu

Les compliments d'usage terminés, chacun s'installait selon ses goûts, pour passer la soirée en attendant le souper. Dans le salon contigu, on organisait un pharaon. La reine avait mis le pharaon à la mode ; c'était une passion, une frénésie, on s'était ruiné au jeu royal de Versailles comme on se ruinait aux Arcades du Palais-Royal, au cercle de la place Vendôme et même chez Mme de Sainte-Amaranthe, trop moderne pour ne pas subir l'entraînement général. Il était passé, le règne du loto, délices de Mme du Deffand et de son amie la maréchale de Luxembourg, ce qui faisait dire à M. de Ségur :

Luxembourg, quelle modestie !
Quoi ! vous jouez ce jeu-là,
C'est l'œuvre de la bêtise,
Et le repos des gens d'esprit.

Pour ceux que ne possédait pas le démon du jeu, Émilie prenait sa harpe. Sans être une virtuose accomplie, enlevant trilles et arpèges comme Félicie de Genlis, elle charmait les oreilles, et surtout le regard. Un régal que la vue de cette beauté en fleur qui touchait à peine à son seizième printemps. Le bon Gossec, un des familiers du logis, assis près de la musicienne, trépignait d'enthousiasme. « Ces deux femmes si différentes m'inspirent, disait-il. Quand je regarde la mère avec ses airs de tête si animés, *allegretto*, il me vient

avait quitté le nom de Barréron pour épouser M. Roland, fournisseur des armées, avec lequel elle vécut en aussi mauvaise intelligence qu'avec M. de Barréron.

les plus gais refrains du monde ; mais, si j'aborde la fille, *largo, largo*, je sens en moi quelque chose qui chante comme une hymne. »

Toujours calme et grave, Émilie acceptait hommages et compliments comme une jeune reine reçoit le baise-main de ses sujets, tandis que sa mère voltigeait d'un bout du salon à l'autre, se mêlant à toutes les conversations. Debout, au milieu d'un groupe, le prince Charles de Ligne s'émerveille de la nouvelle invention du docteur Guillotin, qui tranche aussi vite que les ciseaux de la Parque le fil de la vie des hommes. Rivarol hausse les épaules :

« Pardon, mon prince, il n'y a pas de quoi tant s'extasier ; comme si ce Guillotin n'avait pas assez de son art pour tuer les gens !

— Ne dites pas de mal de la guillotine, réplique le vicomte de Pons ; si je ne me trompe, du train dont vont les choses, on utilisera largement cette découverte humanitaire. Qui sait si, un jour, nous n'en tâterons pas tous ? »

Les deux battants de la salle à manger, où Helvétius traitait ses familiers, viennent de s'ouvrir.

« En attendant qu'on nous coupe le cou, s'écrie Champcenetz, nargue les soucis ! Allons souper ! »

C'est bien là l'homme qui, en montant dans la charrette, dira au bourreau : « Ah ! çà, l'ami, mène-nous rondement, je te donnerai pour boire ».

Trente personnes environ s'asseyent autour d'une table royalement servie ; l'esprit et le champagne

coulent à pleins bords, comme en des temps plus heureux. Tilly, le roué, glisse dans la main d'Émilie un billet qu'il jure avoir été écrit avec son sang ; Lucile, qui ne pleure pas trop Mirabeau, échange de tendres aveux avec Félix de Saint-Fargeau ; Mme de Sainte-Amaranthe sourit à Fagan, le jeune amant qui bientôt la délaissera pour une ingénue du théâtre Montansier. En ce moment, on ne se souvient plus des tristesses ni des menaces présentes ; on veut se rassurer, s'étourdir. Jamais le salon de l'ancienne maîtresse du prince de Conti n'eut plus de vogue que dans cette première période de la Révolution, de 1791 à 1792. Sur ce terrain neutre, on se croyait à l'abri du danger, comme ceux qui se rassemblent sous un même arbre pendant la tempête.

Au commencement de l'année 1792, le salon de la rue Sainte-Anne devait avoir une succursale. Sur l'initiative d'un ami, Mme de Sainte-Amaranthe reçut la proposition de faire les honneurs du numéro 50, nouvelle maison de jeu qui venait d'être installée au Palais-Royal : le Palais-Royal, démocratisé par Philippe-Égalité, repaire de tous les vices, où, dans un espace de six cents pieds carrés, on trouvait le domicile, la table, la promenade, le plaisir, l'argent, et quelquefois la ruine. Les actionnaires du numéro 50 avaient fourni des sommes considérables. La spéculation paraissait bonne, et on faisait à la directrice de superbes avantages. La fille du baron de Saint-Simon hésita beaucoup ; tenir un tripot comme la Saint-Lacour, la Saint-Romain,

la Morency et autres drôlesses, quelle déchéance ! Mais cette cigale, qui dépensait sans compter, touchait à l'automne de la vie, et n'avait rien su amasser pour l'hiver. Elle songea aux enfants, que, au milieu de ses faiblesses, elle aimait tendrement, et elle accepta. Après tout, cela valait autant que de placer son cœur à gros intérêts, et de recevoir du papier monnayé de ses adorateurs. Quand la République était prête à éclore dans l'œuf couvé par les révolutionnaires, mettre une femme de condition à la tête d'un tapis vert, l'idée était digne de ces temps troublés, mais en tout cas fort habile. Quels appeaux pour attirer les viveurs de l'époque, que ces trois fauvettes charmeuses ! la mère, la fille et leur jeune amie Lucile. Démocrates et gentilshommes, tous briguaient la faveur d'être présentés dans le nouveau temple élevé à la Fortune. Quoi qu'ait pu dire Capefigue, « de cette déclassée qui tenait table d'hôte et tapis vert à l'usage des conventionnels », Mme de Sainte-Amaranthe se montrait fort difficile sur le chapitre des admissions. On s'injuriait à l'assemblée et dans les clubs, on se battait dans la rue, on pendait les aristocrates à la lanterne, ou on les jetait dans le grand bassin des Tuileries, dit *baignoire nationale*, les traditions courtoises de l'ancienne cour subsistaient encore au numéro 50. Derrière la salle de jeu était un salon, où Mme de Sainte-Amaranthe recevait les anciens amis et les nouveaux venus. Après le souper, les trois déesses apparaissaient dans la grande salle qui rappelait par sa somptuosité le jeu royal de Versailles. Il fallait

voir, autour de l'immense tapis vert, sous la clarté des lampes à abat-jour, ces têtes crispées par la fièvre du gain, toutes les opinions, toutes les inquiétudes se taisant devant ces mots sacramentels : *Rien ne va plus !* Auprès des joueurs, quelques sirènes aux seins rosés, hardiment découverts, s'efforçaient de contracter emprunt, donnant pour hypothèque un sourire, voire même un baiser. La compagnie offrait parfois de piquants constrastes ; autour de la table de trente-et-quarante, le hasard malin plaçait Monville, le vieil aristocrate, à côté du jeune républicain Hérault de Séchelles, beau joueur insolemment heureux qui, pour ses débuts au numéro 50, faisait sauter la banque, et enlevait d'assaut le cœur de la directrice. On voyait le comte de Dillon et le vicomte de Pons s'entretenir familièrement avec l'abbé d'Espagnac, un coquin qui spéculait sur la vente des biens d'émigrés. Dazincourt, le Mascarille de la Comédie-Française, combinait une martingale avec Tilly, l'ancien page de la reine. Fabre, surnommé d'Églantine pour avoir plusieurs fois remporté aux Jeux floraux la petite fleur créée tout exprès pour orner la chevelure de Chloris, Fabre, le conventionnel farouche, apercevait Tilly qui, dernièrement, l'avait rossé, en plein cours La-Reine, pour un article insolent. Ces mésaventures-là arrivaient parfois aux gens de lettres. Fabre, fronçant ses noirs sourcils, reculait jusqu'à l'embrasure éloignée du tapis vert, près du canapé où quelques intimes entouraient les deux hôtesses. Le prince de Ligne est en train d'impro-

MADAME DE SARTINES
née Émilie de Sainte Amaranthe.

viser un madrigal en l'honneur des yeux verts de la Sainte-Amaranthe ; *perfide à ma rente*, s'écriera un peu plus tard le bel Hérault de Séchelles, se vengeant d'une trahison par un bon mot. Tandis que l'acteur Fleury pirouette sur ses talons avec l'élégance du marquis de Moncade, qu'il incarnait si bien sur la scène, Camille Desmoulins s'approche d'Émilie, à laquelle il fut présenté une heure auparavant, et, comme elle le félicite sur la beauté de sa femme : « Oui, citoyenne, réplique-t-il, Lucile est bien belle, car elle le serait même à côté de vous ». Ils savent être aimables et galants à leurs heures, ces révolutionnaires. Fabre lui-même n'a-t-il pas composé la chanson bucolique : « Il pleut, il pleut, bergère ». Hélas ! bientôt, il pleuvra du sang.

Un soir, lorsque la bande des Marseillais envahit la capitale, l'un d'eux se fourvoya par hasard dans cet enfer *select*. Les hommes se bouchèrent le nez, les femmes poussèrent des cris d'effroi, et les valets, prenant une canne, chassèrent le patriote sans plus de cérémonie qu'un barbet crotté. A la veille du Dix-Août, l'incident fit du bruit aux Jacobins de la rue Saint-Honoré, et le repaire d'aristocrates, où l'égalité était si mal comprise, fut dénoncé à la vindicte populaire. Le salon s'éclaircissait chaque jour. Tilly venait de partir pour Coblentz, et Rivarol pour Berlin. Des amis suppliaient Mme de Sainte-Amaranthe de fuir ; elle n'en avait pas le courage. Partir ! renoncer à ce salon où elle régnait en souveraine, quand déjà la couronne tombait

du front de la reine de France ! Émilie aussi se refusait à émigrer. L'amour venait de frapper au cœur cette indifférente, qui semblait taillée dans un bloc de marbre.

Chaque soir, avant de présider le souper du numéro 50, Mme de Sainte-Amaranthe ne manquait jamais de se rendre au théâtre Favart où elle avait, comme les Merveilleuses de l'époque, une loge à l'année. Là, triomphait alors un ténor qui mettait les cervelles féminines à l'envers. Lorsqu'il était en scène, on voyait toutes les jeunes femmes, élancées à mi-corps de leurs loges, donner en spectacle leur émotion, et plus d'une, disait-on, voulait bien la témoigner à l'artiste en particulier. Ce grand vainqueur, un peu fat comme ses pareils les enfants gâtés du public, avait été pris à son tour. En chantant il se tournait, paraît-il, vers l'avant-scène où Émilie l'écoutait palpitante. C'est à Mlle de Sainte-Amaranthe qu'il adressait visiblement la romance sentimentale :

Oh ! ma Georgette,
Toi seule embellis ce séjour.

La passion avait couvé lente et irrésistible chez la jeune fille ; à Elleviou était réservée la gloire d'animer cette belle statue. Mais, dans ce joli roman, le chapitre entrevue n'était pas même écrit ; tout se bornait à quelques regards ou quelques bouquets renfermant une lettre, messagers d'amour échangés par l'entremise d'une ouvreuse complaisante. Elleviou avait depuis longtemps une liaison sérieuse, enchaîné par les liens

de la reconnaissance à une demoiselle Clotilde [1], nymphe d'opéra, qui avait facilité ses débuts dans la carrière dramatique et lui avait rendu trop de services pour qu'il pût brusquement s'en détacher. La jalousie de la danseuse était en éveil ; elle s'avisa de fouiller les tiroirs de son amant ; au fond d'un *bonheur du jour,* elle découvrit quatre billets, répondant à des lettres passionnées et signés Georgette. Déjà Clotilde soupçonnait quelle pouvait être sa rivale. Cette fois, elle ne s'y méprit pas, et renvoya sans hésiter les lettres à Mme de Sainte-Amaranthe. C'était le matin même du Dix-Août ; les Parisiens avaient été réveillés par les cloches qui sonnaient le tocsin, et le canon qui grondait. Tandis que les balles sifflaient dans la cour de l'hôtel Helvétius, Mme de Sainte-Amaranthe lut la lettre menaçante qui accompagnait l'envoi de Clotilde. Ce drame de famille, tombant au milieu d'événements si graves, compliquait la situation ; il fallait couper court au plus vite. Une explication très vive eut lieu entre la mère et la fille. La pauvre amoureuse aurait pu plaider les circonstances atténuantes, et répondre qu'une ingénue se formait de bonne heure à l'école du salon de madame sa mère. Mise en demeure de prendre un mari parmi ses prétendants, elle choisit M. de Sartines. « O jour d'ivresse, ô dieux propices ! » fredonna le gentilhomme, en apprenant la bonne fortune qui venait de lui écheoir. Fidèle abonné de l'Académie de Musique, il ne s'exprimait guère qu'à l'aide de citations d'opéra. Sartines

1. Elle épousa plus tard Boïeldieu.

n'était pas précisément l'idéal que peuvent rêver les jeunes filles, mais qu'importait à celle qui avait déjà donné son cœur ? Toute la famille partit pour Rouen, où la Révolution était moins triomphante qu'à Paris, et le mariage eut lieu dans cette jolie église de Saint-Maclou aux arceaux découpés comme de fines dentelles. « Jamais, dit Lucile dans ses Mémoires, on ne vit plus triste cérémonie. Émilie, malgré tous ses efforts, ne pouvait cacher son désespoir. » Quant au ténor, il accepta avec philosophie le mariage de sa bien-aimée. « L'hymen me la ravit, s'écria-t-il ; l'amour me la rendra ! »

La fatalité semblait pousser Mme de Sainte-Amaranthe ; au lieu de rester paisible à Rouen, elle se hâta de revenir dans cette fournaise du Palais-Royal où toutes les passions galantes et politiques se donnaient carrière. La vieille aristocratie, il faut l'avouer, avait de terribles comptes à rendre à la jeune démocratie. Que de rancunes inassouvies, de haines amassées depuis des siècles ! Et la grande vague, pour employer l'expression de M. Necker, avançait toujours. Les dalles de l'abbaye étaient encore rouges du sang des martyrs. Dans le jardin du Palais-Royal, où Paméla Fitz-Gérald et la comtesse de Buffon avaient, cocarde tricolore au chapeau, dansé un quadrille le lendemain de la prise de la Bastille, les Jacobins se promenaient maintenant en bonnet phrygien, agitant l'étendard à la mode : une tête sanglante au bout d'une pique. Olympe de Gouges haranguait les tricoteuses que le classique Desmoulins

comparait aux citoyennes de la Grèce penchées sur leurs fuseaux ; Théroigne de Méricourt, la virago au plumet militaire, s'en allait, suivie d'une meute d'aboyeuses, casser les vitres des libraires des Galeries de bois, et réclamer avec des hurlements : *les boyaux de la reine,* tandis que, du haut de son entresol, Chamfort, jadis pensionné de la Cour, ameutait le peuple et les filles, faisant l'apologie des boucheries de Septembre, et s'écriant : « On ne nettoie pas les écuries d'Augias avec un plumeau ! »

La situation devenait de jour en jour plus critique pour les dames de Sainte-Amaranthe. Les salons dorés et les valets poudrés du numéro 50 offusquaient l'âme républicaine des patriotes. Le comique Trial, qui jouait les niais au théâtre et les Romains au club, avait sollicité vainement la faveur d'être admis dans ce tripot privilégié ; il en gardait une rancune féroce. « Quand donc, disait-il aux Jacobins, fera-t-on justice de ces deux suspectes qui, au lieu d'adopter les pierrots de linon et les déshabillés de nankin, s'obstinent à garder les robes à panier, les fichus bouffants et toutes les modes de l'odieuse Autrichienne ? » Aimable époque, où la liberté du costume n'était pas plus tolérée que la liberté de conscience ! Impossible de rester à Paris. Bon gré mal gré, il fallut se réfugier à Sucy, jolie propriété située dans l'arrondissement de Corbeil, que Mme de Sainte-Amaranthe venait d'acheter avec les bénéfices du numéro 50. Là, l'ex-maîtresse du prince de Conti se consolait de l'exil en jouant à la châtelaine, tandis qu'Émi-

lie, aussi admirée qu'au Ranelagh ou au Vauxhall, dansait le dimanche sur la pelouse avec les paysans qui n'avaient pas encore appris à détester leurs seigneurs.

Cette terrible année 1793, qui vit tomber la tête d'un roi et d'une reine, s'écoula paisiblement pour les habitants du château de Sucy. Pourquoi Mme de Sainte-Amaranthe eut-elle la funeste idée de faire, avec ses enfants, sous prétexte d'affaires, un voyage de trois jours à Paris, vers le commencement de mars 1794? Cette mondaine incorrigible n'y pouvait tenir : à tout prix il fallait qu'elle revit la capitale qui, pourtant, n'était pas gaie. Le tribunal, organisation régulière du massacre, était en permanence. La population courbait la tête devant une poignée de scélérats ; personne le soir dans les rues ; pas même une lampe derrière les fenêtres. Paraître éveillé c'était risquer de passer pour un conspirateur, et provoquer une visite domiciliaire. La châtelaine de Sucy, n'ayant pas amené son cuisinier, accepta pour ces trois jours les invitations de trois gentilshommes de ses amis qui se trouvaient encore en liberté, sans doute parce que, malgré la meilleure volonté possible, il n'y avait plus de place dans les prisons.

Le premier soir, Beauvilliers eut l'honneur de recevoir les voyageuses. Les convives étaient tous de belle humeur et pleins d'illusions, s'imaginant que, après avoir *purgé* la France, Robespierre songeait enfin à la rendre heureuse. Le lendemain, dîner chez Méot, et le troisième jour chez Roze, le traiteur fameux, jadis maître d'hôtel chez la Sainte-Amaranthe, alors

établi sur l'emplacement des marais de la Grange-Batelière. Roze était consterné ; le salon, qu'il réservait pour son ancienne maîtresse, lui avait été demandé deux heures auparavant par le citoyen Danton. Une telle demande équivalait à un ordre. Il n'y avait qu'à s'incliner, et à se contenter d'une salle plus modeste. En dépit de ce contre-temps, on dînait gaiement, lorsque la porte du cabinet contigu s'ouvrit, et la voix tonnante qui avait commandé les massacres de Septembre se fit entendre. Peu charmée de ce voisinage, la compagnie expédia la fin du repas, et s'en fut au Théâtre-Français où l'on donnait, ce soir-là, une pièce nouvelle traduite de l'allemand. Bien heureux les spectateurs, quand ils ne tombaient pas sur une pièce idiote comme les *Visitandines*, de Picard, ou l'ignoble farce intitulée : le *Jugement des Rois*, dans laquelle on voyait le Pape et l'empereur de Russie, enchaînés comme une paire d'ours, se livrer à des gambades insensées. Le premier acte finissait, lorsque Danton et ses amis envahirent la la loge qui se trouvait en face de celle de Mme de Saint-Amaranthe. « Décidément, fit celle-ci, ils nous poursuivent. » Émilie détourna les yeux avec mépris : « Quand je veux voir des animaux féroces, murmura-t-elle à l'oreille de Lucie, je vais au Jardin du Roi. » En pleine Terreur le mot sonnait mal : depuis un certain temps déjà, on disait le Jardin des Plantes. L'œil du tribun dont la laideur, selon l'expression de Saint-Just, épouvantait la Liberté, s'arrêta avec complaisance sur la belle aux yeux verts, qu'avait aimée Séchelles.

Sous ce regard voluptueux et cruel, la patricienne se sentit frissonner, et, pour sortir, elle n'attendit même pas la fin du spectacle. Dès le lendemain, elle retourna à Sucy.

Quelques jours plus tard, toute la famille était réunie dans le salon, à l'exception d'Émilie qui, depuis le voyage à Paris, s'éclipsait souvent une heure ou deux dans la soirée. L'innocente amourette s'était changée en un roman passionné ; les deux amants s'étaient revus, et avaient dressé leurs plans. Les soirs où Elleviou ne jouait pas, il arrivait en poste à Sucy ; puis, laissant sa voiture dans le village, il escaladait la clôture du parc, et s'introduisait par un escalier dérobé dans la chambre d'Émilie.

Tout à coup, au milieu du silence de la nuit, on sonna violemment à la grille ; un détachement de la municipalité de Corbeil parcourait les environs, pénétrant de vive force dans les habitations, et s'emparant des batteries de cuisine, sous prétexte de les transformer en batteries de canon. La vérité était qu'on voulait fouiller du haut en bas la demeure des aristocrates. Suivie des habitants du château, maîtres et domestiques, la bande monte l'escalier qui conduit aux chambres du premier. Le cœur de Lucie bat avec violence, elle n'en peut douter : le visiteur nocturne est là ; impossible pour lui de s'évader par le jardin, rempli de sentinelles. Soudain, Émilie paraît sur le seuil de sa chambre ; un peu pâle, mais calme et souriante, elle s'informe de ce que signifie tout ce tapage ;

le chef de la troupe, ébloui par cette radieuse beauté, porte la main à son bonnet rouge, et, d'un ton presque courtois, demande à faire une perquisition. « Venez-vous donc ici pour chercher des casseroles ? réplique gaiement Mme de Sartines ; entrez citoyens, je vous préviens que vous trouverez seulement des rubans, dont je suis prête à vous faire des cocardes. »

Moins tranquille que son amie, Lucile lui lance à la dérobée un regard interrogateur. Pour toute réponse, les grands yeux d'Émilie se tournent un instant vers la couche dont les rideaux de brocatelle balayent le plancher. Lucile a compris ; Elleviou, le triomphant Elleviou, est là, caché sous le lit comme un matou voleur, peu à l'aise sans doute, et tremblant qu'un *sans-culotte*, plus curieux que ses camarades, n'ait fantaisie de soulever la draperie. Par bonheur, la distribution de rubans et les grâces de la citoyenne avaient si fort adouci les patriotes, qu'ils se retirèrent en dansant la carmagnole. Quelques minutes plus tard, la famille se trouvait de nouveau réunie, tout émue de cette chaude alerte.

« Mais vous avez la fièvre, ma chère, » fit Sartines en prenant la main de sa femme.

On l'aurait eue à moins. Remontée chez elle, Émilie se hâta de faire disparaître Elleviou, et, encore toute vibrante de passion, elle déclara à son amie qu'elle garderait le nom de Sartines tant qu'il y aurait danger à le porter, mais qu'elle était résolue à consacrer sa vie au bien-aimé.

Le bien-aimé se trouvait libre, ayant alors définitivement rompu avec Clotilde, et tout entier à sa nouvelle tendresse. Chenard, un camarade de l'Opéra-Comique, le prévint que ses visites mystérieuses à Sucy faisaient jaser : le Comité de Salut public avait été averti ; on prétendait que celui qui s'introduisait ainsi furtivement dans le parc n'était autre que Danton, venu pour comploter la chute de Robespierre avec les belles royalistes. « Comment, s'écria le ténor, on me prend pour Danton, c'est flatteur ! »

Mais le bel étourdi ne tint aucun compte de l'avertissement donné ; il continua, comme par le passé, à escalader nuitamment les murs du parc, et quelques jours après, le 12 germinal, — 1er avril 1794, — le château fut l'objet d'une seconde visite, moins débonnaire. Il était enjoint aux hommes de la municipalité, d'arrêter la citoyenne Sainte-Amaranthe, ses enfants, son gendre, et les personnes suspectes qui pourraient se trouver dans la maison. On procéda, comme d'usage, à un interrogatoire ; on fouilla tous les meubles ; dans un secrétaire, on découvrit deux miniatures : Émilie et son frère à l'âge de sept ans. La sagacité révolutionnaire y reconnut sans hésiter l'image des *petits Capets*, preuve manifeste de la culpabilité d'une intrigante qui conspirait avec les traîtres de Coblentz. Un hasard miraculeux sauva Mme de Barréron. Grâce à la protection du chef de la troupe, qui avait été concierge chez les parents de Lucile et qui se porta caution de son civisme, elle fut épargnée.

Émilie trouva moyen d'attirer son amie à l'écart, et de lui glisser à l'oreille : « Vous êtes libre, tâchez de le voir, et dites-lui que, dans la prison, il sera mon unique pensée ».

L'interrogatoire avait duré longtemps, minuit sonnait lorsque les voitures s'avancèrent au pied du perron pour emmener les prisonniers. Il soufflait une bise piquante, et la lune, dans son plein, éclairait tous ces visages gonflés de larmes, ces adieux navrants, ces étreintes désespérées. Mais des mains impitoyables arrachent ceux qui partent, aux bras de ceux qui restent ; la voiture franchit la grille, et s'éloigne au galop. Lucile, éplorée, tombe à genoux. Hélas ! les douces heures passées dans cette maison hospitalière avaient fui pour toujours.

Un rapport, fait la veille par Saint-Just à la Convention, avait motivé cette arrestation, si toutefois les motifs étaient nécessaires à ceux qui détenaient alors le pouvoir. Le député avait soulevé l'indignation de ses collègues, en leur dénonçant les dîners à cent écus par tête offerts par Danton à l'infâme Sainte-Amaranthe, les promenades nocturnes, les déguisements mystérieux sous lesquels le traître, dont la République venait de faire justice, s'introduisait chez ces dangereuses sirènes vendues à l'étranger. Il conclut en demandant pour elles la prison, qui fut votée à l'unanimité [1].

C'était la version officielle ; il en circulait une autre : on disait tout bas que Robespierre se vengeait

1. V. la séance de la Convention, 11 germinal an II de la République.

des dédains de la belle Émilie. S'il faut en croire les Mémoires de l'acteur Fleury, le tigre, muselé, fasciné par les grâces de l'enchanteresse, aurait joué au Céladon, baisant le bout du gant, ramassant l'éventail et glissant au fond du sac le billet doux. Après un souper qui avait dégénéré en orgie — c'est toujours Fleury qui parle, — il aurait livré le secret de ses visées ambitieuses. Et, le lendemain, Trial lui faisant remarquer l'imprudence commise : « Sois tranquille, répondit le député d'Arras, je saurai bien empêcher ces femelles de parler ». Peu de jours après, Saint-Just, le porte-voix de Robespierre, faisait son rapport, et Marinot, commissaire de la section Vivienne, était chargé de l'arrestation.

Vasselin, Lacretelle et Capefigue ont accepté comme vérités historiques les récits de Fleury. Quant à l'auteur des *Girondins,* arrangeant les choses avec l'imagination d'un poète, selon lui Robespierre aurait aperçu la mère et la fille un soir où elles étaient venue chez les Théophilanthropes donner le baiser de paix à Catherine dite la Mère de Dieu ; il témoigna le désir de les connaître, et ce fut, ajoute Lamartine, « l'origine d'une intimité si fatale aux deux pauvres femmes ». Robespierre n'a-t-il pas assez de crimes à son actif sans qu'on lui prête encore celui-là ? Mieux informée, Lucile s'élevait avec une vivacité juvénile contres ces allégations mensongères. « J'en puis faire le serment, s'écriait-elle solennellement, jamais Robespierre et Danton ne franchirent le seuil de la demeure de mes

amies. » Et, d'ailleurs, pourquoi chercher tant de raisons ? La situation mondaine des dames de Sainte-Amaranthe, leurs habitudes et leurs fréquentations aristocratiques, les désignaient tout naturellement aux rigueurs du Comité de Salut public.

La mère et les enfants furent conduits aux Anglaises de la rue Saint-Victor, où s'entassait la meilleure compagnie : les prisons étaient alors des écoles où l'on apprenait à bien mourir.

Huit jours après la fête de l'Être Suprême, la Convention décida du sort de la famille Sainte-Amaranthe. Cette fois, ce ne fut pas Saint-Just, mais Élie Lacoste qui prit la parole. Il représenta les deux femmes comme les agentes zélées du baron de Batz, ce mandataire de l'Autriche qui, l'année précédente, avait tenté de délivrer Marie-Antoinette. Il accusa la mère et la fille d'avoir voulu, par le meurtre, la famine, la dépravation des mœurs et de l'esprit public, favoriser la guerre civile et rétablir la Royauté. Il conjura l'Assemblée d'envoyer au plus vite cette nichée de royalistes devant le tribunal révolutionnaire [1].

Aux conclusions du rapporteur, Lucile, qui assistait à la séance, tomba sans connaissance, et Maïa Garat, le neveu du chanteur, dut l'emporter hors de la salle. Sur les bancs de la Plaine et de la Montagne, à moitié dégarnis par l'échafaud, les députés avaient écouté silencieux ; pas une voix n'osa s'élever en faveur des

1. V. la séance de la Convention, 28 prairial (16 juin) an II de la République.

deux infortunées, et tous, glissant comme des ombres à pas furtifs, jetèrent dans l'urne le vote demandé sous l'inspiration des amis de Robespierre. Elleviou, qui était aussi présent, s'élança dans les couloirs à la poursuite de Félix de Saint-Fargeau, très bien vu du dictateur. « Vous fûtes leur ami, s'écria l'amant d'Émilie, intercédez pour elles, sauvez-les ! — Bien obligé, citoyen, répliqua le démagogue ; compromettre ma popularité, ma vie peut-être, pour cette famille de rebelles ; n'y comptez pas. Le mieux est de s'en rapporter à l'humanité du tribunal. » Amère ironie ! Mme Élisabeth, cette sainte, fille et sœur du Roi, qui n'avait passé sur la terre que pour y répandre des bienfaits, et cette octogénaire abbesse de Montmartre, condamnée à mourir avec toutes ses religieuses, et les vierges de Verdun, « corbeille de lis transportée par la charrette au pied de l'échafaud, fleurs vivantes sur lesquelles tombèrent les larmes du bourreau lui-même [1] », toutes ces femmes l'avaient-elles obtenue. l'humanité du tribunal ? La cruauté des satrapes du Comité de Salut public était à son comble, elle touchait au délire, à la folie. A Paris, comme en province, fonctionnait ce qu'on appelait — délicat euphémisme ! — le *rasoir national*. A Nantes, à Lyon, à Avignon ou à Marseille, on noyait, on guillotinait, on fusillait. La France était devenue un vaste charnier, la terre elle-même se plaignait ; on lui livrait plus de morts qu'elle n'en pouvait engloutir ; des exhalaisons putrides

1. V. Lamartine, *Histoire des Girondins*.

s'élevaient de tous les cimetières ; sur la place Louis-XV on glissait dans le sang, et le théâtre des exécutions avait dû être transporté d'urgence à la barrière Saint-Antoine. Mais, pour compenser tant de crimes et de honte, sur la frontière on se battait héroïquement, et nos armées triomphantes vengeaient l'honneur de la Patrie, et l'Humanité outragée.

Les choses ne languissaient pas ; dès le lendemain, à dix heures, commença l'audience ; il fallait que le procès fût jugé et la sentence prononcée avant l'heure où la charrette venait chercher les victimes pour l'exécution. Ce n'était pas le *petit panier* ce jour-là ; Élie Lacoste avait grandement fait les choses, joignant à la famille Sainte-Amaranthe, Ladmiral qui avait essayé de tuer Collot d'Herbois, et Cécile Renaud, fille d'un papetier de la rue de la Lanterne, accusée d'avoir voulu recommencer avec Robespierre l'aventure de Charlotte Corday avec Marat ; puis des ducs, des princes, un banquier, un étudiant, un valet de chambre, un employé supérieur de la police qui s'était montré respectueux avec la Reine, le portier de Collot d'Herbois qui n'avait pas témoigné une joie assez vive en apprenant l'arrestation d'Henri Ladmiral, l'actrice Grandmaison, et Nicole, sa dame de compagnie, le vieux Sombreuil, arraché par l'héroïsme d'une fille aux bourreaux de Septembre, pour retomber un peu plus tard sous la griffe des fauves révolutionnaires, toutes les classes de la société, enfin, représentées dans cette gigantesque hécatombe.

Les accusés écoutèrent stupéfaits l'exposé de tant de crimes commis pendant leur captivité. Les naïfs : ils croyaient qu'on leur permettrait de se défendre. M. de Sartines essaya de parler ; le président lui imposa silence, et donna la parole à l'avocat Robert Lieudon. Son discours fut bref : « Les insolentes dénégations de ces traîtres, vendus à l'étranger, ne devaient pas en imposer aux jurés ; le peuple demandait vengeance, il fallait remplir son attente, et être impitoyables ».

Point n'était besoin de presser beaucoup les citoyens jurés, et, la peur aidant, ils déclarèrent coupables, à l'unanimité, les cinquante-quatre accusés. En conséquence, Lieudon requit contre eux la peine de mort, et le président Dumas prononça la sentence d'une voix théâtrale. « Oui, mort aux traîtres ! » s'écrièrent en chœur aboyeurs et tricoteuses, prêts à s'élancer sur les prisonniers. Les geôliers se hâtèrent aussitôt de faire descendre les victimes dans la salle du greffe. Ne fallait-il pas les garder intactes pour le sacrifice ?

Quelles expressions pourraient peindre la scène déchirante qui se passa alors sous les voûtes sombres de la Conciergerie ? Pareille à la Niobé antique, Mme de Sainte-Amaranthe étreint sur son cœur brisé les deux êtres que, au printemps de la vie, un jugement inique va lancer dans l'éternité. Louis, le pauvre adolescent, sèche les larmes de sa mère avec des baisers. Toujours maîtresse d'elle-même, Émilie cache ses regrets sous un sourire héroïque ; elle a dix-huit ans, elle aime,

elle est aimée ! Pour raffermir le courage des siens, elle oublie un instant les amours si vite dénouées, que la mort va purifier. Derrière ce groupe enlacé, un homme se tient silencieux : c'est le vicomte de Pons, qui passe pour le père d'Émilie. Imagine-t-on pareille torture ? Le Dante n'inventa rien de pire ; cet homme n'a pas le droit de serrer dans ses bras la fille qui lui doit le jour, non plus que la femme, jadis aimée, à laquelle un destin bizarre le réunit en ce moment suprême. Pour Sartines, talon rouge jusqu'à la fin, il s'approche de l'actrice Grandmaison, à laquelle il dut des heures fort douces, et il lui déclame ce vers d'un opéra de Picini :

La mort même est une faveur,
Puisque le tombeau nous rassemble.

Un peu plus loin, la petite Cécile Renaud demande pardon à sa famille qu'elle entraîne avec elle sur l'échafaud ; le banquier Jauge se prépare à la mort en lisant les *Nuits* d'Young ; l'étudiant Santonax écrit à sa mère ; Laval de Montmorency encourage un malheureux valet de chambre, moins résigné que son maître. Tandis que les uns s'entretiennent du redoutable inconnu qu'ils vont tout à l'heure affronter, un autre baise le crucifix qu'une main pieuse vient de lui tendre à la dérobée. Quelques-uns aussi dictent leurs dernières volontés, et jettent, à travers le grillage qui les sépare du greffe, les objets qu'ils veulent laisser à des amis. Impassible, le greffier pèse et estime à leur

valeur intrinsèque ces objets que la mort va rendre sans prix.

En revanche, à la buvette du tribunal, on était d'une gaieté folle : juges et jurés félicitaient Lieudon d'avoir si lestement escamoté les débats. Fouquier Tinville embrassait son élève passé maître. Les condamnés ayant été jugés comme coupables d'un complot contre la vie de Robespierre, le Père de la Patrie, un sinistre farceur proposa de les envoyer à l'échafaud revêtus de la chemise rouge des parricides. La motion, acceptée d'enthousiasme, fut sur-le-champ mise à exécution.

L'heure a sonné. Huit chariots, traînés par quatre chevaux, font leur entrée dans le préau ; les gendarmes, sabre au clair, et l'huissier du tribunal, sont rangés à l'entour. Le concierge Richard fait l'appel des condamnés. Oh ! il a son compte ; tous, dociles, montent dans le sinistre véhicule qui franchit le guichet de la Conciergerie. D'une des fenêtres du palais, Fouquier-Tinville regarde Émilie, éblouissante sous son vêtement couleur de sang ; elle s'assoit dans la charrette, aussi calme et dédaigneuse que si elle se rendait à une fête dans son carrosse. « Voilà une coquine bien effrontée ! » dit le scélérat d'un ton plein de rancune. On assurait que, remué par la beauté de la victime, il lui avait fait proposer de se déclarer enceinte, pour avoir la vie sauve, mais cette offre, peu désintéressée, fut repoussée avec mépris. Pour dérider son président, Vadier, le boute-en-train du tribunal, s'écrie : « Beau spectacle, ma foi, on dirait une fournée de cardinaux ; courons

vite au maître-autel voir célébrer la *messe rouge*[1] ».

En avant et en arrière du cortège on a placé des canonniers ; la précaution n'est pas superflue : le peuple commence à se lasser du divertissement qu'on lui sert chaque jour, et, la bande des *aboyeurs* n'ayant pu être répandue sur tout le parcours, on craint un soulèvement. Les charrettes, bondées de victimes, s'avancent avec lenteur sous le brûlant soleil de juin. Jamais on ne vit ciel plus radieux que durant cet été de 1794 : la nature se faisait coquette et charmeuse, comme pour mieux éclairer les forfaits des hommes. La foule, massée le long du faubourg Saint-Antoine, se pressait sur le passage des condamnés. On se montrait avec émotion ces vieillards si courageux, ces jeunes hommes si calmes devant la mort, ces belles créatures qui avaient tant de raisons pour regretter la vie : Cécile Renaud, Grandmaison, Émilie de Sartines, et surtout Mme de Sainte-Amaranthe, cette mère que le bourreau attendri avait placée entre ses deux enfants, et dont le pâle visage ne conservait de vivant que les yeux, pour couver jusqu'à la dernière minute ses bien-aimés. En cet instant la pécheresse expiait les défaillances de sa vie. De pareilles tortures n'équivalent-elles pas à une rédemption ?

Au carrefour de la rue de Charonne, le cortège fut arrêté par une noce qui passait joyeuse, ménétrier en tête ; signe des temps : la noce d'un prêtre qui épousait

1. V. l'*Histoire de la Révolution Nationale*, par Henri Lacretelle, t. III, p. 15.

une religieuse ; une femme en profita pour s'approcher de la charrette où se trouvait Mme de Sartines. C'était Clotilde, accourue pour épier les angoisses de sa rivale, mais le front calme d'Émilie ne lui livra pas ses secrets.

Enfin, après trois heures de marche, trois heures d'agonie, on atteignit les hauteurs du faubourg Saint-Antoine, et l'échafaud, frappé des rayons du soleil couchant, apparut d'un rouge de pourpre sur la place du *Trône-Renversé*. Fouquier Tinville était déjà là, pour voir comment ses victimes allaient se comporter en face de la mort. Quelques semaines auparavant, quand la guillotine fonctionnait sur la place de la Révolution, il avait, du haut de la terrasse des Feuillants, regardé tomber la tête de Danton et d'Hérault de Séchelles. Mais, dans ce temps-là, girondins, montagnards ou gentilshommes, tous se piquaient de bien mourir.

On y avait mis de la coquetterie, les victimes étaient divisées par groupes. Ainsi qu'au théâtre on garde la meilleure pièce pour finir, la famille Sainte-Amaranthe avait été réservée pour figurer parmi les dernières victimes. On a prétendu que Mme de Sainte-Amaranthe fut descendue évanouie de la charrette. La femme de race, au contraire, se retrouva en ce moment aussi stoïque que Manon Roland elle-même. Pour grâce suprême, elle pria seulement l'exécuteur d'abréger les souffrances de son fils, et de le faire mourir avant elle. La tête de l'enfant de seize ans, accusé d'être fauteur

de l'assassinat, de la guerre civile et de la dépravation des mœurs, roula dans le baquet sanglant; la mère, qui gravissait les marches de l'échafaud, en fut tout éclaboussée. C'était le tour d'Émilie. Lorsque le bourreau arracha la draperie qui couvrait ses épaules, un frémissement d'admiration courut parmi les spectateurs. Les *Furies* de la guillotine, payées pour applaudir, restèrent un instant muettes, les mains suspendues. Jamais hommage plus sincère n'avait été rendu à l'enchanteresse. La multitude s'enivrait de cet éblouissement de beauté qui allait s'éteindre. Hélas! le couperet s'abattit sur cette tête céleste, comme sur toutes les autres. Sartines suivit immédiatement sa femme. Le vicomte de Pons mourut le dernier. Vingt-quatre minutes avaient suffi pour abattre cinquante-quatre têtes; c'était lestement travailler, et le doux Barrère, l'Anacréon de la guillotine, proposa de donner une gratification au citoyen Sanson, pour avoir si bien mérité de la Patrie.

Étrange époque, où la sentimentalité et la cruauté marchaient de pair! Tandis que mouraient ceux qu'elle avait envoyés à l'échafaud, la Convention discutait tranquillement la fondation d'œuvres philanthropiques[1]. Mais cette journée, où triomphait le Comité de Salut public, allait être une des causes de sa chute: l'indignation arrivait à son comble, et Thermidor n'était pas loin. D'heureux jours devaient encore luire sur notre pays; n'importe, cette société frivole, corrompue

1. *Moniteur*, du 29 prairial an II de la République.

et séduisante entre toutes, qu'incarnait si bien le salon de la Sainte-Amaranthe, avait disparu pour toujours : elle restait ensevelie au fond du *panier de M. Sanson* !.....

OUVRAGES CONSULTÉS POUR « LE SALON DES DAMES DE SAINTE-AMARANTHE »

1° *Mémoires de Tilly.*
2° *Mémoires de l'acteur Fleury.*
3° *Histoire des Girondins*, de Lamartine.
4° *Les déesses de la Liberté.* (Capefigue.)
5° *Collection des journaux de l'époque.*
6° Henri Lacretelle : *Histoire de la Convention nationale.*
7° *La famille Sainte-Amaranthe*, par A. R... (N'a jamais été dans le commerce.)
8° *Papiers de Famille.* (Inédits.)
9° *Le baron de Batz, d'après des documents inédits*, par G. Lenôtre.

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
I.	Le salon de la marquise de Lambert	7
II.	Le salon de Mme du Chatelet	29
III.	Le salon du prince de Conti	61
IV.	Le salon du baron d'Holbach	81
V.	Le salon de Mme Doublet de Persan	105
VI.	Le salon de Mme Necker	121
VII.	Le salon de Mlle de Lespinasse	149
VIII.	Le salon de Mme de Montesson	183
IX.	Le salon de la comtesse de Beauharnais	211
X.	Le salon des dames de Sainte-Amaranthe	235

Châteauroux. — Impr. et Stéréotyp. A. Majesté et L. Bouchardeau.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

SEP 6 1974
[redacted] 976
02 MAI '85
30 MAI '85
17 FEV. 1993
10 FEV. 1993
NOV 02 1995
NOV 03 1995
DEC 17 2000
DEC 11 2000
JAN 08 2003

a39003 001385714b

DC 33.4 .F76 1898
FOUCAUX, MARIE FILON
QUELQUES SALONS DE PAR

CE DC 0033 . 4
.F76 1898
COO FOUCAUX, MAR QUELQUES SAL
ACC# 1065311